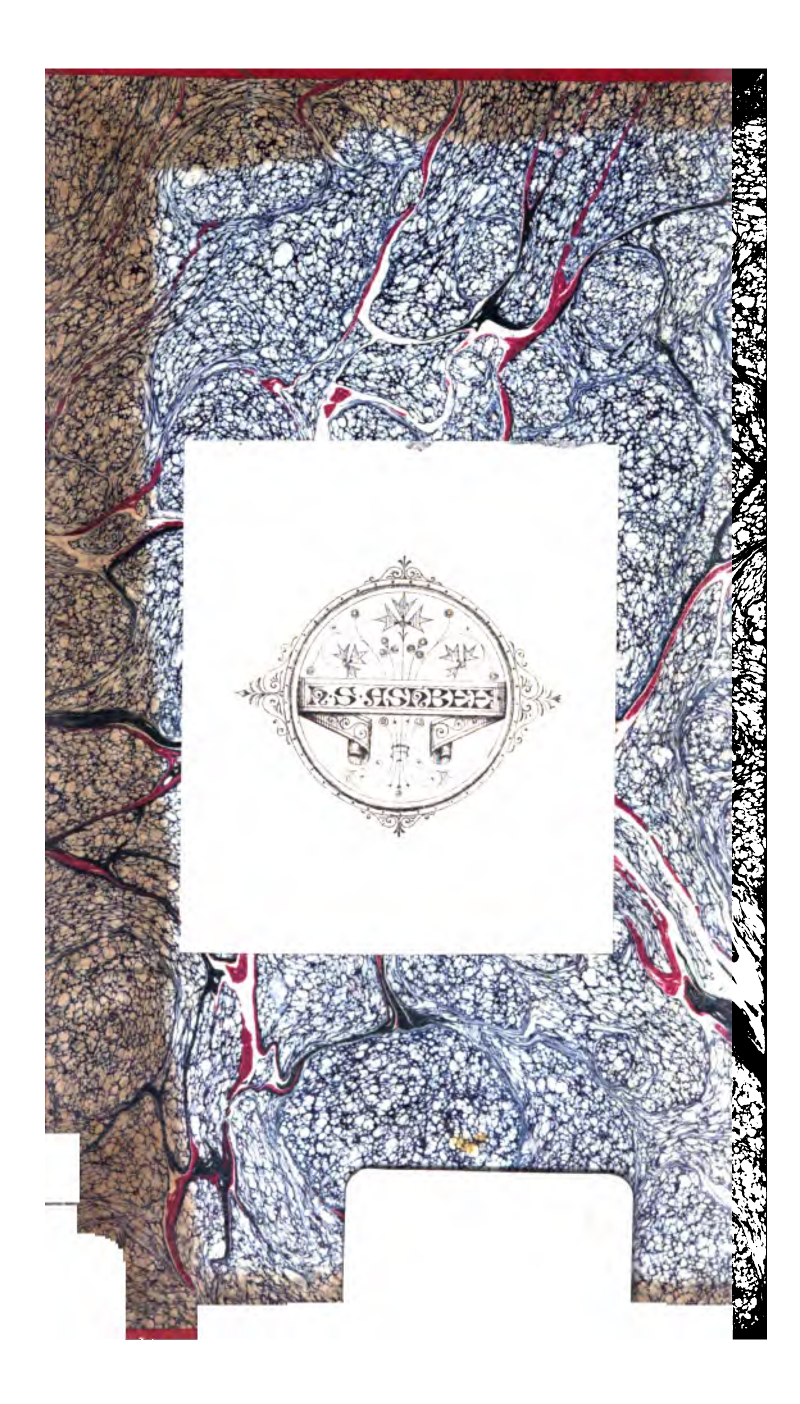



H·S·ASHBEE



ŒUVRES

DE FLORIAN.

NOUVEAUX MÊLANGES.

En conséquence du Décret Impérial du premier germinal an XIII, relatif aux droits des propriétaires d'Ouvrages posthumes, je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout contrefacteur et débitant d'éditions contrefaites des Œuvres posthumes de Florian, qui sont : *Guillaume Tell*, *Éliezer*, *Don Quichotte*, *les Nouveaux Mélanges*, et *la Jeunesse de Florian*, ou *Mémoires d'un jeune Espagnol.*

ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

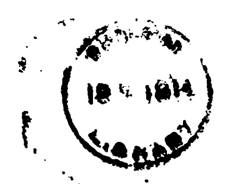
NOUVEAUX MÉLANGES
DE POÉSIE
ET DE LITTÉRATURE.

PAR FLORIAN.

On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
LA FONT. II, 1.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.





AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Plusieurs des pièces dont se compose ce recueil de Nouveaux Mélanges auraient pu être réparties parmi les autres volumes contenant des ouvrages analogues, les pièces dramatiques avec le théâtre, et ainsi des autres; mais on a préféré continuer de les imprimer séparément pour la commodité des personnes qui, ayant acquis plus ou moins de volumes de toute autre édition antérieure, voudraient se compléter avec celle-ci.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

L'ENFANT D'ARLEQUIN,

PERDU ET RETROUVÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

IMITÉE DE L'ITALIEN.

AVERTISSEMENT.

Tout le monde connaît le fameux Canevas des Italiens, intitulé *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. J'ai toujours regretté que M. Goldoni, auteur de ce sujet si intéressant, n'ait pas pris la peine de le dialoguer et d'en faire une véritable comédie. Il est vrai que ce célèbre auteur, riche déjà de tant d'ouvrages, a pu négliger d'en acquérir un de plus.

J'ai osé essayer ce que j'aurais voulu qu'il eût fait. Je me suis permis quelques changemens au fonds de la pièce; j'ai donné, par exemple, un autre motif à la jalousie d'Arlequin que l'horoscope d'un astrologue. J'ai totalement supprimé tout ce qui n'avait pas rapport aux amours de Silvia et de Camille. Il était tout simple que, ne me sentant pas les talens de l'auteur du Canevas, je fisse tous mes efforts pour simplifier mon action.

Je n'ignore pas combien il est dangereux de traiter un sujet déjà connu. Si l'on réussit, tout ce que l'on applaudit était dans le premier ouvrage ; si l'on échoue, tous les défauts que l'on critique vous appartiennent à vous seul. Cette vérité n'est pas encourageante, mais elle ne peut arrêter que l'homme qui a plus d'amour-propre que de véritable amour pour son art.

PERSONNAGES.

PANDOLFE, riche négociant de Bergame.
SILVIA, fille de Pandolfe.
LELIO, amant de Silvia.
ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.
CAMILLE, femme d'Arlequin.
SCAPIN, valet de Pandolfe.
TRIVELIN, valet de Lelio.

La scène est à Bergame.

L'ENFANT D'ARLEQUIN PERDU ET RETROUVÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la promenade de Bergame; l'on voit des deux côtés des arbres et des maisons. Celle d'Arlequin doit être sur une petite colline dominant le cours. Arlequin en sort, tenant dans ses bras un enfant au maillot. Cet enfant doit avoir à la tête un ruban bleu céleste.

SCENE I.

ARLEQUIN *seul; il parle à l'enfant.*

Allons, paix, taisez-vous : vous faites un tapage terrible, il n'y a que pour vous à parler. Je vous ordonne de vous taire; je suis votre père, moi, et vous devez m'obéir. Croyez-vous qu'il soit beau de toujours crier, de toujours dire la même chose? Vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant de quatre jours. Songez, monsieur, que demain vous aurez

trois semaines ; à cet âge-là, il n'est plus permis de faire l'enfant. Devenez raisonnable, entendez-vous ; réfléchissez avant de parler..... tenez, il ne dit plus rien, il réfléchit. Oh! il n'y a rien de tel que de parler raison aux enfans ; j'ai toujours eu ce principe-là, moi ; aussi vous voyez comme il est docile. Allons, assieds-toi sur mes genoux. *(Il s'assied par terre et pose son enfant sur ses genoux.)* La, sois sage, et causons. *(Camille sort de la maison, et voyant Arlequin avec son fils, elle sourit et vient se mettre tout doucement derrière Arlequin, de manière qu'elle est tout près de lui, sans pouvoir en être aperçue.)*

SCÈNE II.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, *sans voir sa femme.*

COMME il est joli ! il ressemble à sa mère : il fait bien ; s'il m'avait demandé mon avis sur une ressemblance, je lui aurais indiqué celle-là. L'aimes-tu bien ta maman ?

CAMILLE, *contrefait sa voix.*

Oui, papa.

ARLEQUIN, *lazzi.*

Oh oh ! il parle ! il répond ! à trois semaines !....... ce sera un prodige. Comment !

tu parles! dis-moi donc bien vite si tu aimes ton papa.

CAMILLE, *avec sensibilité.*

Oh! oui, papa.

ARLEQUIN *l'embrasse.*

Tu es charmant, tu parles déja commè ta mère; tu as même beaucoup de sa voix. Ah çà, écoute : c'est sûrement moi qui t'ai enseigné à parler, car ta première parole a été que tu aimais bien ta maman; c'est moi qui t'ai appris cela.

CAMILLE, *elle embrasse son mari.*

Oui, mon bon ami, et.....

ARLEQUIN.

Ah! si tu viens écouter mes conversations avec mon fils, je ne pourrai donc jamais avoir rien de particulier avec lui. Que diable! on croit être seul, et point du tout, l'on vous épie. (*Il se relève.*)

CAMILLE, *riant.*

Pourquoi choisis-tu la promenade publique pour dire des secrets à ton fils?

ARLEQUIN.

Je serais bien resté chez nous; mais cet enfant criait, tu dormais, j'ai eu peur qu'il ne t'éveillât, je l'ai porté ici : je ne savais pas ce qu'il avait à crier, c'est qu'il voulait causer avec moi.

CAMILLE.

Il t'a dit des choses bien raisonnables.

ARLEQUIN.

Bah, raisonnables ! il m'a dit des choses tendres, cela vaut mieux.

CAMILLE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il est fort avancé pour son âge ; mais dans la famille des Arlequins nous venons au monde tout savans : cela est si vrai, que nous ne prenons jamais la peine de rien apprendre ; aussi je ne veux pas que nous le tourmentions pour son éducation. Non, mon ami, sois tranquille, je veux que tu ries aussitôt que les autres pleurent, et pourvu que tu sois un honnête homme et que tu aimes bien tes parens, tu seras encore plus habile que beaucoup d'enfans plus grands que toi.... Mais il s'est endormi ; voilà ce que c'est que de leur faire des sermons ; je vais le rapporter dans son berceau ; viens, rentrons.

CAMILLE.

Encore un moment, mon cher Arlequin, il y a si long-temps que je suis renfermée.

ARLEQUIN.

Non, point du tout, tu n'es pas encore bien rétablie, tu pourrais prendre quelque froid, ce

froid-là me tuerait tout de suite; rentrons, rentrons.

CAMILLE.

Allons, tu sais bien que j'aime à t'obéir. (*Arlequin donne le bras à sa femme, et s'en va chantant* dodo, l'enfant dort : *dans l'instant arrive Silvia avec Scapin.*)

SCÈNE III.

SILVIA, SCAPIN.

SCAPIN.

Nous y voici, mademoiselle, et vous voyez là-bas la maison de la nourrice de monsieur votre fils.

SILVIA.

Quelle imprudence! comment, tu sais l'intérêt que nous avons à cacher cet enfant, et tu vas le mettre en nourrice à deux pas de chez moi, sur le cours encore, dans l'endroit le plus fréquenté de Bergame! et mon père, qui passe ici vingt fois par jour, comment veux-tu qu'il ne découvre pas.....

SCAPIN.

Mademoiselle, il n'en est que mieux caché, votre enfant. La meilleure des finesses, c'est de faire comme si l'on n'était pas fin; c'est

mon principe à moi; et si j'habitais un pays de fripons, je crois que je me ferais honnête homme, pour être le mieux déguisé.

SILVIA.

Lelio ne vient point, je meurs d'impatience d'embrasser mon fils; mais je veux l'attendre, j'aurai bien plus de plaisir à l'embrasser avec lui. Regarde donc, ne le vois-tu pas? lui as-tu bien dit l'heure?

SCAPIN.

Mon Dieu, mademoiselle, je la lui ai dite, votre billet la lui disait, il me l'a répétée au moins dix fois, il n'y a que l'horloge qui ne l'a pas dite encore.

SILVIA, *sans l'écouter.*

Je ne le vois point, Scapin; sait-il bien que c'est ici?

SCAPIN.

S'il le sait, mademoiselle! il y vient plus de dix fois par jour, et c'est une des raisons qui nous ont fait choisir cet endroit. Les personnes qui auraient vu passer et repasser M. Lelio dans quelque rue détournée se seraient doutées de quelque chose : vos amours avec M. Lelio ont fait du bruit; on sait que monsieur votre père s'est servi de toute son autorité pour vous empêcher de vous voir....

SILVIA.

Hélas! Lelio n'a jamais demandé qu'à m'épouser.

SCAPIN.

Et voilà justement ce que ne voulait point M. Pandolfe; ces négocians riches ne prennent point leurs gendres parmi les pauvres militaires; et si vous n'aviez pas pris le parti d'épouser secrètement M. Lelio, je vous réponds bien que jamais vous n'auriez été sa femme.

SILVIA.

C'est ma tante qui a tout fait : et cela n'empêche pas que l'idée d'avoir trompé mon père n'empoisonne tout mon bonheur.

SCAPIN.

Du courage, mademoiselle, et surtout de la prudence. Voici le moment où elle vous est plus nécessaire que jamais. Tout le monde a les yeux sur vous dans ce moment. Personne n'ignore que madame votre tante protégeait M. Lelio; on sait que vous venez de passer trois mois à la campagne chez cette tante : si malheureusement on venait à découvrir que M. Lelio prend soin d'un enfant de trois semaines, on devinerait qu'il est à vous. On se garderait bien de deviner que vous êtes mariée; l'on ne parlerait que de l'enfant, car on

dit le mal, même sans le penser, au lieu qu'on pense le bien sans le dire.

SILVIA.

Ah! le voici....

SCÈNE IV.

SILVIA, LELIO, SCAPIN.

SILVIA, *elle court à Lelio.*

ENFIN, vous voilà, mon ami; ne me dites jamais l'heure à laquelle je dois vous voir. Cette heure-là est toujours plus lente que les autres.

LELIO.

Ma chère Silvia, je suis honteux de m'être fait attendre, mais si je n'avais été arrêté en chemin....

SILVIA.

As-tu besoin de te justifier? Allons vite embrasser notre fils, ce cher enfant que je n'ai pas vu depuis l'instant de sa naissance; allons.

LELIO

Vous n'y pensez pas, mon amie; gardez-vous bien de paraître devant la nourrice, encore moins dans sa maison. Les caresses d'une mère se déguisent mal, Silvia, et le silence de ces gens-là tient toujours à si peu de chose!

SILVIA.

Hélas ! tout ce que j'ai souffert pour cet enfant ne me sera donc jamais payé par la moindre de ses caresses !

LELIO.

Pardonne la sévérité de mes précautions ; mais tu n'as pas oublié ce que nous avons promis à ta tante : c'est chez elle et par son secours que tu as joui du doux nom de mère ; méritons du moins ses bontés par notre prudence.

SCAPIN.

Mais, monsieur, il n'y a que vous et moi de connus chez la nourrice ; je vais demander votre enfant, mademoiselle l'embrassera, et sur-le-champ je le reporterai.

SILVIA, *vivement.*

Oui, Scapin, cours le chercher.

(*Scapin sort.*

SCÈNE V.

LELIO, SILVIA

LELIO.

Tu n'es pas prudente, mon amie, tu ne penses pas au danger....

SILVIA.

Je ne pense qu'à mon amour ; j'en ai si bien

pris la douce habitude, que j'ai perdu le don de pouvoir m'occuper d'autre chose. Tu dois du moins pardonner les fautes que tu fais faire.

LELIO.

Voilà ton fils : Scapin, veille à ce que personne ne nous surprenne. (*Scapin apporte un enfant au maillot, pareil à celui d'Arlequin; celui-ci a un ruban rose à la tête, pour que les spectateurs puissent les distinguer.*)

SCÈNE VI.

SILVIA, LELIO, SCAPIN.

SILVIA, *elle prend l'enfant dans ses bras et l'embrasse avec transport.*

Ah! cher enfant, mon cher enfant, que mon bonheur surpasse mes peines! mon fils! mon cher fils (*elle l'embrasse*) : mon ami (*à Lelio*), c'est ton portrait.

(*Elle l'embrasse plus vivement.*)

LELIO.

Ma chère Silvia, comme je jouis de toutes les caresses que tu lui fais! tu es plus belle encore quand tu l'embrasses! Mais tu pleures....

SILVIA.

Oui, je pleure de joie et d'amour. La vue de cet enfant me rappelle toutes les époques

de mon cœur; je me revois au jour, au beau jour, tu ne l'as pas oublié, où, n'espérant plus fléchir mon père, ma tante nous unit en secret. Je me rappelle toutes nos peines pour cacher notre bonheur, et la joie et les chagrins que nous a donnés ce gage de notre amour. Mon imagination va plus loin, mon ami; je songe que quelque jour mon père saura notre mariage, qu'il nous pardonnera, que notre fils, échappé à tous les dangers de l'enfance, fera notre félicité commune. Alors que me manquera-t-il? Mon père ne me haïra plus, mon fils m'aimera, toi... Ah! toi tu seras toujours le même, je serai heureuse par tout ce qui m'est cher, et, à la fleur de mon âge, je rassemblerai le bonheur de tous les âges.

LÉLIO.

Tu le mérites si bien, ma Silvia; mais regarde ton fils, comme il est beau! c'est l'amour qui veille sur lui, et ce qu'il garde est si bien gardé!

SILVIA.

Ne sois donc jamais inquiet de sa mère. *(Lelio lui baise la main avec transport; Scapin, qui a fait le guet, arrive tout effrayé.)*

SCAPIN.

Monsieur, tout est perdu, voilà M. Pandolfe.

SILVIA.

Ah! qu'il ne te voie pas.

LELIO *s'enfuit.*

Adieu, mon amie.

(Silvia reste avec l'enfant dans ses bras.)

SCÈNE VII.

PANDOLFE, SILVIA, SCAPIN.

PANDOLFE.

Je vous cherche partout, ma fille.... et l'on m'avait dit.... Qu'est-ce donc que cet enfant? A qui appartient-il?

SILVIA, *très troublée.*

Mon père, il est.... il est....

SCAPIN, *vivement.*

A M. Arlequin; vous ne savez pas que sa femme est accouchée depuis quinze jours?

PANDOLFE.

Cela est vrai, il est venu chez moi m'en faire part; je lui dois même ma visite. *(Il prend l'enfant.)* Il est joli cet enfant; pardi j'aurais deviné que c'était le sien; il a tout-à-fait de son air.

SCAPIN.

Oh! il ressemble à son père à s'y méprendre. Nous avons passé devant sa porte, et j'ai voulu que mademoiselle Silvia vît ce joli mar-

mot. Si vous aviez été témoin de toutes les caresses qu'elles lui a faites... Ah! quand elle en aura, elle les aimera bien.

PANDOLFE.

Allons le rendre à son père, Silvia; nous lui ferons en même temps notre visite.

SCAPIN, *voulant reprendre l'enfant.*

Eh non, monsieur, je vais vous éviter cette peine-là.

SILVIA.

Scapin le reportera, mon père; donnez-moi le bras, je vous en prie, et allons-nous-en, je me sens beaucoup de malaise.

PANDOLFE.

Voilà ce que c'est que toutes vos promenades. Vous vous plaignez de votre santé, et n'en avez aucun soin; retournez bien vite à la maison, je ne serai qu'un instant chez Arlequin... Eh! le voilà.

SCÈNE VIII.

PANDOLFE, SILVIA, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, M. Pandolfe, je vous ai vu par ma fenêtre, ainsi que mademoiselle votre fille, et je viens vous demander de vos nou-

velles. Ma maison a cela de commode, je vois passer tout Bergame.

PANDOLFE.

Bonjour, mon cher ami, j'allais chez toi te faire mon compliment : il est charmant ton fils; comme il est gros et gras! jamais enfant de trois semaines n'a été si bien nourri.

ARLEQUIN.

Est-ce que c'est lui, cela?

PANDOLFE, *riant.*

Comment! tu ne reconnais pas ton fils?

ARLEQUIN.

Ma foi, écoutez donc, il n'y a pas longtemps que nous vivons ensemble. Mais réellement est-ce lui?

PANDOLFE.

Eh oui; je l'ai trouvé dans les bras de ma fille, qui le caressait de tout son cœur, j'allais te le rendre.

ARLEQUIN.

Tenez, voyez ce petit bon homme-là, je l'ai couché dans son berceau il n'y a pas une demi-heure. Il a fait semblant de dormir pour qu'on le laissât tranquille; et tout cela, c'était pour se lever et venir joindre mademoiselle votre fille. Peste, quel égrillard!

PANDOLFE.

Je te conseille de le gronder.

ARLEQUIN.

Donnez-le-moi, que je lui fasse sa petite leçon. *(Lazzi avec l'enfant; pendant ce temps Scapin, qui a parlé bas toute la scène avec Silvia, lui dit:)*

SCAPIN, *bas à Silvia.*

S'il rentre chez lui, tout est découvert; je vais enlever le fils d'Arlequin, je trouverai bien les moyens de les retroquer ensuite.

(Il va dans la maison d'Arlequin.)

SCÈNE IX.

SILVIA, PANDOLFE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A PROPOS, mademoiselle Silvia, je vous demande bien pardon si je n'ai pas eu l'honneur d'aller vous rendre mes devoirs; mais il n'y a pas long-temps que vous êtes de retour; et puis ma femme est accouchée, cela m'a donné un tracas du diable; quand une femme accouche, tout est sens dessus dessous dans une maison. Mais avez-vous été malade pendant votre absence? je vous trouve pâle et maigre.

SILVIA, *troublée.*

Vous êtes bien bon, M. Arlequin; et madame Camille comment se porte-t-elle?

ARLEQUIN.

A merveille ; oh ! les couches sont toujours heureuses quand le ménage s'aime bien. Ma femme sort déjà ; elle se promène... Mais qu'avez-vous, mademoiselle ? vous n'êtes pas bien. *(Silvia a toujours regardé du côté de la maison d'Arlequin ; Scapin en est sorti avec l'enfant au ruban bleu sous son manteau ; dès que Silvia l'a vu passer, elle fait semblant de se trouver mal.)*

SILVIA.

Non, je ne sais pas ce que j'ai ; je suis sur le point de me trouver mal.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, entrez chez nous, je vous en prie, vous prendrez un peu de fleur d'orange.

PANDOLFE.

Non, mon ami, nous sommes à deux pas. Je vais la ramener. Scapin, Scapin ; où est-il donc ?

SILVIA.

Je l'ai envoyé faire une commission.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, si vous voulez quelque chose, je suis le domestique de tous ceux qui ont besoin de moi.

PANDOLFE.

Bien obligé, mon ami. Allons, venez, ma



fille, et une autre fois croyez ce que je vous dirai. Adieu, Arlequin.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

ADIEU, M. Pandolfe; et toi, petit drôle, tu t'émancipes déjà; tu sors sans la permission de ta mère. Allons, monsieur, aux arrêts dans votre chambre, et jusqu'à nouvel ordre.

(*Il emporte l'enfant de Silvia qui a le ruban rose.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, CAMILLE.

CAMILLE.

Mais je n'ai pas besoin de toi pour aller chez ma mère.

ARLEQUIN.

Je te conduirai seulement jusqu'à la porte, et je reviendrai tout de suite.

CAMILLE.

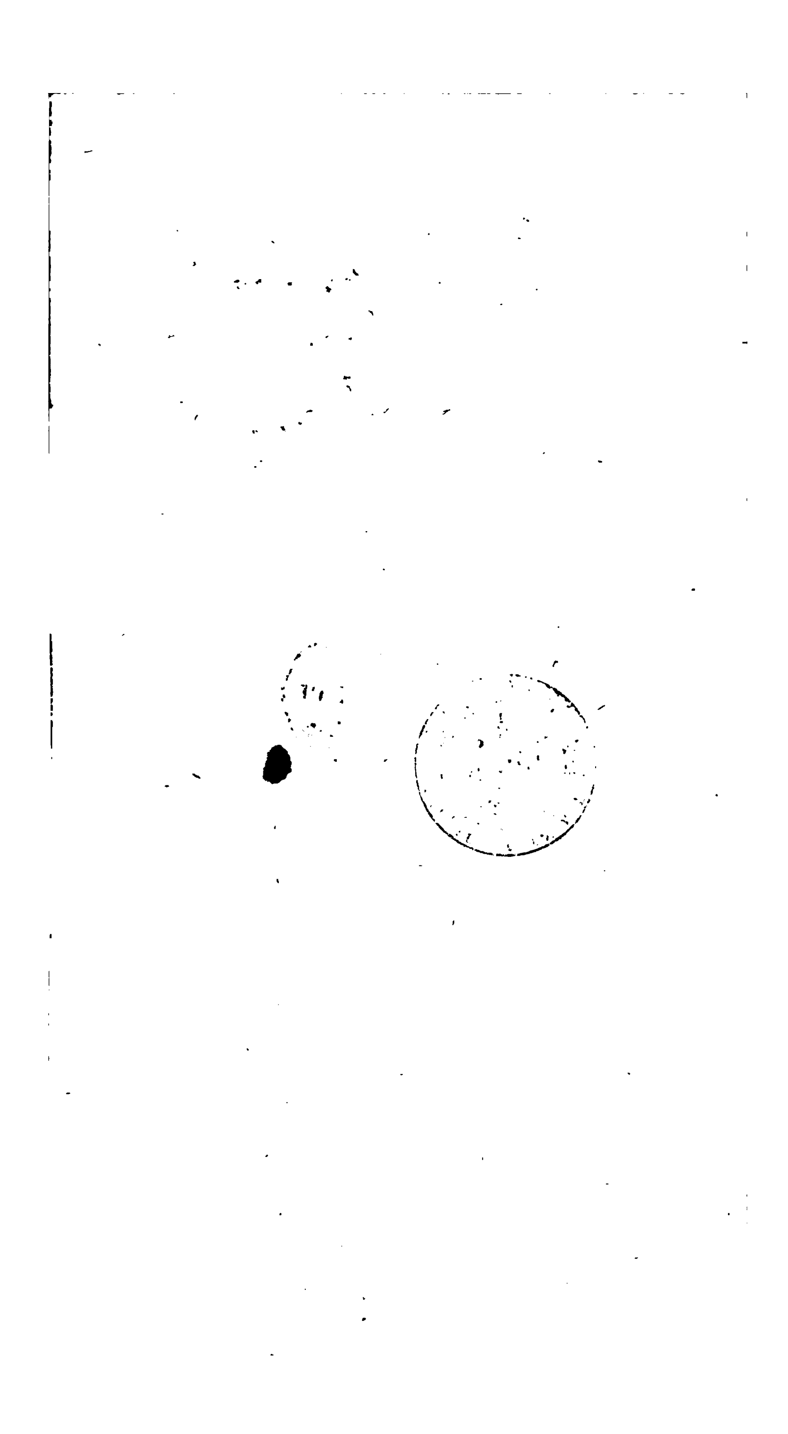
Et notre enfant va rester seul pendant ce temps-là.

ARLEQUIN.

Il dort, il n'a besoin de personne, et moi j'ai besoin d'être avec toi.

CAMILLE.

Allons donc. (*Cette scène doit se faire en marchant et en traversant le théâtre; ils sortent d'un côté, Pandolfe arrive de l'autre avec une lettre à la main et Trivelin qu'il tient à la gorge.*)





SCÈNE II.

PANDOLFE, TRIVELIN.

PANDOLFE.

VIENS ici, viens, tu ne m'échapperas pas.

TRIVELIN.

Oh! j'en serais bien fâché, monsieur.

PANDOLFE.

Réponds-moi, et prends bien garde à ne pas mentir.

TRIVELIN.

J'aimerais mieux mourir, monsieur, que de manquer de respect à la vérité et à un homme comme vous.

PANDOLFE.

Tu es le valet de M. Lelio?

TRIVELIN.

Oui, monsieur.

PANDOLFE.

Il t'a chargé de porter cette lettre sans adresse à quelque femme?

TRIVELIN.

Il m'a chargé de porter cette lettre sans adresse à quelqu'un.

PANDOLFE.

A qui?

TRIVELIN.

C'est le secret de mon maître, monsieur; si c'était le mien, je n'aurais rien de caché pour vous.

PANDOLFE.

Le maraud! mais ne l'ai-je pas surpris tout à l'heure ouvrant la porte de ma maison?

TRIVELIN.

Oui, monsieur; il faut bien entrer par la porte.

PANDOLFE.

Tu entrais donc chez moi? tu portais donc cette lettre chez moi? elle est donc pour ma fille?

TRIVELIN.

Ah! monsieur, pour un homme d'esprit comme vous, tous vos *donc* ne sont pas justes. Mon maître m'a donné cette lettre à porter à quelqu'un, j'ai passé devant votre maison, j'y suis entré pour savoir des nouvelles de mon ami Scapin, dont la santé m'inquiète, en vérité, depuis quelques jours; vous vous êtes trouvé là, vous avez vu ma lettre et me l'avez arrachée avec une violence, une fureur qui m'ont étonné dans un homme doux et respectable comme vous; j'ai tout souffert avec la tranquillité de l'innocence, et j'attends que,

revenu à vous-même, vous me rendiez ma lettre et la liberté de faire ma commission.

PANDOLFE.

Tu es le plus tranquille fourbe que je connaisse.

TRIVELIN.

Je ne répondrai point à cela, ce n'est pas une question.

PANDOLFE.

Je suis bien bon de garder des ménagemens avec M. Lelio. J'ai sa lettre, j'en vais rompre le cachet.

TRIVELIN.

Ah! monsieur, c'est une insulte que mon maître ne mérite pas de votre part; il a eu le malheur d'aimer mademoiselle Silvia, mais depuis que vous le lui avez défendu, il s'est bien gardé de continuer.... Cette lettre n'est pas pour elle, je vous en réponds, je vous en donne ma parole d'honneur.

PANDOLFE.

Pourquoi la portais-tu chez moi? Pourquoi t'avises-tu de mettre les pieds dans ma maison?

TRIVELIN.

Je n'espérais pas vous trouver, monsieur.

PANDOLFE.

La lettre éclaircira mes soupçons.

(Il veut rompre le cachet, Trivelin l'arrête.)

TRIVELIN.

Arrêtez, monsieur, je vais tout vous dire.

PANDOLFE.

Parle donc.

TRIVELIN.

Ecoutez : la lettre est pour une femme de votre voisinage dont mon maître est passionnément amoureux.

PANDOLFE.

Depuis quand ?

TRIVELIN.

Oh! il y a long-temps ; c'est depuis qu'il a perdu l'espoir d'épouser mademoiselle votre fille.

PANDOLFE.

Consens-tu à recevoir cent coups de bâton si tu me trompes ; et dix louis si tu me dis vrai ?

TRIVELIN.

Quoique la proportion n'y soit pas, j'accepte le marché.

PANDOLFE.

Raconte-moi donc bien exactement la nouvelle intrigue de ton maître, et quelle est cette femme de mon voisinage à qui tu dois porter ce billet. Prends bien garde à ce que tu vas dire ; car, si tu mens d'un mot, sur-le-champ tu reçois tes cent coups de bâton.

(A ce couplet, Arlequin, qui revient de conduire sa femme, entre sur la scène, et entendant les dernières paroles de Pandolfe, il s'arrête.)

SCÈNE III.

PANDOLFE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Oh, oh! M. Pandolfe va faire une libéralité; voyons cela.

TRIVELIN.

Monsieur, je vais vous parler avec toute la franchise de mon caractère. Lorsque vous défendîtes à M. Lelio de songer à mademoiselle votre fille, il s'occupa d'éteindre une passion qui ne pouvait plus que le rendre malheureux; et pour cela il se servit d'un moyen qui réussit presque toujours, il s'attacha à une autre femme.

PANDOLFE.

Quelle est cette femme?

TRIVELIN.

Cette femme....... C'est une femme qui demeure dans votre voisinage......

PANDOLFE.

Qui est-elle?

TRIVELIN.

C'est... Convenez que je suis bien bon de vous révéler ainsi tous les secrets de mon maître.

PANDOLFE.

Réponds - moi, quelle est la maîtresse de ton maître ?

TRIVELIN.

C'est....

PANDOLFE.

Eh bien ?

TRIVELIN.

C'est madame Camille.

PANDOLFE.

Madame Camille ? la femme d'Arlequin ?

TRIVELIN.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, *à part.*

Ceci me regarde.

PANDOLFE.

Monsieur Lelio en est amoureux ?

TRIVELIN.

Oui, monsieur, et la lettre est pour elle.

PANDOLFE.

Cela n'est pas possible : Camille est une honnête femme.....

TRIVELIN.

Vous verrez que les honnêtes femmes n'ont point d'amant. Il est vrai que madame Camille fut plus difficile qu'une autre ; mais mon maître est jeune, bien fait, aimable ; à force de temps et de soins il en vint à bout. Le mari,

qui, comme vous savez, est le plus grand benêt de Bergame, ne s'aperçut de rien ; nos deux amans ont vécu tranquilles jusqu'à présent : cependant ils ne peuvent pas toujours se voir ; ils s'écrivent quelquefois, comme aujourd'hui, par exemple. Vous voilà satisfait, je vous ai tout dit, rendez-moi ma lettre et ne me retenez plus, à moins que ce ne soit pour ces dix louis dont vous m'avez parlé.

PANDOLFE.

Attends, attends, tu auras les dix louis, si tu ne m'as pas menti, et je vais m'en assurer en décachetant la lettre.

(Il rompt le cachet.)

TRIVELIN.

Ah! monsieur, vous m'aviez promis....

PANDOLFE.

Nous allons voir si elle se rapporte avec ce que tu m'as dit.

TRIVELIN, *à part.*

Je suis perdu....

PANDOLFE.

Viens ici, viens la lire avec moi, viens, et puis tu seras payé selon tes mérites.

(Il lit la lettre.)

« Je suis dans l'inquiétude la plus vive, ma tendre amie.... »

TRIVELIN.

« Ma tendre amie.... » Vous voyez bien que c'est à madame Camille.

PANDOLFE, *continuant.*

« Je n'ai pas cessé de trembler depuis que je t'ai quittée ; et dans quel moment ai-je été forcé de t'abandonner !.... »

TRIVELIN.

Ah ! ceci mérite explication ; c'est que...... Je vais tout vous dire, moi : ce matin, monsieur Lelio était avec madame Camille, quand le mari est revenu ; M. Lelio s'est sauvé bien vite ; voilà pourquoi il tremble en pensant au moment où il l'a laissée.

PANDOLFE, *continuant.*

« Au nom de l'amour, tire-moi de peine... »

TRIVELIN.

Voyez-vous, « tire-moi de peine » ; c'est qu'il est en peine.

PANDOLFE, *continuant.*

« Ecris-moi pour me dire ton état ; ta santé est encore si faible !..... »

TRIVELIN.

Vous savez bien qu'elle est accouchée depuis un mois : vous ne pouvez pas le nier.

PANDOLFE, *continuant.*

« Les caresses de notre enfant t'avaient déjà tant émue ».... (*à part.*) De notre enfant !

TRIVELIN.

Sans doute, M. Lelio est le père.... oui.... le père de cet enfant, de l'enfant que vient d'avoir madame Camille. N'en dites rien.

ARLEQUIN.

Ouf!

PANDOLFE.

« La frayeur peut-être a achevé de t'accabler....»

TRIVELIN.

La frayeur d'être surprise par son mari.

PANDOLFE, *continuant.*

« Écris-moi bien vite; je ne vivrai pas d'ici au moment où j'aurai de tes nouvelles. »

TRIVELIN.

Cette phrase-là est toute simple. Est-ce tout?

PANDOLFE.

Oui.

TRIVELIN, *à part.*

Ah! je respire..... Eh bien, monsieur, oserez-vous encore soupçonner ma sincérité? Quand j'aurais moi-même écrit cette lettre, se serait-elle mieux rapportée avec ce que je vous ai dit?

PANDOLFE, *relisant.*

« Notre enfant..... » Je vois clairement que

cette lettre ne peut pas être pour ma fille, et voilà ce qui m'importait le plus.

TRIVELIN.

Mais croyez donc ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je ne sais point mentir, moi, et votre défiance m'a blessé.

PANDOLFE.

La femme d'Arlequin !..... cela m'étonne toujours. Je croyais Camille si sage.... Allons, il ne faut répondre de personne. Voilà ta lettre, recachète-là, si tu peux, et suis-moi, je vais te donner tes dix louis.

TRIVELIN, *en sortant.*

Ma foi, je les ai bien gagnés.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul et immobile.*

Je ne sais pas si je dors ou si je suis éveillé : mais si je dors, je fais un vilain rêve, et si je suis éveillé..... Oh! je le suis. Comment! ma femme.... ma femme que j'ai tant aimée, elle m'a trompé! ma femme qui me parlait toujours de sa tendresse pour moi, qui était toujours pendue à mon bras ou à mon cou; elle faisait semblant de m'aimer pour mieux me trahir; elle m'embrassait pour m'empêcher d'y voir clair. O rage! ô fureur!... je suis hors de

moi.... Il faut me venger, j'en mourrai, mais il faut me venger. Et comment pourrai-je lui rendre le chagrin, la douleur, le mal que j'éprouve.... Quittons-la, quittons le pays : elle n'en sera pas punie, puisqu'elle ne m'aime plus..... Eh bien..... ôtons-lui cet enfant, emportons-le, qu'elle le croie perdu, qu'elle gémisse. Non !... ce n'est pas assez; il faut qu'elle le croie mort, il faut qu'elle le pleure, que son M. Lelio le pleure aussi, leur peine me vengera. Comment faire ?..... Emportons l'enfant, et mettons le feu à ma maison ; ils le croiront brûlé, et leur douleur approchera de ce qu'ils me font souffrir ! Ah ! perfide épouse ! scélérat de Lelio, vous n'avez pas craint de déchirer mon cœur; je ne ménagerai pas le vôtre. Allons chercher du feu.

(Il sort. Scapin entre avec l'enfant d'Arlequin au ruban bleu.)

SCÈNE V.

SCAPIN, *seul.*

J'AI vu sortir M. Arlequin, madame Camille n'y est pas, profitons de l'instant pour leur rendre leur enfant et reprendre celui de monsieur Lelio.

(Scapin entre dans la maison, y laisse l'enfant au ruban bleu, et emporte celui de Lelio.)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, *un flambeau à la main.*

Quand on ira l'avertir que le feu est à sa maison, elle en mourra peut-être sur-le-champ. Que je suis bête, cette idée me fait pleurer...... Allons..... (*Il s'arrête.*) Je ne sais quelle voix me dit que je vais commettre une mauvaise action...... Et ma femme, a-t-elle écouté la voix qui lui disait que j'étais son mari? Faisons comme elle, et vengeons-nous.

(*Il entre dans la maison, prend son enfant dans ses bras et met le feu. Il la regarde brûler un instant, et s'en va en disant*) : Fuyons bien vite, car j'ai envie de l'éteindre. (*La maison brûle.*)

(*Camille arrive sans regarder du côté de la maison.*)

SCÈNE VII.

CAMILLE, *seule.*

Je suis bien étonnée que mon mari ne soit pas venu me chercher. Pour cette fois-ci l'enfant lui a fait oublier la mère; je le lui pardonne de bon cœur. (*A ce mot la maison croule, Camille se retourne, ne voit que des flammes,*

jette un cri perçant, s'élance à la porte, voit la chambre consumée, tombe évanouie, revient à elle, et parcourt le théâtre en jetant des cris de désespoir.) Mon fils! mon fils! mon cher fils! et je l'ai perdu, et que deviendrai-je? Mon fils, mon enfant, mon cher enfant!

(*Arlequin arrive avec l'enfant.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, *vivement.*

TENEZ, le voilà, ne criez plus, car votre douleur me tue.

CAMILLE, *se précipitant sur l'enfant qu'elle prend dans ses bras.*

Ah! mon fils, mon cher fils! mon enfant, c'est toi! c'est lui, c'est bien lui. Quel miracle! quel bonheur! mon fils, mon cher fils! (*Elle l'accable d'embrassemens. Arlequin la regarde attentivement. Ces deux scènes dépendent absolument de l'actrice. Si elle s'abandonne entièrement à la nature, elles produiront de l'effet; si elle y met de l'art, elles seront ridicules. Il ne faut pas que Camille apprenne par cœur le peu de mots que j'ai écrits. Il faut qu'elle dise tout ce que son cœur lui inspirera, mais surtout qu'elle se garde bien de rien préparer. Après les pre-*

miers transports de joie, qui ne doivent pas être trop longs, elle se retourne vers Arlequin, et c'est ici que commence la scène.) Ah! mon ami, tu l'as donc sauvé! c'est à toi que je le dois; c'est toujours à toi que je dois le bonheur de ma vie.

ARLEQUIN.

Je n'ai pourtant pas suffi à votre bonheur; et vous m'avez donné un compagnon pour vous rendre heureuse.

CAMILLE.

Tu me glaces d'épouvante : eh! de quoi parles-tu?... Te fais-tu un jeu cruel de m'alarmer? Hélas! mon cœur n'a-t-il pas souffert assez? J'ai cru ton enfant dans les flammes....

ARLEQUIN.

Mon enfant? Est-il possible que la fausseté ait ce visage-là? Allez, laissez-moi, je sais tout.

CAMILLE.

Vous savez tout! Eh! que pouvez-vous savoir?

ARLEQUIN.

Je sais que cet enfant n'est pas le mien; je sais que vous m'avez trahi; que vous avez fait semblant de m'aimer pour mieux me tromper; pour mieux tromper celui qui vous adorait, celui qui ne vivait que pour vous : voilà ce

qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

CAMILLE.

Moi, vous avoir trahi!...

ARLEQUIN, *avec fureur.*

Oui, j'en suis sûr, j'en suis certain : dans le premier moment de ma fureur, j'avais résolu de vous enlever cet enfant, et pour vous faire pleurer sa perte, j'ai mis le feu à ma maison; c'est moi, moi-même qui l'ai brûlée; voilà où vous m'avez conduit; mais ma fureur est passée, je suis de sang-froid à présent, je viens vous dire adieu, je viens vous dire adieu pour toujours; et comme je n'ai jamais emporté le bien d'autrui, je vous rends votre enfant; gardez-le; gardez le peu de bien que je possède, vous en rebâtirez cette maison, que j'ai eu tort de brûler; moi, je n'ai besoin de rien, je ne vous demande rien, je ne veux emporter que moi, que moi et mon cœur; et comme, si je vous parlais plus long-temps, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour toujours. (*Il sort précipitamment sans la regarder.*)

SCÈNE IX.

CAMILLE, *seule.*

Il m'abandonne! il me croit coupable!... malheureuse!.. que deviendrai-je?.. Tâchons de le rejoindre et de lui prouver mon innocence.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

Mais, dis-moi donc ce qui s'est passé.

SCAPIN.

Je vous le dis, monsieur : j'étais à la maison lorsque M. Pandolfe a surpris votre lettre dans les mains de Trivelin; M. Pandolfe l'a poursuivi jusqu'ici; et j'ai été prévenir mademoiselle Silvia du malheur qui vous arrivait.

LELIO.

Eh bien?

SCAPIN.

Mademoiselle Silvia s'est trouvée mal.

LELIO.

Ah dieux! il ne fallait lui rien dire.

SCAPIN.

Je l'ai secourue du mieux que j'ai pu. M. Pandolfe est arrivé, il a pris sa fille dans ses bras, et m'a dit de sortir; j'ai profité de ce moment pour venir rendre à M. Arlequin son enfant, et reprendre le vôtre.

4.

LELIO.

Mon fils est donc chez sa nourrice?

SCAPIN.

Oui, monsieur, heureusement; car le feu a pris à la maison de M. Arlequin un moment après que votre enfant en a été sorti. J'ignore s'ils auront sauvé le leur.

LELIO.

Que de dangers! que de peines!... Mais voici ma chère Silvia.

SCÈNE II.

LELIO, SILVIA, SCAPIN.

LELIO.

Eh, mon amie! qu'est-il arrivé?

SILVIA.

Le bonheur que nous désirions. Laisse-moi respirer, laisse-moi reprendre haleine, je ne me possède pas de joie.

LELIO.

Je brûle d'apprendre....

SILVIA.

Mon ami, c'est parce que j'ai cru tout perdu que tout est gagné. Écoute-moi. Scapin est venu m'avertir que mon père avait surpris une de tes lettres : à cette nouvelle je suis

tombée sans connaissance; et en revenant à moi, je me suis trouvée dans les bras de mon père; sa vue m'a rendu tout mon courage; je me suis précipitée à ses pieds, et avec l'accent de la douleur et de l'amour, je me suis écriée : Oui, mon père, oui, je l'ai épousé, je suis sa femme... La femme de qui? m'a-t-il dit en me repoussant. La femme de Lelio. A cette parole, mes forces m'ont encore abandonnée, mais non pas mon père; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains tremblaient, et il n'osait pas presser les miennes; il semblait avoir peur de me pardonner : j'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué. Je lui ai dit qu'un fils était venu sceller notre union, que ce fils était le sien, que toi-même l'étais devenu, et qu'en me refusant mon pardon il donnait la mort à trois de ses enfans. Mon ami, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire; mes yeux étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force, je le regardais sans parler, il me regardait de même; enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenait depuis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il allait pardonner; je me suis élancée à son cou; et les premiers mots que sa bouche a prononcés en se pres-

sant sur mon visage ont été : Ma fille, je te pardonne....

LELIO.

Ah ! mon amie, nous sommes donc heureux.

SILVIA.

Je l'ai accablé d'embrassemens; puis je me suis arrachée de ses bras, et courant de toutes mes forces, j'ai volé chez toi; tu n'y étais pas, j'ai volé ici. Viens, viens, mon ami, tomber aux pieds de notre bon père; viens le remercier de tout ce que nous lui devons.

LELIO.

Laisse-moi respirer, ton délire a passé dans mon cœur.....

SILVIA.

Et mon fils, où est-il ? il le faut porter à mon père; où est mon fils ? où est-il ?

LELIO.

Rassure-toi, il est chez sa nourrice.

SILVIA.

Scapin, courez le chercher, et apportez-le tout de suite chez mon père. Viens, mon ami, viens donc, il nous croit peut-être des ingrats.

(Ils sortent; Scapin va chercher l'enfant de Silvia. Arlequin entre dans le même instant.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Tenez, à présent, le voilà avec mademoiselle Silvia; mais cet homme-là veut tourner les têtes à toutes les femmes de la ville. Que m'importe qu'il vole les autres quand il m'a assassiné? (*Il regarde sa maison.*) Voilà donc ma pauvre maison! voilà où j'ai été si heureux avec ma femme et mon enfant! J'étais si riche avec cela! Je les possédais encore ce matin, et à présent je n'ai plus ni femme, ni enfant, ni maison. (*Il soupire.*) Ah! va, ma pauvre Camille, ton Lelio ne t'aimera pas comme je t'aimais..... Tu as peut-être choisi le plus aimable de nous deux, mais mon cœur me dit que tu as trahi le plus tendre. (*Il se met à pleurer.*) Allons, allons, je ne veux pas pleurer...... je ne veux pas partir.... et pourquoi ne suis-je pas parti?... pourquoi n'ai-je pas quitté cette ville où je ne trouve pas une pierre qui ne me parle de ma femme. Allons, prenons une bonne résolution. (*Il va pour sortir, il se rencontre avec Scapin, qui porte l'enfant de Lelio.*

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

D'où venez-vous avec cet enfant ? où allez-vous ?

SCAPIN.

Monsieur... je vais... je vais... cela ne vous regarde pas.

ARLEQUIN.

Comment ! cela ne me regarde pas ! c'est mon fils que vous tenez là ; qu'en voulez-vous faire ?

SCAPIN.

Non, monsieur, ce n'est pas votre fils....

ARLEQUIN.

Comment, insolent ! ce n'est pas mon fils ! je le sais bien, mais je donne cent coups de bâton à ceux qui osent me le dire. Drôle que tu es, prends-garde de répéter encore une fois la vérité, car je t'assomme. Allons, donne-moi cet enfant, et tourne-moi les talons, je ne suis pas de bonne humeur. (*Il veut prendre l'enfant.*)

SCAPIN.

Mais, monsieur.....

ARLEQUIN.

Tais-toi.

SCAPIN.

Mais, monsieur, je vous dis que cet enfant n'est pas à vous; il est à monsieur Lelio.

ARLEQUIN.

Comment, impertinent! tu oses me le répéter! tu oses me parler en face de monsieur Lelio! (*Il tire sa batte et frappe Scapin.*) Tiens, porte cela à monsieur Lelio, et dis-lui de venir lui-même me redemander son fils. Entends-tu ? (*Il le frappe.*) Entends-tu bien ? (*Scapin s'enfuit.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

Où en suis-je à présent? il n'y a pas jusqu'aux valets qui ne viennent me conter les belles actions de ma femme. Oh! il faut quitter Bergame; demain l'on m'y montrerait au doigt. Mais que voulait-il faire de cet enfant ? et moi, qu'en ferai-je ?

SCÈNE VI.

CAMILLE, ARLEQUIN.

(Camille arrive avec son enfant au ruban bleu dans ses bras ; Arlequin, qui a celui au ruban rose dans les siens, s'arrête vis-à-vis de sa femme : ils se regardent tous les deux, et demeurent stupéfaits.)

ARLEQUIN.

COMMENT ! vous avez encore un enfant ? et à qui appartient celui que vous tenez ?

CAMILLE.

Répondez vous-même : à qui appartient celui que vous portez dans vos bras ?

ARLEQUIN.

Celui-ci ? c'est le mien, c'est-à-dire le vôtre, celui que je croyais à moi.

CAMILLE, *elle le regarde.*

Jamais cet enfant ne m'a appartenu ; l'œil d'une mère ne se trompe pas. Voici mon fils, voici le premier et l'unique fruit de notre mariage, le seul reste de mon bonheur passé. Puisse-t-il me consoler un jour des injustices de son père !

ARLEQUIN.

Mais un moment, expliquons-nous. Je viens de prendre cet enfant dans les bras de

Scapin, qui m'a dit que M. Lelio était son père; voilà pourquoi je n'ai pas douté que ce ne fût votre fils.

CAMILLE.

Je ne répondrai plus à vos humilians reproches; je vous les ai pardonnés dans les premiers momens de votre fureur; mais cette fureur doit être passée; et mon cœur ne vous pardonnera pas de m'avoir crue coupable plus d'une heure. Voilà mon enfant, voilà votre fils; il ne m'a pas quittée, il ne me quittera jamais; on ne me l'arrachera qu'avec la vie : c'est à lui que je veux donner tous les sentimens dont je suis capable. Il héritera de toute la tendresse que j'avais pour un ingrat qui m'a jugée sans m'entendre, qui m'a crue coupable du dernier crime.

ARLEQUIN.

Allez, laissez-moi; votre perfidie est prouvée; j'ai entendu moi-même de mes oreilles, ici, le domestique de M. Lelio qui disait à M. Pandolfe que son maître vous aimait, que son maître....

CAMILLE.

M. Lelio? Mais il n'a jamais aimé que mademoiselle Silvia. Vous le savez bien; vous savez que M. Pandolfe s'est toujours opposé à leurs amours, et vous n'avez pas imaginé que

le valet de M. Lelio pouvait chercher à tromper M. Pandolfe?

ARLEQUIN.

Il est vrai que M. Pandolfe avait l'air en colère, et que l'autre voulait l'apaiser... Cependant il lui a montré une lettre que M. Lelio vous écrivait après avoir eu un rendez-vous ce matin avec vous.

CAMILLE.

Ce matin? et vous ne m'avez pas quittée. (*Arlequin demeure interdit.*) Mon ami, daignez me croire : je n'ai jamais aimé, chéri, regardé que vous seul. Mon amour pour vous a été l'unique sentiment de mon âme, l'unique règle de ma vie. Il est peut-être possible qu'une femme trompe son mari, mais peut-on tromper son amant? l'amour n'est-il pas une sauvegarde encore plus sûre que la vertu? Mon ami, je suis innocente puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton abandon.... Réponds-moi, à quoi penses-tu?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

CAMILLE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur, reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé

de te chérir. Tiens, je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné. (*Elle tombe à ses pieds.*)

ARLEQUIN.

(*Il se met à genoux à côté de sa femme.*)

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

CAMILLE.

(*Elle l'embrasse avec transport.*)

Enfin me voilà heureuse. (*Ils se relèvent.*) A présent, mon ami, allons chez M. Lelio pour t'en éclaircir.

ARLEQUIN.

Oh! non, tu m'as embrassé, tout est éclairci. Eh mais! que veut tout ce monde-là?

SCÈNE VII.

PANDOLFE, SILVIA, LELIO, CAMILLE, ARLEQUIN, SCAPIN.

PANDOLFE.

J'AI tout quitté pour venir vous raccommoder, mes chers amis; mon gendre est au désespoir d'être la cause de votre rupture : nous venons tout vous expliquer.

SILVIA.

Et vous demander mon fils.

ARLEQUIN.

Entendons-nous : vous venez nous raccom-

moder, M. Pandolfe, cela est fait; ainsi voilà votre affaire finie. Vous, mademoiselle, vous demandez un enfant, nous en avons un de trop, et nous vous le donnerons quand nous aurons choisi.

SILVIA.

Voilà mon fils.

PANDOLFE.

(*Il le prend et l'embrasse.*)

Cher enfant, qu'il est beau à ton âge de faire autant d'heureux! car je le suis autant que vous.

SILVIA.

Mon père, daignez l'aimer, nous lui montrerons comme on vous aime.

ARLEQUIN.

Un moment, il semble que c'est ici la foire des enfans; expliquez-nous pourquoi...

LELIO.

Mon ami, pardon mille fois; je viens d'apprendre qu'une fourberie de Trivelin...

PANDOLFE.

Vous lui raconterez tout cela. Mon cher Arlequin, voilà le fils de Lelio et de ma fille; ils étaient mariés depuis long-temps, et c'était pour me le cacher que Trivelin a calomnié madame Camille. Pardonnez-lui comme je leur ai pardonné; j'approuve aujourd'hui leur

mariage; la noce va se faire chez moi : notre bonheur ne serait pas complet, mon ami, si vous et madame Camille ne veniez pas le partager. D'ailleurs tu as brûlé ta maison, il faut rester chez nous jusqu'à ce que nous l'ayons fait rebâtir.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur. Nous danserons; quand je suis avec ma femme, et que j'entends un violon, il me semble toujours que c'est ma noce. Allons, M. Pandolfe, vous êtes un brave homme, vous aimez bien vos enfans. Quant à vous, monsieur le marié, vous m'avez donné bien du chagrin, et je ne vous le pardonnerais pas, si j'avais eu besoin de votre justification pour me raccommoder avec ma femme. Heureusement je ne vous ai pas attendu, ainsi tout est oublié : aimez bien la vôtre, et dites à M. Trivelin de ne jamais mentir lorsque cela pourra faire chagrin à quelqu'un.

FIN DE L'ENFANT D'ARLEQUIN.

ARLEQUIN
MAÎTRE DE MAISON,
COMÉDIE ÉPISODIQUE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.

ARGENTINE, sa femme.

Le chevalier DE VALCOURT.

GRANO.

DURVAL, ami d'Arlequin.

La comtesse DE NERVILLE.

CONCERTINI, compositeur de musique.

LA BRIE, domestique d'Arlequin.

ARLEQUIN MAÎTRE DE MAISON,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon richement meublé, dans lequel on voit un clavecin et plusieurs instrumens de musique. La Brie range les meubles et met tout en ordre, lorsque le chevalier de Valcourt arrive en uniforme d'infanterie.

SCÈNE I.

LA BRIE, LE CHEVALIER.

LA BRIE.

Monsieur demande-t-il quelqu'un?

LE CHEVALIER.

J'aurais voulu parler à monsieur Arlequin.

LA BRIE.

Il n'y est pas, monsieur, je suis étonné que le Suisse vous ait laissé monter.

LE CHEVALIER.

Il me l'a dit; mais comme je suis déjà venu plusieurs fois sans trouver monsieur Arlequin,

je serais bien aise de parler à son valet de chambre; je crois que c'est vous?

LA BRIE.

Oui, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

LE CHEVALIER.

Auriez-vous la complaisance de satisfaire ma curiosité sur deux ou trois points?

LA BRIE.

Vous n'avez qu'à parler, monsieur.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que fort peu de temps, je crois, que monsieur Arlequin est le maître de cet hôtel, et qu'il jouit d'une grande fortune?

LA BRIE.

Il y a environ deux mois.

LE CHEVALIER.

Serait-ce une indiscrétion de vous demander quel est le caractère de monsieur Arlequin?

LA BRIE.

Oh! monsieur; nous avons toujours du plaisir à répondre à cette question-là. Monsieur Arlequin est le meilleur et le plus honnête homme du monde; il nous traite comme ses enfans, et c'est toujours nous qui nous souvenons avant lui qu'il est notre maître. Il fait beaucoup de bien, parce que c'est là son

grand moyen de s'amuser. Ses amis lui reprochent d'être trop généreux; mais il dit qu'il n'aime l'argent que parce que cela se donne. Il est toujours de bonne humeur : rire et donner, voilà sa vie; enfin, monsieur, ses domestiques sont heureux de le servir, ses amis de le connaître, et lui n'est heureux que du bonheur de tout ce monde-là.

LE CHEVALIER.

Le portrait que vous en faites est d'un homme d'esprit et d'un bon serviteur.

LA BRIE.

Monsieur, quand on est bon serviteur, on a toujours de l'esprit en parlant de son maître.

LE CHEVALIER.

Vous savez sûrement par quel hasard il possède une fortune si considérable.

LA BRIE.

Comment! regardez-vous comme un hasard qu'un homme de bien soit fort riche?

LE CHEVALIER.

Non, assurément; mais je sais que M. Arlequin n'était pas né dans la classe des gens riches, et l'on dit que c'est par un testament qu'il se trouve dans l'opulence.

LA BRIE.

On dit vrai, et il ne s'en cache pas. M. Arlequin était un pauvre bourgeois de Bergame,

lorsqu'un certain monsieur le comte de Valcourt, qui voyageait en Italie, fit connaissance avec lui, le prit en amitié, et l'engagea à venir passer quelque temps en France. M. Arlequin le suivit, et six mois après leur arrivée à Paris, monsieur le comte de Valcourt est mort, et a laissé tout son bien à M. Arlequin, qui en fait un excellent usage.

LE CHEVALIER.

Voilà ce dont je voulais être sûr. Et avez-vous appartenu à ce comte de Valcourt?

LA BRIE.

Oui, monsieur; j'ai été long-temps son domestique.

LE CHEVALIER.

Dites-moi, ne lui avez-vous jamais entendu parler de ses parens, et n'a-t-il pas eu quelque scrupule de laisser toute sa succession à un héritier, de préférence à sa famille?

LA BRIE.

Ah! je vous réponds que ce scrupule l'a peu tourmenté. Je l'ai entendu quelquefois parler de cette famille.

LE CHEVALIER.

Eh bien, que disait-il?

LA BRIE.

Il en disait le diable, et il avait raison, parce que tous ses parens se sont fort mal con-

duits avec lui. Au reste, il ne s'est jamais expliqué avec nous sur tous les mauvais tours qu'ils lui ont joués; mais nous bénissons Dieu de ce qu'il a eu l'esprit de donner tout son bien à un homme qui l'aimait véritablement, et que nous aimons tous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a rien à répondre. Croyez-vous que M. Arlequin tarde à revenir?

LA BRIE.

Oh! oui; il est parti ce matin pour aller sur la route d'Italie au-devant de sa femme qui doit arriver aujourd'hui, et il nous a dit qu'il irait toujours jusqu'à ce qu'il l'eût rencontrée; ainsi peut-être ne reviendra-t-il que demain avec elle, peut-être aussi reviendra-t-il ce soir. Si monsieur est pressé de lui parler, il n'a qu'à se donner la peine de repasser vers les neuf heures.

LE CHEVALIER, *tirant sa montre.*

Il n'est que six heures, je repasserai; vous voudrez bien lui dire qu'un officier, parent de quelqu'un qui l'a beaucoup aimé, est venu pour causer avec lui d'affaires très intéressantes.

LA BRIE.

Un officier, parent de quelqu'un qui a beaucoup aimé M. Arlequin; monsieur, il y a

une grande quantité de personnes qui l'ont beaucoup aimé. Ainsi, si vous vouliez dire votre nom, cela serait plus sûr.

LE CHEVALIER.

Non ; je ne peux dire mon nom qu'à lui, je reviendrai plus tard. Bien obligé de votre complaisance, monsieur; je suis fâché de vous avoir fait perdre tant de temps.

LA BRIE.

Oh, monsieur! je suis votre serviteur; si mon maître revient, il vous attendra sûrement.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE II.

LA BRIE, *seul.*

Il est poli cet officier, et d'une jolie figure... Ah ça, il me semble qu'il n'y a plus rien à faire à ce salon. J'ai rangé le grand appartement pour madame, je n'ai plus qu'à attendre monsieur. Pardi, il faut que je joue un peu du violon; il y a long-temps que je néglige ce talent-là. Voyons. *(Il prend le violon et joue faux.)* Ah! comme je suis rouillé! je pourrais à peine jouer dans les concerts.... J'entends des voitures; oui, c'est sûrement mon maître; allumons vite. *(Il allume les bras.)* Je suis bien curieux de voir notre maîtresse, courons. *(Il*

prend les deux bougies pour aller au-devant d'Arlequin qui entre avec Argentine, à qui il donne la main. Arlequin a un habit et une veste noirs sur sa culotte d'Arlequin; il a une perruque très bien frisée, et sa batte à son côté en guise d'épée, avec un crêpe à la poignée, un chapeau sous le bras. Plusieurs domestiques le suivent.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

ARLEQUIN.

VOICI mon salon, ma chère amie; tu vois que ma maison est fort jolie : quand je dis ma maison, c'est la tienne, car je suis le maître de tout; mais comme tu es ma maîtresse, tout est à toi. (*Argentine regarde avec surprise.*) Bonjour, La Brie. Eh bien, voilà ma femme : elle est gentille au moins. Ah çà, laissez-nous, mes amis, parce que je suis mieux quand je suis tête à tête avec ma femme. (*La Brie et les autres sortent.*) Eh bien, que dis-tu?

ARGENTINE.

Je crois rêver, mon cher Arlequin : comment, tous ces domestiques, ce beau palais, tout cela est à toi! mais tu es donc bien riche, mon ami?

ARLEQUIN.

Oh! je le suis trop; mon argent m'ennuie, je n'ai plus l'agrément de désirer rien; sitôt que je veux quelque chose, crac, en payant je l'ai tout de suite; cela ne me fait pas tant de plaisir que quand je l'attendais long-temps, et qu'il fallait le gagner. Mais je pardonne à mon argent, puisqu'il t'a fait venir en poste.

ARGENTINE.

Mon ami, je n'ai pas perdu un instant, et j'ai quitté Bergame vingt-quatre heures après ta lettre. Mais juge de ma surprise en recevant cette lettre. J'étais chez notre voisine Olivette, avec plusieurs de nos amis, et je me plaignais de ce que tu m'avais quittée pour aller courir la France avec ce seigneur français qui t'aimait tant, et qui ne t'aimait pas tant que moi.

ARLEQUIN.

Ah! ma chère femme, tu te souviens que je t'en demandai la permission; nous n'étions pas riches; M. le comte de Valcourt me promettait une bonne pension si je voulais le suivre un an; tu me conseillas toi-même d'accepter.

ARGENTINE.

Sans doute; mais cela empêche-t-il de se plaindre? Tous nos amis te regrettaient aussi.

Le facteur entre, et me donne une lettre timbrée de Paris. J'ouvre bien vite; et imagine mon étonnement en lisant : *Ma chère femme, je suis devenu un grand seigneur : aussitôt ma lettre reçue, prends la poste et viens descendre à l'hôtel d'Arlequin, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain, à Paris.* Je crus, mon ami, que la tête t'avait tourné; et comme je n'étais qu'avec des personnes qui t'aiment, je lus tout haut ma lettre : ils en rirent beaucoup sans vouloir te croire; mais en retournant la page j'aperçus une lettre de change de mille écus : ah! tu aurais ri à ton tour de voir leur figure changer; il y en eut même qui sur-le-champ prirent un air de respect, tous me conseillèrent de partir; c'était pour te venir joindre, je fus bientôt prête; mon voyage s'est fait très promptement, j'arrive, et mon étonnement redouble.

ARLEQUIN.

Ceci est pourtant très simple; je n'ai rien voulu te dire avant de t'avoir montré ma maison; mais voici l'histoire : ce monsieur le comte de Valcourt qui m'emmena avec lui, il y a six mois, est mort, et il m'a fait son héritier.

ARGENTINE.

Son héritier! cela n'est pas croyable; et ses parens?

ARLEQUIN.

Bah, ses parens.... il n'en avait point, ou, s'il en avait, ce n'étaient pas de bons parens; il n'en parlait jamais qu'avec colère, lui qui était pourtant le meilleur homme du monde; ce pauvre monsieur de Valcourt n'aimait que moi dans la nature; et il l'a prouvé, car je suis son légataire universel, et je me trouve maître de cette maison, qui était la sienne, de tous ses meubles, et de deux cent mille livres de rente. Es-tu encore fâchée que je l'aie suivi?

ARGENTINE.

A présent que je suis avec toi, j'ai oublié que tu m'as quittée; mais ne nous séparons plus.

ARLEQUIN.

Sango di mi! tu es mon grand trésor, tu seras contente de l'ordre que j'ai mis dans mes affaires : j'ai conservé tous les anciens domestiques de mon maître, parce qu'entre camarades on se doit ces attentions-là; et puis, comme je ne m'entends pas trop bien aux finances, j'ai pris un intendant à qui je donne un quart de mon revenu pour qu'il ne me friponne rien. J'aime mieux cela, et être sûr de lui, moyennant quoi je me trouve cinquante mille écus de rente, une fort bonne maison,

et je donne à souper sept fois par semaine à des personnes choisies, des connaisseurs, des musiciens, des amateurs, des compositeurs; car, depuis que je suis riche, j'aime beaucoup les gens d'esprit. Je me souviens d'avoir ouï dire à M. le comte de Valcourt que les gens riches étaient obligés d'aimer les gens d'esprit, pour qu'on leur pardonnât d'être riches; d'ailleurs cette société-là t'amusera, toi, car tu es une savante; et à Bergame tu passais tes journées à lire.

ARGENTINE.

Mon ami, si tu es heureux, si tu es content, je vais l'être aussi, et nous le serons bien davantage ensemble. Mais pourquoi t'es-tu habillé de noir?

ARLEQUIN.

Je ne pouvais pas m'en dispenser, et tu auras la bonté de t'y mettre aussi; c'est le deuil de monsieur le comte de Valcourt; je le porterai toute ma vie : oh! les gens qui nous font du bien sont nos plus proches parens.

ARGENTINE.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Ah çà, écoute : tu es peut-être fatiguée; il est sept heures et demie, il peut venir du

monde, si tu es lasse, je vais faire fermer ma porte.

ARGENTINE.

Non, mon ami, je serai enchantée de te voir faire les honneurs de ta maison.

ARLEQUIN.

Dès que cela t'amusera, tout est dit; je vais sonner pour que l'on arrange ton appartement.

ARGENTINE.

Est-ce que nous n'avons pas le même?

ARLEQUIN.

Sango di mi! je l'espère bien; mais il est d'étiquette, dans ce pays-ci, parmi ce que l'on appelle les honnêtes gens....... car je suis du nombre des honnêtes gens; autrefois j'étais bien honnête homme, mais je n'étais pas des honnêtes gens; à présent que j'ai de l'argent, j'en suis, et il est d'étiquette parmi nous que madame ait son appartement, et monsieur le sien; c'est l'usage; et, pour arranger l'usage avec l'amour, vois-tu, je n'habiterai jamais le mien. (*Il sonne.*)

SCÈNE IV.

ARGENTINE, ARLEQUIN, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur a sonné?

ARLEQUIN.

Ecoute, La Brie, fais arranger le bel appartement pour ma femme, et puis tu iras courir chez une trentaine de marchandes de modes, une trentaine de marçhands d'étoffes, une trentaine de bijoutiers, enfin une trentaine de tout ce qui travaille pour les dames, et que toutes ces trentaines-là se trouvent demain dans son antichambre avant qu'elle soit éveillée, entends-tu; va, mon ami, je t'en prie; et puis tu diras à la porte qu'on laisse entrer à l'ordinaire; je te serai bien obligé de faire ce que je te dis.

LA BRIE.

Monsieur, le grand appartement est prêt, je l'ai arrangé pendant votre absence. Et puis j'ai oublié de vous dire qu'il est venu un officier, parent d'un de vos amis, à ce qu'il dit, qui n'a pas voulu laisser son nom, et qui doit revenir ce soir.

ARLEQUIN.

Il faudra le laisser entrer, moi j'aime les

officiers ; j'ai eu un frère qui était presque officier, il est mort soldat : recommande bien à la porte qu'on le laisse entrer, et va faire toutes mes commissions.

LA BRIE.

Si monsieur le permet, je vais y envoyer Champagne, et je resterai, selon la coutume, pour annoncer.

ARLEQUIN.

Comme il te plaira, mon ami ; ce que tu jugeras le mieux. (*La Brie sort.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

Je leur parle toujours très poliment, parce que je me souviens du plaisir que me faisait une politesse, et cela coûte encore moins que les gages.

ARGENTINE.

Dis-moi, mon ami, j'ai peur de ne pas avoir le ton qu'il faudrait au milieu de ton monde ; je paraîtrai peut-être ridicule.

ARLEQUIN.

Oh ! que non ; si je voyais du grand grand monde, ce serait différent, on n'est sûr de rien avec ce monde-là ; mais je ne vois que des

gens d'esprit, et rien n'est si aisé que d'être de leurs amis : tu n'as d'abord qu'à leur faire voir que tu leur trouves de l'esprit, ensuite disputer un peu avec eux, et les bien écouter quand ils te prouveront que tu as tort, convenir bien doucement qu'ils ont raison ; tout de suite ils te trouveront charmante : d'ailleurs tu es maîtresse de maison, toi, et ce titre augmente beaucoup le mérite d'une femme.

ARGENTINE.

Tu ne me rassures guère, mon cher ami.

ARLEQUIN.

Allons donc, tu es trop jolie pour avoir peur; les jolies femmes sont comme les grands seigneurs, elles n'ont qu'à vouloir pour plaire à tout le monde.

LA BRIE, *annonçant.*

Monsieur Grano.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Le diable m'emporte si je sais qui c'est.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, GRANO.

GRANO.

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, monsieur, mais le motif qui m'amène vous fera excuser la liberté que je prends. Je

m'appelle Grano ; j'ai consacré ma vie à la recherche de tout ce qui pouvait être utile à l'humanité et me valoir un peu d'argent. Je suis enfin parvenu à découvrir un secret qui doit faire régner l'abondance dans tout le royaume et m'enrichir à jamais.

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en fais mon compliment; quant à moi, grace à Dieu, je suis à mon aise, et votre projet ne peut me regarder en rien.

GRANO.

Pardonnez-moi, monsieur; sur le bruit de votre probité, c'est vous que j'ai choisi pour mon associé; je veux tripler votre fortune, tandis que je ferai la mienne, et vous allez convenir que rien n'est plus sûr. Puis-je m'expliquer devant madame ?

ARLEQUIN.

Oui, oui, monsieur, c'est ma femme.

GRANO, *saluant.*

J'espère que madame sera la première à vous engager à l'entreprise; je vous demande d'avance le secret à tous deux; vous allez savoir en un instant ce qui m'a coûté des années de recherches et de peines. Il y a vingt ans que je me fatigue, que je me tourmente pour imaginer le moyen de faire de la farine sans blé, et je l'ai trouvé.

ARLEQUIN.

Vous l'avez trouvé ?

ARGENTINE.

Cela me paraît une fort belle découverte.

GRANO.

Oui, madame, je l'ai trouvé, et le pain que je fais avec ma farine est cent fois meilleur, plus sain et plus léger que le pain ordinaire. Ajoutez à cela que dans ma farine il n'y a point de son, et que la livre de pain ne reviendra pas à un sou.

ARLEQUIN.

Et avec quoi faites-vous donc ce pain-là ?

GRANO.

Avec des noyaux de cerises.

ARGENTINE.

Comment donc ?

GRANO.

Oui, madame, par le moyen d'un petit moulin que j'ai inventé, et que je porte toujours dans ma poche; tenez, le voilà. (*Il tire un petit moulin qu'Arlequin regarde attentivement.*) En moins d'une demi-heure je mouds une livre de noyaux de cerises; cette livre de noyaux me donne juste une livre de farine, parce que avec ma mouture il n'y a rien de perdu; et vous remarquerez que l'on peut avoir toujours sur soi un de ces petits mou-

lins, sans que cela gêne beaucoup; de sorte que toutes nos dames, tous nos jeunes gens, au lieu de faire du filet, de la tapisserie ou des nœuds, peuvent, en s'amusant, moudre dans leur après-midi deux ou trois livres de farine. Vous conviendrez que cette occupation est aussi agréable et plus utile que tous leurs petits ouvrages; qui ne servent qu'à les distraire. Par-là, tous les citoyens s'occuperont de l'agriculture, et pour peu que l'on ait soin de faire des plantations de cerisiers, afin que les noyaux ne manquent point, on ne pourra plus dire de personne qu'il a de la peine à gagner son pain, puisqu'au contraire tout le monde fera du pain pour se délasser. Le peuple sera dans l'abondance, le pays s'enrichira, l'agriculture sera honorée, et vous jugez que l'auteur des moulins à noyaux sera récompensé.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela me paraît fort bien vu. Moi, je n'aurais jamais cru que l'on pût faire du pain de noyaux : c'est clair pourtant; et en quoi puis-je vous être utile ?

GRANO.

Monsieur, quoique j'aie découvert le secret d'enrichir le royaume, il s'en faut bien que je sois à l'aise. Je n'ai pas de quoi acquérir

le fonds de cerises nécéssaire pour commencer mon entreprise : si vous aviez la bonté de vous associer avec moi, alors nous pourrions tailler dans le grand et acheter d'abord toute la vallée de Montmorency ; vous voudriez bien avancer l'argent, et je vous rendrais ma part aux cerises prochaines.

ARGENTINE.

Monsieur, nous vous sommes fort obligés, mais mon mari n'est pas assez riche pour faire ce que vous désirez. Nous admirons votre projet, mais l'association nous est impossible.

GRANO.

Je répondrais pourtant bien à madame qu'avant deux ans nous aurions un million de produit net.

ARLEQUIN.

Oh, dès qu'elle ne le veut pas, tout est dit ; je ne voudrais pas déplaire à ma femme pour un million. Mais, écoutez monsieur Grano, vous n'êtes pas riche ; en attendant votre pain de noyaux, il faut que vous ayez recours aux boulangers de blé ; permettez-moi de vous prêter quelques louis d'or, que vous me rendrez quand votre pain aura la vogue. Tenez, mon ami, avec cela commencez toujours par une livre de cerises ; ce n'est pas cher ; faites

du pain, et de livre en livre vous arriverez à la vallée.

GRANO, *prenant l'argent.*

Monsieur, je n'oublierai jamais la marque d'amitié que vous me donnez, et vous pouvez être sûr que cet argent vous sera rendu du premier que je gagnerai. Je suis fâché de n'avoir pas un associé tel que vous. Mais si jamais je deviens riche, ce sera vous qui m'apprendrez quel usage on doit faire de son bien. (*Il salue et s'en va.*)

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme! je lui ai fait plaisir, et c'est là mon plus grand plaisir : que dis-tu de ses noyaux ?

ARGENTINE.

Ma foi, mon ami, j'ai eu de la peine à l'écouter sans rire. C'est une terrible chose que la fureur de trouver des secrets. On aime mieux imaginer quelque chose de parfaitement ridicule que de ne rien imaginer du tout.

LA BRIE, *annonçant.*

Monsieur Durval.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Tiens, voici un de mes meilleurs amis et un homme du plus grand mérite, qui se connaît à tout ce qui se fait dans le monde.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARLEQUIN.

Eh! bonjour, mon cher monsieur Durval! que je vous présente ma femme, qui arrive dans l'instant d'Italie.

DURVAL.

Ce pays-ci ne dédommagera sûrement pas madame de tout ce qu'elle a quitté dans le sien.

ARGENTINE.

Je crois, au contraire, monsieur, avoir infiniment gagné à l'échange.

DURVAL.

Madame, nous devons être fiers de la préférence.

ARLEQUIN.

Oh! mon cher ami, vous connaîtrez ma femme; elle n'est pas comme moi qui ne sais rien : c'est elle qui a lu tout, elle connaît tout; elle passait toutes les journées à Bergame à lire des livres français. Oh! diable! elle est en état de disputer avec vous. Asseyez-vous donc. *(Ils s'asseyent tous trois, Arlequin continue.)* Et, à propos, comment vont les arts, mon ami? où en est cette tragédie que vous diri-

gez? avance-t-elle? je ne me souviens pas de son nom : Na... Na... Na... Nasica, je crois; je n'aime pas ce diable de nom, et je ne sais pas pourquoi votre protégé a été choisir ce Nasica. C'est tiré d'Homère, je crois.

DURVAL.

Eh, non pas; c'est un sujet romain, la conjuration des Gracques.

ARLEQUIN.

Eh bien, oui; mais tous ces noms-là ne sonnent pas bien; Gracques, Nasica, je ne sais pas, si j'étais vous, je leur aurais fait donner d'autres noms. Avance-t-il votre jeune homme?

DURVAL.

Je l'ai abandonné tout-à-fait. Ces jeunes gens qui commencent à tourner des vers sont d'une indocilité, d'une indépendance qui finit par leur casser le cou. Enfin, croiriez-vous, mon ami, que ce jeune homme, à qui je m'intéressais, que je voulais former et faire connaître, dont je corrigeais même les vers, je lui ai demandé un petit service, et il me l'a refusé.

ARLEQUIN.

Oh! ceci est pis que de faire un mauvais Nasica, c'est être ingrat; fi donc! ne me l'amenez plus.

ARGENTINE.

Monsieur, il faut être indulgent pour la jeunesse. Presque toujours à cet âge-là la tête est mauvaise, et le cœur excellent.

DURVAL.

Je vous fais juge, madame, de mes griefs contre mon protégé; autrefois j'ai fait des vers comme un autre, et j'avais même tourné assez joliment l'épisode de Pyrame et Thisbé en grands vers; j'ose même dire qu'il y a du feu, du sentiment; enfin, c'est bien, et monsieur Arlequin vous dira que je m'y connais un peu, et que je suis difficile.

ARLEQUIN.

Eh bien?

DURVAL.

Eh bien, monsieur, cet épisode était mort dans mon portefeuille : vous savez que j'ai toujours négligé de faire imprimer tous ces petits riens qui échappent à ma plume; l'autre jour j'ai relu mon épisode, j'en ai été content, et, pour ne pas le perdre, j'ai prié notre jeune homme de vouloir bien le faire entrer dans sa tragédie de Scipion; il me l'a refusé, mais refusé net.

ARLEQUIN.

Ah! le coquin; il a refusé! c'était tout fait pourtant.

DURVAL.

Je vous dis, j'y avais mis la dernière main.

ARGENTINE.

Mais, monsieur, il me semble que c'était difficile.

DURVAL.

Point du tout, madame; assurément je me connais en tragédie; je vous en citerai cent où, au milieu du sujet, l'on parle de toute autre chose; je vous dirai même que cette diversité d'aventures repose l'attention du spectateur; on est bien aise de perdre de vue les premiers personnages, de faire connaissance avec d'autres, et puis de venir retrouver les premiers; mais voilà ce que mon jeune homme n'a pas voulu entendre; aussi, monsieur Arlequin, j'ai bien fait le serment de laisser là tous ces petits auteurs qui se croient du mérite, qui prennent le feu de leur jeunesse pour du talent, et leur fougue pour du génie; je vous dirai plus, c'est qu'ils ont un certain mépris pour le sang-froid avec lequel nous écoutons ce qui les enflamme. Je me connais en hommes, mon cher ami, et je vous assure que ces petits messieurs font très peu de cas de nous autres connaisseurs, qui les jugeons pourtant, qui les formons, dont le métier vaut bien le leur; car il y a bien plus de mé-

rite à se placer au bout de la carrière, à avertir ceux qui courent des périls qu'ils rencontreront, à leur donner des avis salutaires, à leur distribuer les couronnes, qu'à les gagner soi-même.

ARLEQUIN.

Oh! vous savez bien, mon cher Durval, que je vous ai promis d'être toujours de votre avis, et je n'ai jamais manqué à ma parole.

DURVAL.

La littérature, mon ami, n'est pas la seule qui me donne du chagrin; vous vous souvenez de ce jeune peintre que je protégeais, dont je voulais faire quelque chose; eh bien! ce petit monsieur veut me quitter; mes lumières ne lui suffisent plus, il veut aller à Rome voir les tableaux de Rome; cependant vous savez que j'ai un cabinet rempli de Bouchers.

ARGENTINE.

Mais, monsieur, s'il veut faire de grands progrès, il est nécessaire qu'il voie l'Italie.

DURVAL.

Je conviens, madame, qu'il y a de beaux tableaux en Italie; mais, à vous parler vrai, ce grand genre ne me plaît point; j'aime mieux nos petits tableaux français où l'on voit une petite paysanne qui porte un pot de lait, ou

bien un petit berger qui joue de la flûte, c'est gracieux, c'est joli; il semble que c'est peint avec du couleur de rose ou du blanc, et mes yeux sont plus flattés d'un petit tableau comme cela que de ces grands sujets de votre pays, où les personnages sont toujours dans de grandes affections, où tous les hommes sont si bruns, si noirs; on voit leurs muscles, leurs nerfs, à en être effrayé; enfin je n'aime pas vos peintres....

ARGENTINE.

Cependant, monsieur...

LA BRIE, *annonçant.*

Madame la comtesse de Nerville.

ARGENTINE.

Qui est cette dame-là, mon ami?

ARLEQUIN.

Diable! c'est une femme qui a terriblement d'esprit, mais elle est toujours malade.

(*Tout le monde se lève, la comtesse entre.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je suis mourante, monsieur Arlequin, et j'ai pourtant voulu me traîner chez vous, (*Elle salue Argentine.*)

ARLEQUIN.

Madame la comtesse, je suis bien reconnaissant de vos bontés, et j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

LA COMTESSE.

Je suis enchantée de faire connaissance avec madame, mais je lui demande la permission de m'asseoir ; je suis d'une faiblesse à ne pas pouvoir me soutenir. (*Elle tombe dans un fauteuil.*) Bonjour, monsieur Durval, comment vous portez-vous ?

DURVAL.

Madame la comtesse est bien bonne ; mais c'est à elle qu'il faut demander des nouvelles de sa santé.

LA COMTESSE.

Je n'en ai point de santé, vous le savez bien, je n'en ai jamais eu, mes vapeurs m'abîment plus que jamais.

ARLEQUIN.

C'est une terrible maladie que ces vapeurs ; mais, moi, je crois que, si l'on pouvait oublier qu'on est malade, on serait tout de suite guéri.

LA COMTESSE.

Oublier... Voilà bien de vos propos, monsieur Arlequin : puis-je oublier le battement de mes artères temporales, le froid que je

sens au sommet de la tête, mes sifflemens dans les oreilles, mes trémoussemens par tout le corps; vous êtes excellens, messieurs qui vous portez bien, vous ne voulez pas croire aux maladies; mais je voudrais vous voir mes suffocations, mon hémoptysie, mes battemens à la céliaque, à la mésentérique supérieure, ou à l'aorte; car enfin mon pouls est quelquefois si petit, qu'il est effacé dans quelques paroxismes; et vous ne voulez pas que je sois malade; et je vous dis, messieurs, que je me meurs. Je le sais peut-être..

ARGENTINE, *à part, à Arlequin.*

Ah! mon ami, c'est un médecin que cette femme-là.

LA COMTESSE.

Que dit madame?

ARGENTINE.

Je suis surprise du prodigieux usage que vous avez des mots consacrés à la médecine.

LA COMTESSE.

Eh, madame, c'est le fruit de mes souffrances; c'est la douleur qui m'a rendue savante bien plus que l'étude; je n'en souffre pas moins; mais j'ai le plaisir de savoir le siége et la cause de mes maux. Par exemple, mes vapeurs; je sais à merveille leur origine;

je suis convaincue que, si l'on pouvait guérir le racornissement et l'éréthisme de mes nerfs, je n'aurais plus de vapeurs; c'est cet éréthisme qui est cause de tout; j'en ai la preuve trop claire dans la cardialgie, les borborygmes et les coliques que j'éprouve; enfin mes méninges sont affectées, j'ai des suffocations au diaphragme, des palpitations au péricarde; en un mot, je souffre de partout, je suis quelquefois dans une atonie affreuse, je sens des emphysèmes douloureux; j'ai beau employer les carminatifs, madame, si vous voulez que je vous parle vrai, je crains d'avoir une tympanite.

ARLEQUIN.

Oh! il faut espérer que non, madame la comtesse; qu'est-ce que c'est qu'une tympanite?

LA COMTESSE.

C'est une hydropisie venteuse.

DURVAL.

Madame, il est bien malheureux pour les lettres que vos souffrances vous empêchent de vous y livrer, vous étiez née pour faire un grand chemin, et les premiers vers que vous me fîtes l'honneur de me montrer indiquaient un talent bien marqué pour la poésie.

LA COMTESSE.

Ah, ah, vous vous en souvenez, monsieur Durval.

DURVAL.

Sûrement, madame, et je regrette tous les jours que vous ne vous livriez pas au travail.

ARGENTINE.

Il est difficile de travailler quand on souffre.

ARLEQUIN.

Oh! cela doit être; car, moi, qui me porte bien, j'ai voulu faire une ode l'autre jour, je n'ai jamais pu seulement trouver le premier couplet.

LA COMTESSE.

Malgré mes maux, je fais quelque chose dans ce moment-ci, et même un ouvrage de longue haleine.

DURVAL.

Peut-on vous demander ce que c'est?

LA COMTESSE.

Un poëme épique.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ARLEQUIN.

Y a-t-il un sujet à ce poëme-là?

LA COMTESSE.

Sans doute.

DURVAL.

Ce serait une indiscrétion que de demander....

LA COMTESSE.

Vous voulez que je vous le lise, je vois bien cela; quoique je sois mourante, et que je souffre beaucoup de l'abdomen, je vais vous en montrer un morceau, à condition que vous me direz franchement ce que vous en pensez; car, si vous me flattez, je vous promets de ne pas achever.

ARGENTINE, *à part.*

Je sens que je la flatterai.

DURVAL.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

ARLEQUIN.

Madame.... nous écoutons.

LA COMTESSE.

Voici ce que c'est; le sujet de mon poëme est l'anatomie.

ARGENTINE.

Comment, madame?

LA COMTESSE.

Oui, madame, l'anatomie, c'est le sujet de mon poëme; j'en ai déjà quarante-deux chants de faits. Voici le commencement.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, madame la com-

tesse, je ne sais pas trop bien ma fable, moi; l'anatomie, c'est quelque guerre, quelque chose comme cela.

DURVAL.

Eh, non pas, mon ami, c'est la connaissance du corps humain.

ARLEQUIN.

Ah! c'est vrai; et c'est là le sujet qu'a choisi madame la comtesse? C'est bon, j'écoute.

LA COMTESSE.

Non....

ARLEQUIN.

Comment, non! vous ne voulez pas nous le lire?

LA COMTESSE.

Eh! je commence, écoutez donc : Non....

ARLEQUIN.

Non est donc le commencement?

DURVAL.

Sans doute; taisez-vous donc.

LA COMTESSE.

Non, je n'invoque point les filles du Permesse,
Ce n'est point à Phœbus qu'aujourd'hui je m'adresse.
Assez d'autres sans moi, dans leurs frivoles chants,
Prodiguent à ce dieu leurs vœux et leur encens;
Moi j'invoque la Mort : O déesse homicide!
Toi qui moissonnes tout dans ta course rapide,
O Mort! viens m'animer, di. . . . .

DURVAL.

Ah! que c'est beau!

ARLEQUIN.

Ah! que c'est beau!

ARGENTINE.

C'est trop beau.

LA COMTESSE.

O Mort! viens m'animer, dirige mes travaux,
Conduis mes pas tremblans au milieu des tombeaux,
Viens d'un squelette humain me montrer la structure,
Laisse-moi dans son flanc retrouver la nature;
Laisse-moi distinguer jusqu'à ses moindres traits,
Et, le scalpel en main, t'arracher tes secrets.
O Mort! à ton flambeau j'allume mon génie,
Et je veux te forcer d'ajouter à la vie.

Voilà l'invocation; qu'en dites-vous?

DURVAL.

Madame, c'est fort beau, c'est sublime.

ARLEQUIN.

Oh! superbe.

DURVAL.

Vous me permettrez pourtant une petite observation : vous finissez là par ce beau vers :

O Mort! à ton flambeau j'allume mon génie.

La Mort a-t-elle un flambeau?

LA COMTESSE.

Sans doute, monsieur, le flambeau de la Mort ; mais c'est connu.

ARLEQUIN.

Oui, mais cependant.... je suis de l'avis de M. Durval, moi.

LA COMTESSE.

Je vous assure, messieurs, que je ne m'attendais pas à cette objection ; elle n'est pas fondée, c'est un de mes plus beaux vers. Qu'en dites-vous, madame ?

ARGENTINE.

Ma foi, madame, les autres me paraissent de la même force.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien honnête ; mais cependant celui-là est bien plus fortement créé, et je suis étonnée qu'il ne soit pas du goût de M. Durval.

DURVAL.

Ma foi, madame la comtesse, je vous conseille de l'ôter ; ôtez-le, croyez-moi, vous en ferez aisément un autre ; mais donnez-moi cette marque d'amitié, je vous en supplie ; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, j'ai un épisode tout fait, dans mon portefeuille, que je vous donnerai, vous le mettrez dans votre poëme.

LA COMTESSE.

Il est bien question de votre épisode !

DURVAL.

Madame, c'est l'histoire de Pyrame et Thisbé, et je vous réponds qu'avec quatre vers, deux au commencement, deux à la fin, vous l'encadrerez à merveille.

LA COMTESSE.

Bah, vous ne savez ce que vous dites, et je ne vous acheverai pas mon poëme; en vérité, j'avais meilleure opinion de votre goût. Je n'en puis plus, je me suis épuisée pour vous dire ce peu de vers; j'ai besoin de regagner mon lit. Adieu, monsieur Arlequin; adieu, madame; je me meurs : voilà mes vapeurs qui me prennent.

ARLEQUIN.

Permettez que je vous donne la main.

LA COMTESSE.

Non, non, laissez-moi, au nom de Dieu, laissez-moi m'en aller; je me meurs.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARGENTINE.

Elle est en colère contre vous, monsieur Durval; pourquoi aussi vous aviser de la critiquer?

DURVAL.

Vous voyez, madame, l'orgueil des gens de lettres; leur esprit chatouilleux ne peut pas supporter tout ce qui n'est pas louange; aussi je n'en veux plus voir; je ne veux plus m'occuper que de musique : ah! parlez-moi des musiciens, voilà des gens polis, dociles, et qui connaissent le prix du connaisseur qui les encourage. Dernièrement je donnais des avis à un compositeur; il fallait voir avec quelle attention il m'écoutait; et cependant il est convenu depuis qu'il ne me comprenait pas; vous le connaissez peut-être; c'est Concertini.

ARLEQUIN.

Sûrement je le connais.

DURVAL.

Voilà ce qui s'appelle un homme, un grand homme : ah! vous n'avez pas vu son nouvel opéra; c'est là de la musique, une harmonie

douce, tendre et toujours chantante, une mélodie passionnée, une.... Monsieur, nous ne sommes pas encore dignes de cet homme-là.

ARLEQUIN.

Oh! sûrement; il faut qu'il soit bien poli pour avoir la bonté de venir ici.

ARGENTINE.

C'est donc un très grand compositeur?

DURVAL.

Ah, madame! c'est qu'il n'y a pas un seul morceau qui n'attache, qui n'entraîne : c'est toujours un chant doux, gracieux; vous vous sentez enlever de terre sans vous en apercevoir, et votre âme reste suspendue dans la région du plaisir tout le temps que vous écoutez. Le grand malheur, c'est que Paris a les oreilles bien longues pour entendre cette musique-là.

ARLEQUIN.

Oh! c'est superbe! et avec cela une musique toujours gentille, n'est-il pas vrai?

DURVAL.

C'est au-dessus de tout ce que nous connaissons, et ce n'est pas beaucoup dire : vous l'avez donc entendu?

ARLEQUIN.

Non; et vous?

ARLEQUIN.

Oh! que si ; c'est une voix que l'on a arrangée exprès ; M. le comte de Valcourt faisait de même ; il aimait beaucoup les chevaux anglais, mais, quand il n'en pouvait pas avoir, il faisait couper la queue à des chevaux limousins, puis il la leur faisait tenir en l'air, je ne sais comment, et puis il les croyait des chevaux anglais.

LA BRIE, *annonçant.*

M. Concertini.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, CONCERTINI.

DURVAL.

Ah ! le voilà.

(Tout le monde se lève.)

CONCERTINI.

Monsiou Arliquino, votre servitour ; il a fallou m'échapper de trente maisons pour venir vous voir ; aussi je n'ai qu'oun petit moment à vous donner. Le douc de Montalto m'attend, et je souis sour qu'il crie après moi. Bonjour, monsiou Dourval.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis très reconnaissant de

toutes vos bontés; et voilà ma femme qui sera ravie de vous applaudir et de faire connaissance avec vous.

CONCERTINI.

J'espère que l'amitié de monsiou Arliquino sera oun titre pour moi auprès de madame; je compte plous sour ce titre que sour mon faible talent. (*Il rit.*)

DURVAL.

Oh! monsieur Concertíni, madame arrive d'Italie; elle est de la secte du goût, elle est digne de vous écouter. Tenez, nous ne sommes ici que trois; mais jamais peut-être à Paris vous ne trouverez un auditoire qui sente aussí bien tout ce que vous valez.

CONCERTINI.

Ah! j'aurais tort de me plaindre de Paris, on m'a fort bien traité, et pout-être en Italie on n'aurait pas été si pouli.

DURVAL.

Moi, je trouve que bien peu de gens vous ont rendu justice, monsieur Concertini; combien vous devez souffrir quand vous trouvez sur votre chemin quelques-uns de ces barbares qui osent nier le pouvoir de votre musique, et qui écoutent froidement et sans être émus les sons divins que vous créez.

CONCERTINI, *riant.*

Ah, ah, que voulez-vous; nous voyons tous avec les yous que nous avons; ceux qui n'en ont point d'yous ne comprennent pas que les autres voient. Je ne réponds jamais à ces gens-là.... Mais je souis beaucoup pressé, le douc de Montalto m'attend; avec la permission de madame, je vais vous faire entendre oun morceau de mon opéra.

DURVAL.

Ah! écoutons, écoutons; madame, monsieur, écoutons.

CONCERTINI.

Voici ce que c'est.

(Il se met au clavecin, et prélude avec beaucoup de mines et de grimaces. Durval s'écrie.)

DURVAL.

Ah! que c'est beau!

CONCERTINI.

Ce n'est qu'oun accord.

DURVAL.

J'ai cru que c'était la ritournelle.

ARGENTINE, *à part.*

Mais ils sont fous.

CONCERTINI.

Il faut vous expliquer la scène. Moun opéra est l'opéra de Broutous; c'est oun joune hommè qui m'a fait les paroles; on dit qu'elles

ne sont pas bonnes, mais cela m'est fort égal. Il y a des mousiciens qui ne pouvent travailler que sour de bonnes paroles ; mais moi je regarde les paroles comme oun peintre regarde sa toile; la mousique doit couvrir tout cela. Voici pourtant ce que c'est : Broutous vient d'assassiner César; il entre sur la scène avec son poignard tout sanglant; sa mère Servilie, qui a été la maîtresse de César, le trouve et lui demande qui il vient de touer; Broutous lui dit : oun tyran. — Quel tyran? — César, lui dit Broutous. Alors Servilie lui chante ceci.

Barbare, qu'as-tu fait? César était ton père,
Et ton bras lui perce le sein;
Viens combler tes forfaits, assassine ta mère;
Un tel effort est digne d'un Romain.

(Concertini chante ces paroles d'un air très tendre; il s'accompagne lui-même avec beaucoup de véhémence, et toutes les fois qu'il s'arrête, Durval s'écrie : Ah! que c'est beau! Arlequin répète tout de suite : Ah! que c'est beau! et Argentine lève les épaules. Cette scène qui n'est qu'indiquée, dépend principalement des acteurs.)

DURVAL, *s'essuyant les yeux.*

Ah! monsieur Concertini, quel morceau! quel morceau, grands dieux! vous m'avez fait fondre en larmes.

CONCERTINI, *riant.*

Ah, ah; ne plourez pas, c'est fini; et comme j'ai prévou que cet endroit ferait plourer, j'ai mis là tout de souite oun ballet pour rétablir la gaité.

ARGENTINE.

Comment, monsieur, un ballet!

CONCERTINI.

Oui, madame; vous savez qu'à l'opéra on personnifie tout; j'ai ousé de la permission pour faire danser oune petite gavotte à la république romaine et à la liberté, en réjouissance de la mort de César.

ARGENTINE.

Et Servilie, que devient-elle?

CONCERTINI.

Elle se met dans oun coin pour pleurer, tandisque la république et la liberté dansent, et ma mousique exprime plours par ici, gavotte par-là, c'est le plous jouli de l'opéra.

DURVAL.

C'est un trait de génie; ah! monsieur Concertini, je suis encore ivre de ce morceau. Mais, dites-moi, l'avez-vous fait tout de suite comme il est là.

CONCERTINI.

Oh! non, j'y ai beaucoup changé.

DURVAL.

Eh bien, pourquoi ne pas graver à la suite de votre opéra toutes ces variantes ; ces débris de notes sont des chefs-d'œuvre que vous nous dérobez, monsieur Concertini : quand on taille des diamans, l'on recueille jusqu'aux plus petits morceaux.

CONCERTINI, *toujours riant.*

Ah, ah, nous verrons. (*à Arlequin.*) Il a bien de l'esprit, ce monsieur Durval.

ARLEQUIN.

Oh ! votre ariette est magnifique ; il me semble cependant, permettez-moi de vous le dire, monsieur Concertini, il me semble que lorsque vous parlez de forfaits, d'assassinats, il faudrait un peu plus de bruit, là, un peu plus de.... cela fait du bruit d'assassiner, surtout quand ce sont des grands seigneurs qui s'assassinent. Qu'en dites-vous ?

CONCERTINI, *toujours ricanant.*

Ah ! monsiou Arliquino, cette objection n'est guère d'oun connaisseur comme vous. Si je voulais dou bruit, je sais bien où en prendre : mais vous sentez que si ma mousique devient plous forte, elle cesse d'être chantante, et il faut d'abord chanter, pouis l'on exprime si l'on peut.

DURVAL.

Eh, sans doute; et voilà ce qu'ils ne veulent pas comprendre; mais vous nous y amènerez, monsieur Concertini; soyez tranquille, vous nous rendrez musiciens malgré nous, malgré nos oreilles; vous ferez à Paris ce que Orphée fit chez les Thraces, quoique je sois convaincu que les Thraces étaient moins barbares que nous.

CONCERTINI, *toujours riant.*

Allons, allons, ne dites pas de mal de votre nation; ah ! qu'il y a encore bien du goût. Si les Français voulaient s'entendre pour admirer tout ce que nous faisons, vous verriez que ce pays-ci vaudrait bien le nôtre; mais..... ils s'attachent aux paroles, ils veulent que les poëmes soient joulis, qu'ils signifient quelque chose, tout cela gêne oun musicien; voulez-vous que je vous dise le grand défaut des Français pour la mousique; c'est qu'ils ont trop d'esprit, et ça tue l'oreille. Mais on m'attend, je vous demande pardon, et je m'enfouis. Adiou, madame; adiou, messiours.

DURVAL, *courant après lui.*

Monsieur Concertini, un mot, s'il vous plaît; demain matin serez-vous chez vous ?

CONCERTINI.

Oui, monsiou.

DURVAL.

Eh bien, j'irai vous voir, et je vous porterai un petit épisode de Pyrame et Thisbé, que vous ne trouverez pas mal, et que vous pouvez faire entrer dans votre opéra; je vous montrerai cela.

CONCERTINI.

Monsiou, je vous serai fort obligé; nous le lirons ensemble, et nous verrons: bien obligé, monsiou Dourval. Adiou, monsiou Arliquino.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

DURVAL.

Quel homme! quel génie!...... Mais, madame, vous devez avoir eu bien plus de plaisir que moi, vous qui avez le bonheur d'être Italienne. Ah! pourquoi ne suis-je pas né dans cette patrie du goût, des talens, de l'harmonie; de l'harmonie, cet art divin, ce don du ciel que les dieux nous ont accordé pour charmer nos peines, pour augmenter nos plaisirs! c'est aux Italiens que la Divinité a confié ce présent céleste; ce sont eux qui viennent nous donner de nouvelles sensations, nous faire connaître de nouveaux plaisirs, adoucir nos mœurs, polir nos âmes et nos oreilles; et

nous, Français, nous, descendans des Goths et des Sicambres, nous avons encore les oreilles sicambres.

ARGENTINE.

Monsieur Durval est sûrement musicien?

DURVAL.

Moi, madame, point du tout; cela m'empêche-t-il de sentir, d'avoir une âme et de me connaître au plaisir que j'éprouve; je serais bien fâché d'être musicien; je perdrais peut-être en sensations ce que je gagnerais en science; la musique est faite pour ceux qui ne la savent pas.

ARLEQUIN.

Oh! c'est si vrai, que moi je n'ai jamais voulu l'apprendre, parce que dès-lors je n'y aurais plus rien compris.

DURVAL.

Madame, c'est avec douleur que j'en conviens; mais notre nation n'est pas faite pour la musique; enfin, nous sommes au moment où, avec quelques efforts de plus, nous sortions de notre barbarie, et ces efforts, nous avons négligé de les faire. Nous qui possédons tant d'hommes distingués par leurs lumières, par leurs talens, croiriez-vous que la musique a eu de la peine à trouver des défenseurs dans

cette classe de gens éclairés ? ils n'ont pas daigné combattre pour elle !

ARGENTINE.

Mais je le crois bien, monsieur. Comment! vous voudriez que ceux qui nous apprennent à penser ; ceux qui tiennent dans leurs mains nos cœurs et nos esprits, descendissent de ce sublime emploi à celui de soldat d'un compositeur ! vous voudriez qu'au lieu de se tenir étroitement unis pour étendre la raison, la vérité, ils abandonnassent cette belle cause pour les intérêts d'un opéra ! Vous n'y pensez pas, monsieur ; ils ne prendront sûrement pas la peine de se haïr pour des prétentions aussi ridicules ; en vérité, si cela arrivait, il me semblerait voir des abeilles quitter leur miel et se tuer entre elles pour faire régner un bourdon.

ARLEQUIN.

Savez-vous bien que ma petite femme a lu, au moins. Oh ! sango di mi ! elle sait tout ; moi je ne sais rien ; mais elle m'aime, et je crois savoir tout.

DURVAL.

Mais vous m'étonnez, monsieur Arlequin, vous ne défendez pas la musique, vous qui l'aimez, qui la soutenez.

ARLEQUIN.

Oh, moi, je l'aime à cause de vous autres, sans cela vous auriez dit que je suis une bête. Il faut avoir de l'esprit comme elle pour avoir un avis à soi. Je n'ose rien dire, parce que vous traitez d'imbéciles tous ceux qui ne pensent pas comme vous.

DURVAL.

Je voudrais avoir le temps de discuter une cause aussi intéressante, je prouverais sûrement à madame combien la musique élève son pays au-dessus de tous les autres. Mais il faut que je coure chez le duc de Montalté; Concertini chante peut-être, et mon cœur vole après lui.

(*Il salue et s'en va.*)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Mon ami, cet homme de mérite est un peu fou.

ARLEQUIN.

Oh! que non; il s'est rendu comme cela exprès; je t'assure qu'il a bien de la peine à avoir tout le plaisir qu'il nous dit.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur, voilà cet officier qui est déjà venu; il demande à vous parler en particulier.

ARLEQUIN.

Dis-lui d'entrer, je suis tout seul avec ma femme.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Est-ce à monsieur Arlequin que j'ai l'honneur de parler?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur; donnez-vous la peine de vous asseoir.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je désirerais beaucoup pouvoir vous entretenir dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est tout comme si vous y étiez; madame est ma femme, et, grâce à Dieu, nous sommes toujours ensemble comme si nous

étions tout seuls ; ainsi imaginez-vous que vous êtes tête-à-tête avec moi.

LE CHEVALIER.

C'est à votre honnêteté que je vais confier le secret de ma vie. Vous êtes l'héritier du comte de Valcourt ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, et malgré cela je le pleurerai long-temps.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis le malheureux fils du comte de Valcourt.

ARLEQUIN.

Vous êtes son fils ! mais il n'était pas marié.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur : le comte de Valcourt devint amoureux de ma mère dans une garnison où il était, et voulut l'épouser. Ma mère n'avait ni fortune ni naissance ; la famille du comte s'opposa à son amour, et le comte, à l'insu de tous ses parens, épousa ma malheureuse mère. Voilà le contrat de mariage.

ARLEQUIN.

Oh ! je vous crois, car je vous plains déjà.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il, monsieur, que le comte de Valcourt ait donné tout son bien à

mon mari, de préférence à sa femme et à son fils?

LE CHEVALIER.

Ma malheureuse mère se brouilla avec son époux peu de temps après ma naissance, pour des raisons que je rougirais de rapporter, et que mon respect pour ma mère me force de vous taire. Le comte, indigné, abandonna celle qui l'outrageait, et confondit avec sa coupable femme le malheureux enfant que vous voyez. Ma mère m'éleva et me soutint avec le peu de fortune qui lui resta; elle me plaça dans le service, où j'ai gagné l'amitié de mes chefs, sans pouvoir regagner celle de mon père; il est mort toujours irrité. Ma mère l'a suivi peu de temps après; et ayant appris que vous étiez l'héritier de tous les biens du comte de Valcourt, je viens vous demander, monsieur, si, en mourant, mon père n'a pas pensé que j'existais.

ARLEQUIN.

Non, monsieur, non, mon cher ami. *(Il pleure.)* Il n'a pas dit un mot de vous; mais, grâce à Dieu, c'est moi qui ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, car je m'en vais vous le rendre, mon cher ami. N'est-ce pas, ma femme, tout lui appartient?

ARGENTINE.

Sans doute, mon ami, il faut tout rendre.

LE CHEVALIER.

Comment! mais la loi est pour vous; le mariage de mon père n'a jamais été déclaré, et je n'ai rien à prétendre. La loi....

ARLEQUIN.

Je n'ai que faire de la loi quand mon cœur et ma femme parlent; vous voyez bien qu'ils me crient tous les deux à la fois que votre bien n'est pas à moi; ainsi, mon cher ami, je vais tout vous rendre : seulement ne me demandez pas ce que j'ai dépensé pour faire venir ma femme, et tout ce que j'ai mangé ici; je ne pourrais pas vous le rendre, parce que nous sommes fort pauvres.

ARGENTINE.

Monsieur, vous êtes trop juste pour ne pas accorder tout ce que mon mari vous demande. Rentrez dans tous vos droits, et nous, mon ami, nous allons retourner à Bergame.

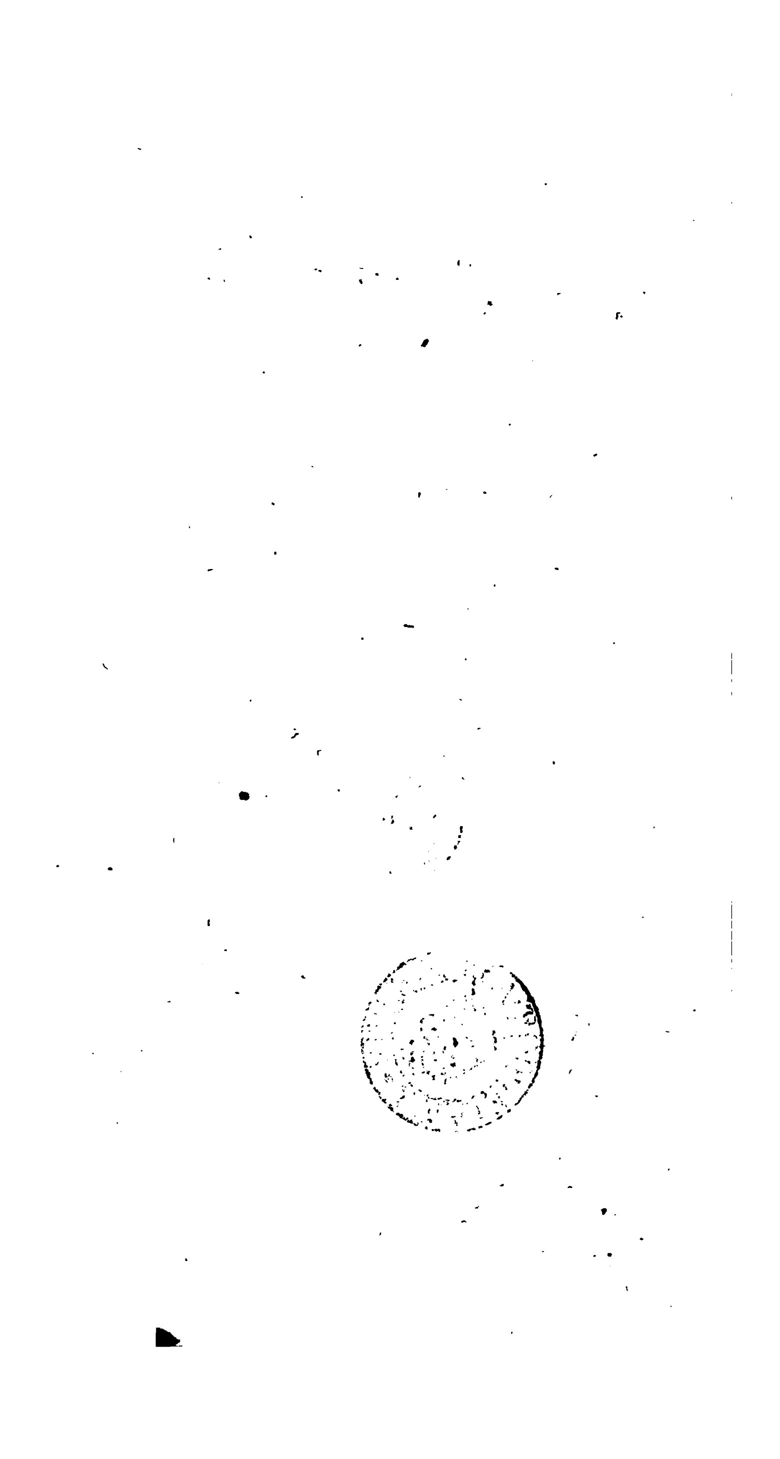
LE CHEVALIER.

Où suis-je donc? Je ne sais si je veille; quoi! vous avez la générosité....

ARLEQUIN.

Mais vous n'avez donc pas vécu avec des honnêtes gens, puisque cela vous étonne. Écoutez, j'ai une prière à vous faire, mon





cher maître; car votre père l'était, et je l'aimais bien; faites-moi le plaisir de conserver tous les domestiques que j'avais conservés, et puis, payez au tailleur cet habit-ci, que je n'ai pas payé; car je veux toujours porter le deuil de mon bon maître.

LE CHEVALIER.

Vous m'attendrissez, mon ami, mon bienfaiteur; j'accepte tous vos bienfaits; mais soyons une même famille : quand vous me connaîtrez, vous m'aimerez peut-être. Je vous estime, je vous respecte, je vous honore comme vous le méritez. Restez avec moi; soyez ma sœur, madame, et vous mon frère, je serai le plus heureux des trois.

FIN D'ARLEQUIN MAÎTRE DE MAISON.

LE DUC D'ORMOND,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Le duc D'ORMOND.

VALCOURT.

CONSTANCE, sa femme.

MERVILLE.

LE DUC D'ORMOND,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un port sur la rivière; on voit plusieurs barques.

SCÈNE I.

LE DUC, MERVILLE.

LE DUC.

Êtes-vous sûr que Valcourt soit à Paris?

MERVILLE.

Oui, monsieur le duc, il est ici depuis six mois, je le vois presque tous les jours.

LE DUC.

C'est sûrement lui que j'ai rencontré hier; mais il est bien étrange que depuis six mois je n'aie point entendu parler de lui.

MERVILLE.

Il a donc l'honneur d'être connu de vous?

LE DUC.

Il y a quatre ans que je fis connaissance avec lui dans une maison où nous nous voyions très souvent. Il me parut aimable et

rempli d'honneur; je désirais de mériter son amitié, et je savais presque mauvais gré à la fortune de l'avoir mis dans le cas de ne pas avoir besoin de moi.

MERVILLE.

Son sort est bien changé.

LE DUC.

Comment, il était riche alors, jeune, à la veille d'avoir un régiment; il excitait l'envie de tous ceux qui n'étaient pas dignes d'être ses amis.

MERVILLE.

Il n'exciterait plus que la pitié.

LE DUC.

Expliquez-vous.

MERVILLE.

L'amour est la cause de tous ses malheurs. Valcourt aima Constance, la fille d'un simple négociant. Il en fut bientôt aimé; mais la plus grande partie de la fortune de Valcourt dépendait d'un oncle qui ne voulut jamais consentir au mariage des deux amans. Valcourt épousa Constance en secret. Peu de temps après, une faillite ruina le père de sa femme, et le mit dans le cas de manquer aux engagemens les plus sacrés. Alors Valcourt déclara son mariage, vendit tout ce qu'il possédait pour sauver l'honneur de son beau-père; et, bravant

l'infortune et la colère de son oncle, sa propre estime et la tendresse de Constance lui tinrent lieu de tout ce qu'il perdait.

LE DUC

Votre récit attendrit et élève mon âme.

MERVILLE.

Il ne resta plus rien à Valcourt que sa compagnie de cavalerie : pour comble de malheur, il fut réformé. Son beau-père est mort de chagrin, et l'infortuné Valcourt, père de deux enfans, dont l'existence l'occupe davantage que la sienne; époux d'une femme adorable, dont le courage et la vertu le soutiennent au milieu de tant de revers, Valcourt est à Paris depuis six mois, à solliciter inutilement le ministre pour obtenir d'être replacé.

LE DUC.

C'est sûrement lui que je vis hier aux Tuileries : j'aperçus un officier que je crus reconnaître, donnant le bras à une jeune femme dont la beauté me frappa : jamais je n'ai vu de figure aussi intéressante et aussi honnête; la pudeur et la beauté semblaient s'être disputé son visage. Je la suivis quelque temps; mais je vis que cet officier cherchait à m'éviter; et n'étant pas sûr que ce fût Valcourt, je cessai de les suivre : mais les traits de Constance, car c'était elle sûrement, ont laissé

dans mon cœur une impression qu'il m'est impossible de vous rendre.

MERVILLE.

Si vous la connaissiez comme moi, vous l'aimeriez bien davantage. Depuis leur arrivée ici, je les ai vus tous les jours, et chaque jour j'ai découvert une nouvelle vertu dans Constance. Elle console son mari, elle fait passer dans son âme une espérance qu'elle-même n'a pas. Monsieur le duc, il me semble que l'effort le plus sublime d'un cœur sensible, c'est d'adoucir dans les autres les peines dont il est lui-même pénétré.

LE DUC.

Écoutez-moi, Merville ; je peux, ce me semble, être utile à Valcourt; j'ai un régiment où je suis le maître de donner les emplois. Parlez-lui de l'ancienne liaison que nous avons formée; dites-lui que je veux la renouer; amenez-le chez moi, ou bien présentez-moi chez lui.

MERVILLE.

Chez lui! hélas! monsieur le duc, dans votre rang, on ne sait pas qu'un malheureux n'a point de chez lui. D'ailleurs Valcourt a conservé dans ses malheurs cette fierté que l'infortune ne peut abattre dans une grande âme. Il vous a évité, dites-vous, aux Tuileries;

ne craignez vous point de l'affliger en le forçant de montrer sa misère à celui qui vit son opulence ?

LE DUC.

Non, non ; je veux devenir son ami, je veux le placer dans mon régiment ; d'ailleurs cette Constance dont vous m'avez tant loué les qualités, cette Constance doit l'engager elle-même à ne pas dédaigner quelqu'un qui peut et qui veut lui être utile.

MERVILLE.

Constance n'habitera pas long-temps cette ville, elle en doit partir aujourd'hui.

LE DUC.

Aujourd'hui, et pourquoi ?

MERVILLE.

Le peu d'argent qu'ils avaient est épuisé, et....

LE DUC, *vivement.*

Ah ! mon ami, portez-leur ma bourse, dites à Constance qu'elle m'honorera d'accepter mes services.

MERVILLE.

Elle a refusé les miens, et je ne suis pas un grand seigneur ; jugez.

LE DUC.

Et où doit-elle aller ?

MERVILLE, *le regardant.*

C'est un secret que j'ignore. Mais je m'aperçois, monsieur le duc, que je vous retiens depuis bien long-temps ; je vous ai détourné de votre promenade, et j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

LE DUC.

Attendez donc, vous êtes bien pressé, M. de Merville.

MERVILLE.

J'ai quelques affaires, monsieur le duc.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE DUC, *seul.*

Il a raison ; Valcourt rougirait de me revoir, et Constance serait effrayée d'un protecteur de mon âge et de mon état. Pourquoi faut-il que l'on nous craigne, même lorsque nous voulons faire du bien.... Mais ne vois-je pas Valcourt avec sa femme.... Oui, c'est elle, c'est Constance..... Éloignons-nous et ne les perdons pas de vue.

(*Il se tient au fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

CONSTANCE, VALCOURT.

(Valcourt lui donne le bras, et porte un petit paquet; il est en uniforme bleu.)

CONSTANCE.

N'EST-CE pas ici, mon ami, que je vais te quitter?

VALCOURT.

Hélas! oui; mais la voiture ne partira pas encore, nous avons le temps de nous dire adieu.

CONSTANCE.

Je suis moins à plaindre que toi, je vais retrouver mes enfans; toi, tu resteras seul.

VALCOURT.

Je t'écrirai tous les jours, mon amie; et si les démarches que je vais faire d'ici à un mois sont inutiles, j'irai te rejoindre : surtout ne sois pas inquiète de moi; ta santé est déjà si faible; je serais si malheureux sans toi, qu'il faut bien prendre garde de ne pas augmenter mes chagrins.

CONSTANCE, *cachant ses larmes.*

O mon ami, jamais je ne me suis si bien portée. D'ailleurs cette nourrice de mes enfans, chez laquelle je vais, m'a toujours paru

une honnête femme. Elle aura bien soin de moi.

VALCOURT.

Tu lui diras qu'il est impossible que notre fortune ne change pas, et qu'alors je ne croirai jamais assez payer ce qu'elle fera pour toi.

CONSTANCE.

Mon ami (*elle pleure*), nous ne nous étions pas encore quittés.

VALCOURT.

Oh, je te rejoindrai bientôt; mon cœur me dit que je n'obtiendrai rien, et dans ce moment-ci, mon cœur me console.

CONSTANCE.

Que deviendrons-nous donc?

VALCOURT.

N'ai-je pas des bras, Constance? je labourerai la terre, je te nourrirai, toi et nos enfans; du moins je ne te quitterai plus.

SCÈNE IV.

VALCOURT, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE.

Eh quoi! Constance, vous partez sans me dire adieu.

CONSTANCE.

Pardonnez, M. de Merville, Valcourt devait vous dire combien je vous regrette.

MERVILLE.

Et où va-t-elle, mon ami? comment s'en va-t-elle?

VALCOURT.

Elle va chez la nourrice de nos enfans, où elle attendra que j'aie fini mes affaires dans ce malheureux pays-ci. J'ai arrêté sa place dans un bateau couvert qui doit partir pour Rouen. Mais je vois le batelier qui vient nous avertir. Allons, mon amie, allons, il faut nous quitter.

CONSTANCE.

Écris-moi dès ce soir, et ne pleure pas si tu veux que je parte.

VALCOURT, *lui donnant sa montre.*

Tiens, mon amie, prends cette montre, elle pourrait te servir dans un moment pressant.

CONSTANCE.

Et toi?

VALCOURT.

Moi, je n'en ai que faire, je compterai bien les heures sans elle.

CONSTANCE.

Merville, retenez-le, je vous en prie, et ne le quittez pas d'aujourd'hui. Adieu, mon cher ami.

(Ils s'embrassent au bord de la coulisse, Merville retient Valcourt.)

LE DUC *traverse le théâtre pour suivre Constance, et dit à deux laquais :*

Faites ce que je vous ai dit.

SCÈNE V.

MERVILLE, VALCOURT.

MERVILLE.

Allons, du courage, mon cher Valcourt; vous la reverrez bientôt, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer : le duc d'Ormond, que vous avez beaucoup connu, m'a chargé de vous dire qu'il voulait faire lui-même toutes les démarches nécessaires à votre avancement.

VALCOURT.

Ces bateaux-là sont bien sûrs ?

MERVILLE.

Oui, mon ami, mais tâchez de vous distraire. Vous souvenez-vous du duc d'Ormond ?

VALCOURT.

Oui; dans le temps de ma prospérité, il se disait mon ami; mais c'est toujours lorsque l'on n'a besoin de personne que tout le monde vous offre ses services.

MERVILLE.

Il m'a parlé de vous avec chaleur, il désirerait de vous revoir. Croyez-vous qu'il pût vous être utile ?

VALCOURT.

S'il en a véritablement le désir, il saura bien me trouver. Mon ami, je crains les grands seigneurs; j'ai vécu avec eux; leur éducation étouffe leur bon naturel; on leur apprend dès l'enfance à avoir tous les goûts sans aimer personne.

MERVILLE.

Je le sais bien; mais l'honnête homme qui a besoin d'eux peut, sans s'abaisser.....

VALCOURT.

Nous verrons, Merville; nous causerons de tout cela une autre fois. Quittons ce lieu où je ne me trouve pas bien.

MERVILLE.

Attendez, voilà le duc lui-même; il veut vous parler.

SCÈNE VI.

VALCOURT, MERVILLE, LE DUC.

LE DUC.

J'AI à me plaindre de vous, monsieur de Valcourt; vous m'avez autrefois témoigné de l'amitié, et vous êtes à Paris depuis longtemps sans vous être souvenu de moi.

VALCOURT

Pardonnez, monsieur le duc, des affaires cruelles, des malheurs.....

LE DUC.

Je sais tout ce qui vous est arrivé, et voilà le motif de mes plaintes. Si vous étiez heureux, ce ne serait qu'un oubli; mais vous êtes malheureux, et dès-lors c'est presque une offense.

VALCOURT.

Je vous reconnais, monsieur le duc; mais...

LE DUC.

Voulez-vous du moins me permettre d'avoir une conversation avec vous ?

VALCOURT.

Je suis à vos ordres.

LE DUC.

Monsieur de Merville, je vous demande pardon, mais nous avons besoin d'être seuls.

(Merville sort.)

SCÈNE VII.

LE DUC, VALCOURT.

LE DUC.

Je n'ignore aucun des malheurs qui vous sont arrivés; je sais que vous n'en avez mérité aucun, et que c'est votre amour pour l'honneur qui vous a mis dans l'infortune.

VALCOURT.

J'ai fait mon devoir, sans m'embarrasser de ce qui pourrait m'en arriver.

LE DUC.

Vous méritez des éloges.....

VALCOURT.

Que je vous prie de m'épargner; vous me prouverez bien mieux que vous m'en croyez digne.

LE DUC.

Je me suis occupé, à votre insu, de vos intérêts; il ne tient qu'à vous d'avoir la lieutenance de roi d'une place frontière; elle rapporte quatorze mille livres de rente.

VALCOURT.

Je n'en demande pas tant, monsieur; ces places-là doivent-être la récompense de braves officiers qui ne peuvent plus servir le roi. Je suis encore à la fleur de l'âge, et la croix que j'ai l'honneur de porter a acquitté le roi envers moi.

LE DUC.

Monsieur de Valcourt, j'admire votre modestie et l'élévation de votre âme. Mais songez que vous n'avez rien, que je suis sûr dans ce moment de vous obtenir cette place, et que, si vous la refusez, je ne pourrai peut-être plus rien.

VALCOURT.

Je l'accepterai avec reconnaissance, mon-

sieur le duc ; le plaisir de vous la devoir diminuera le regret de n'être plus en activité.

LE DUC.

Cette grâce tient à une condition que je n'ai voulu charger personne de vous proposer que moi-même.

VALCOURT.

Quelle est-elle ?

LE DUC.

Une jeune personne, belle, aimable, sensible, vous est destinée pour épouse, et la place dont je vous ai parlé est sa dot.

VALCOURT.

Je croyais que ma ruine ne m'avait ôté que votre amitié ; mais je suis plus malheureux que je ne pensais, j'ai perdu même votre estime.

LE DUC.

Comment!

VALCOURT.

Ne poussons pas plus loin un entretien qui finirait peut-être d'une manière affreuse pour moi. Monsieur le duc, je n'ai plus rien que l'honneur, et mon sang bouillonne lorsque l'on cherche à m'arracher ce seul bien qui me reste.

LE DUC.

Calmez-vous, je n'ai pas voulu vous offenser.

VALCOURT.

Vous me devez pourtant des excuses.

LE DUC.

Eh bien, je vous les fais ; mais vous avez mal interprété ma proposition. La personne dont il s'agit est aussi vertueuse que belle : l'époux le plus délicat n'aurait rien à lui reprocher ; elle est.....

VALCOURT.

Êtes-vous marié, monsieur le duc ?

LE DUC.

Non.

VALCOURT.

Eh bien, d'après ce que vous m'en dites, je vous exhorte à l'épouser.

LE DUC.

Je n'hésiterais pas si elle était libre.

VALCOURT.

Comment, libre ?

LE DUC.

Oui, puisqu'il faut tout vous dire : elle vous aime, elle vous adore, elle ne peut vivre qu'avec vous, et c'est moi qui, touché de ses larmes, de son amour, viens vous supplier de

l'accepter pour épouse, et de finir tous vos malheurs.

VALCOURT.

Je vous demande pardon, monsieur, de la peine que j'ai à vous croire ; les malheureux n'inspirent guère de passions. Mais pour achever de vous convaincre que l'amitié dont vous m'honorez ne peut m'être utile, je suis marié.

LE DUC.

Je le sais bien.

VALCOURT.

Vous le savez, et vous pouvez.....

LE DUC.

Votre mariage fut secret et contre la volonté de votre famille ; nous avons des moyens tout prêts de le faire casser ; ainsi.....

VALCOURT.

Eh quoi, monsieur ! voilà les marques d'amitié que vous venez m'offrir ! Eh ! que ferait mon plus cruel ennemi ? Pardonnez, je ne suis pas le maître de mes transports. Quoi ! vous osez me dire que tout est prêt pour faire casser mon mariage, pour me séparer de Constance, de celle que j'aime plus que ma vie, pour qui seule j'ai souffert la vie ; et mes enfans, mes malheureux enfans......

LE DUC.

Eh, que deviendront-ils si vous êtes dans



l'indigence ? n'auront-ils pas à vous reprocher de leur avoir donné l'existence pour traîner dans la pauvreté, et peut-être dans les affronts, un nom qui devait être respecté.

VALCOURT.

Dans les affronts ! ils sont mes fils, ils n'en souffriront point ; je leur apprendrai à soutenir la misère ; je les ferai soldats, monsieur le duc : vous n'êtes duc que parce que vos pères étaient soldats.

LE DUC.

Mais ne vaudrait-il pas mieux leur assurer une fortune, l'assurer à votre Constance, car je suis assez puissant pour tout faire.....

VALCOURT.

Vous ne l'êtes pas assez pour m'obliger à vous écouter davantage. Oubliez-moi, monsieur, oubliez-moi ; laissez-moi mon honneur, ma femme, mes enfans. Malgré ma pauvreté, je suis aussi riche que vous.

LE DUC.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, c'est de vouloir bien voir une fois celle que je vous destinais pour épouse.....

VALCOURT.

Et moi, j'ai une grâce plus pressante, que j'attends de vous, c'est que vous cessiez cette conversation ; je n'ai qu'un mot à ajouter : je

regarderai comme un outrage la moindre parole sur ce sujet..

LE DUC.

Eh bien, je vous en ferai raison; mais je veux vous montrer cette femme vertueuse et sensible qui vous adore et qui ne peut vivre sans vous..... Venez, madame, venez.

(*Il va chercher Constance dans la coulisse.*)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, MERVILLE, LE DUC, VALCOURT.

VALCOURT.

O CIEL! Constance.....

(*Il se jette dans ses bras.*)

LE DUC, *à Valcourt.*

Ingrat, tu m'as soupçonné!

VALCOURT.

Ah! comment réparer?

LE DUC.

Il faut te battre avec moi, ou accepter mes bienfaits. J'ai été le témoin de vos adieux, mon cœur s'est serré; j'ai suivi Constance, je l'ai retenue, et, de peur que mes soins ne lui fussent suspects, j'ai voulu doubler ton attachement pour elle en la rendant témoin d'une épreuve qui lui assure à jamais ton cœur. Heu-

reux époux, respectables époux, aimez-vous toujours; venez chez moi, et j'ose vous répondre de vous obtenir la place que tu as refusée. Mais laisse-moi jouir quelque temps du plus beau spectacle de l'univers, de contempler la vertu heureuse.

FIN DU DUC D'ORMOND.

MES IDÉES
SUR NOS AUTEURS COMIQUES (1).

MOLIÈRE.

L'ÉTOURDI.

Modèle de ruses, de contre-ruses, d'intrigue, de comique. Imitez Mascarille, si vous voulez faire un de ces valets rusés qui mènent tout.

LE DÉPIT AMOUREUX.

Métaphraste et Albert ont une scène, la septième du second acte, de bavardage de la part de l'un, d'impatience de la part de l'autre, qui est très comique. Polidore et Albert, craignant de s'annoncer tous deux une mauvaise nouvelle, et se demandant réciproquement pardon, dans la scène quatre du troisième acte; Eraste et Lucile se brouillant et se raccommodant, scène sublime, la troisième du

(1) Un premier titre, écrit aussi de la main de Florian, est ainsi conçu : *Idées sur nos meilleurs comiques.*

quatrième acte; parodie charmante par le valet et la soubrette.

LES PRÉCIEUSES.

La scène de Mascarille et celle de Jodelet sont les modèles de toutes les scènes où les valets sont déguisés en maîtres et font les ridicules.

LE COCU IMAGINAIRE.

Pièce peu digne de Molière. La scène dixième du deuxième acte, où Cécile se plaint de son propre malheur, tandis que Sganarelle croit que c'est au sien qu'elle s'intéresse, est plaisante.

DON GARCIE DE NAVARRE.

Le caractère de don Garcie, ou du jaloux, est le seul digne d'être étudié. La scène de la lettre, la cinquième du premier acte; celle du billet déchiré, la cinquième du deuxième acte; la huitième du quatrième acte, superbe depuis le commencement jusqu'à la fin, et modèle des scènes de jalousie : voilà les seules beautés de la pièce.

L'ÉCOLE DES MARIS.

Chef-d'œuvre de conduite comique, de morale et de diction; tout en est à étudier.

La première scène du premier acte, où les deux caractères principaux s'exposent: la cinquième du premier acte, où Valère veut faire parler Sganarelle et se lier avec lui malgré lui. L'acte deux est tout entier sublime. Sganarelle, qui va porter à Valère la déclaration d'amour, ensuite le billet, ensuite le conseil d'enlever Isabelle; la scène quatorzième de ce deuxième acte, dans laquelle Sganarelle mène Valère devant Isabelle qui s'explique en sa présence sur ses véritables sentimens, et le trompe sous ses propres yeux; l'acte qui finit par le dessein d'épouser le lendemain Isabelle, ce qui rompt tout ce qu'elle a fait, et oblige de recommencer la pièce au troisième acte, où le jaloux va lui-même chercher le notaire pour les unir; la scène sixième où il sermonne Ariste; enfin le dénoûment qui est superbe, qui se fait par les soins du jaloux, qui satisfait tout le monde..... Il faut lire cent fois cette pièce et l'admirer chaque fois davantage.

LES FÂCHEUX.

Pièce à tiroir. Son valet est le premier fâcheux. La scène cinquième du premier acte du seigneur qui a fait une courante; la deuxième du deuxième acte du joueur, la septième du deuxième acte du chasseur, la deuxième du

troisième acte du savant grec, la troisième du troisième acte de l'homme qui veut mettre la France en ports de mer : voilà les beautés de cet ouvrage.

L'ÉCOLE DES FEMMES.

Chef-d'œuvre de comique. Les trois premiers actes me semblent infiniment supérieurs aux deux autres. La première scène du premier acte, modèle d'exposition morale; la sixième entre Horace et Arnolphe, modèle de récit et de comique. La scène sixième du deuxième acte, entre Arnolphe et Agnès, admirable pour la vérité, le plaisant et le contraste d'un vieillard jâloux et fin, et d'une jeune sotte qui lui dit tout; la deuxième scène du troisième acte, entre Arnolphe et Agnès, où il lui explique les devoirs du mariage; la quatrième du deuxième acte, où Horace lui confie la manière dont Agnès lui à fait parvenir sa lettre, sont des modèles de comique. La scène huit du quatrième acte, d'Arnolphe et de Chrisalde, sur le cocuage, est d'une philosophie admirable; la scène quatrième du cinquième acte, où Arnolphe cherche ridiculement à plaire à cette Agnès, contre laquelle il est furieux; enfin toute la pièce, hors le dé-

noûment et quelques expressions basses, est sublime.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

Petite pièce qui n'est intéressante que pour les adorateurs de Molière. La scène septième, où le poëte, le marquis et la prude font leurs remarques sur l'École des femmes, est pleine de vérité et de comique.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

Ce n'est point une comédie, mais une satire peu piquante, à présent que personne ne sait les noms des détracteurs de Molière.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

Le prologue de Lysiscas endormi, que l'on réveille, et qui se rendort toujours en parlant, me paraît la scène la plus plaisante de la pièce; la première scène du quatrième acte, dans laquelle Euriale et la princesse se trompent tous les deux par amour, et veulent se persuader qu'ils sont insensibles, est la seule jolie de la pièce.

LE MARIAGE FORCÉ.

Farce charmante et morale; la première scène de Sganarelle et de Géronimo, où le premier demande conseil pour se marier, est pleine de comique et de raison. La scène

sixième du bavard Pancrace et de Sganarelle est charmante; la huitième avec le pyrrhonien Marphurius est aussi jolie; la seizième, où Alcidas veut que Sganarelle se batte ou se marie, est un modèle de bon comique. Voilà tout ce qu'il y a à remarquer dans cette pièce.

LE FESTIN DE PIERRE.

Cette pièce, dont le titre n'a pas de sens, étincelle de bon comique. Quoique Thomas Corneille l'ait mise en vers, et ait ajouté plusieurs bonnes plaisanteries dans la première scène de Charlotte et de Pierrot au deuxième acte; malgré la scène de Léonor et de sa tante avec don Juan au troisième, et celle de la même Léonor et de sa nourrice au cinquième, qui prépare le dénoûment, ajoutées par Corneille, je préfère encore la pièce en prose, telle que Molière l'a faite; l'exposition en est charmante. La deuxième scène, où don Juan développe son caractère, est un modèle; la première scène du deuxième acte entre Pierrot et Charlotte; la cinquième du même acte, où don Juan trompe à la fois les deux paysannes, sont des chefs-d'œuvre de comique. Le troisième acte est tout espagnol. La scène troisième du quatrième acte, entre M. Dimanche et don Juan, est un modèle de vérité et d'ex-

cellent comique. La scène deuxième du cinquième acte, où don Juan parle de l'hypocrisie, et la troisième, où il refuse à don Carlos d'épouser sa sœur, par scrupule (scène que Corneille n'aurait pas dû mettre de côté), achèvent de rendre don Juan odieux, et rendent le dénoûment moins inconcevable en le faisant souhaiter davantage.

L'AMOUR MÉDECIN.

Jolie farce. La première scène du premier acte, dans laquelle Sganarelle demande des conseils à trois personnes, qui chacune lui en donnent un intéressé, est un modèle de vérité; la troisième du même acte, où Lucinde, sollicitée par son père de lui dire son chagrin, le lui apprend, Sganarelle ne l'écoutant plus, est un modèle de comique. La scène troisième du deuxième acte, dans laquelle les médecins, assemblés pour consulter, parlent de leur mule et de leurs chevaux; la sixième du troisième acte, dans laquelle Clitandre joue le rôle de médecin, et épouse Lucinde, sont des scènes charmantes et à consulter.

LE MISANTHROPE.

Ce chef-d'œuvre du monde mérite d'être appris par cœur avant que d'être examiné. La première scène du premier acte, où Alceste

développe son caractère avec son ami, qui en a un totalement opposé; la deuxième, où Oronte lui vient lire un sonnet, sont d'un excellent comique et d'une vérité sublime. La première scène du deuxième acte, où Alceste est en opposition avec la coquette Célimène; la cinquième, où tous ces marquis, et Célimène surtout, médisent de toute la terre devant le misanthrope, sont superbes. La scène cinquième du troisième acte, dans laquelle la prude Arsinoé vient donner des avis à la coquette Célimène, qui les lui rend avec tout l'esprit imaginable; la septième, dans laquelle Arsinoé allume la jalousie d'Alceste, après l'avoir loué malgré lui; la scène troisième du quatrième acte, de fureur et de rage de la part dAlceste, de finesse et de coquetterie de la part de Célimène, qui s'apaise tant qu'Alceste est en colère, qui se fâche dès qu'Alceste s'apaise; la première scène du cinquième acte, où Alceste, après avoir perdu son procès, veut renoncer à la nature entière et s'enfuir dans les bois; le dénoûment enfin : voilà les beautés principales d'un ouvrage dans lequel il n'y a pas un vers qui n'ait rapport au caractère principal.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Jolie farce, pleine de vérité. La première et

la deuxième scène du premier acte, dans lesquelles Sganarelle bat sa femme, le voisin Robert voulant l'en empêcher, et celui-ci étant battu par la femme et par le mari; la scène sixième, où l'on fait dire à Sganarelle, à force de coups de bâton, qu'il est médecin; la scène troisième du deuxième acte, dans laquelle Sganarelle fait le médecin; la sixième, où il interroge la malade: voilà les plus jolies scènes de ce petit ouvrage, qui soutint le Misanthrope.

MÉLICERTE, PASTORALE.

Molière ne l'a pas achevée. La scène troisième du deuxième acte est jolie, et Mélicerte et Myrtil y parlent comme des bergers bien amoureux et bien naïfs.

L'AMOUR PEINTRE.

Petite pièce pleine de grâce et de galanterie: la scène onzième du portrait est charmante, et la suivante est d'un comique admirable: don Pèdre est un jaloux parfait; Adraste un amant très aimable, et Hali un fourbe très comique.

LE TARTUFE.

Tout est sublime dans ce chef-d'œuvre; et le dénoûment, que plusieurs personnes

n'approuvent pas, ne peut choquer, après cinq actes de beautés continues.

La première scène du premier acte, où la vieille mère Pernelle, en grondant toute sa famille, expose si plaisamment et la pièce et le caractère de chacun; la cinquième, où Orgon s'informe de la santé de Tartufe, et oublie sa femme et ses enfans, malgré les railleries de Dorine; la sixième sur les faux dévots entre Orgon et Cléante, scène admirablement écrite; la quatrième du deuxième acte, où les amans se brouillent par un malentendu, et se raccommodent par les soins de Dorine; la deuxième du troisième acte, où Tartufe s'annonce; la troisième, où il fait sa déclaration à Elmire; la sixième, où Orgon lui demande pardon à genoux pour son fils qui l'a accusé; la cinquième du quatrième acte, où Orgon est sous la table, scène si singulière, si belle et si hardie : voilà les principales beautés d'un ouvrage que l'Europe admire avec raison.

AMPHITRYON.

Une des plus comiques pièces de Molière. Le premier monologue de Sosie, quoique très long; la scène avec Mercure qui lui persuade qu'il est Sosie; la scène première du deuxième acte entre Amphitryon et Sosie; la deuxième

entre Aclmène et Amphitryon ; la troisième entre Cléanthis et Sosie, où il s'informe à sou tour de ce qui s'est passé ; la deuxième du troisième acte, où Mercure se moque d'Amphitryon : voilà les scènes à étudier dans ce chef-d'œuvre de comique.

L'AVARE.

Encore un chef-d'œuvre. Le dénoûment, que l'on blâme, était impossible autrement. Cette pièce vaut peut-être le Tartufe et le Misanthrope. La scène troisième du premier acte entre l'avare et le valet qu'il fouille; la cinquième entre l'avare, son fils et sa fille, quand ils veulent lui parler de leur mariage; la septième, où l'avare prend l'amant de sa fille pour juge de son refus de se marier; la scène sixième du deuxième acte, dans laquelle Frosine flatte l'avare; la scène troisième du quatrième acte, où l'avare trompe son fils par une fausse confidence, la quatrième, où maître Jacques les raccommode si comiquement ; la deuxième du cinquième acte dans laquelle maître Jacques accuse l'intendant du vol de la cassette ; la troisième où Valère croit qu'on l'accuse d'avoir enlevé Elise, et le quiproquo de la cassette : voilà les beautés à étudier dans cette pièce.

GEORGE DANDIN.

Pièce très morale et très comique. La scène deuxième du premier acte, où Lubin fait confidence à George Dandin de son message pour sa femme ; la quatrième, où monsieur et madame de Sotenville font enrager leur gendre qui se plaint de leur fille ; la huitième, où George Dandin est obligé de demander pardon au galant de sa femme ; la scène septième du deuxième acte, où Lubin raconte de nouveau à George Dandin le rendez-vous de sa femme, et la dernière scène de la pièce, dans laquelle le malheureux mari est encore obligé de demander pardon à sa coquine de femme : voilà les scènes à étudier.

POURCEAUGNAC.

Dans cette farce, comme dans toutes celles de Molière, il y a des scènes excellentes. La cinquième du premier acte, où Sbrigani prend le parti de Pourceaugnac ; la suivante, où Eraste lui persuade qu'il connaît Limoges et toute sa famille ; la onzième, où Pourceaugnac est entre les deux médecins et ne sait ce qu'ils lui veulent : voilà, ce me semble, les seules beautés de cette pièce.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

Pièce de commande. La scène septième de la pastorale du troisième intermède est charmante : c'est une traduction d'Horace.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Chef-d'œuvre encore. La scène de M. Jourdain avec ses maîtres ; celle avec son maître de philosophie ; la troisième du troisième acte, où madame Jourdain et Nicole font la leçon à M. Jourdain ; la suivante, où Dorante vient lui emprunter de l'argent ; la dixième, où Lucile et Nicole courent après leurs amans et s'en font suivre à leur tour ; la douzième, où Cléonte demande Lucile, et est refusé parce qu'il n'est pas gentilhomme ; la dix-neuvième, où M. Jourdain reçoit Dorimène, et fait de l'esprit avec elle : voilà les beautés de cet ouvrage, dont le cinquième acte ne vaut pas les autres.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

Sans le troisième acte, cette farce charmante serait une excellente comédie. La première scène du premier acte est un modèle d'exposition ; la scène quatrième, où Scapin donne des conseils à Octave ; la sixième, où Scapin raconte à Argante l'histoire du mariage de son

fils ; dans le deuxième acte, la scène cinquième, où Scapin fait cette confession si plaisante ; la scène septième, où son maître a besoin de lui, et le supplie de lui pardonner ; la huitième, où Scapin tire de l'argent d'Argante pour rompre le mariage de son fils, et où il lui détaille tout ce qu'il lui en coûtera pour plaider ; la onzième, où Scapin tire de l'argent de Géronte par le comite de la galère, sont à remarquer. Dans le troisième, la scène du sac me semble peu digne des autres, mais la suivante, la troisième, où Zerbinette raconte à Géronte sa propre histoire, et celles que j'ai indiquées : voilà les scènes que je trouve admirables dans cette pièce, dont le dénoûment est à l'antique.

PSYCHÉ.

Cette pièce est du grand Corneille, de Molière, de Quinault et de Lulli. Jamais si faible enfant n'a eu des pères si forts. La scène troisième du troisième acte est charmante ; le style en est doux et pur : c'est le grand Corneille qui l'a faite. Psyché fait sa déclaration d'amour à l'Amour : c'est un modèle. Voilà tout ce qu'il y a dans la pièce.

LES FEMMES SAVANTES.

Chef-d'œuvre encore. La première scène du premier acte, où Armande et Henriette ex-

posent leurs différens caractères ; la deuxième, où Clitandre avoue à Armande qu'il ne l'aime plus ; la quatrième, où Bélise veut toujours voir une déclaration d'amour dans tout ce que lui dit Clitandre ; au deuxième acte, les scènes cinquième et sixième, où Martine est chassée, parce qu'elle a manqué à la grammaire ; la septième, où Chrisale se plaint aux Femmes savantes et leur parle raison ; au troisième acte, les scènes 1, 2, 3, 4, 5e, où Trissotin lit ses vers, où il se prend de querelle avec Vadius ; au cinquième acte, la scène première, où Henriette témoigne à Trissotin sa répugnance, et où celui-ci persiste ; la scène troisième, où le notaire ne sait auquel entendre, le père disant que le gendre est Clitandre, la mère disant que c'est Trissotin, Martine philosophant mieux que personne : voilà les scènes de cet ouvrage admirable qui doivent servir de modèles.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

Jolie farce. Les ridicules de la province y sont bien peints. Les scènes quatrième et sixième, où la comtesse gronde et instruit ses gens ; la scène quinzième, où on lit la jolie lettre de M. Thibaudier ; la seizième, où il vient lire lui-même les vers qu'il a faits ; les

deux suivantes, où M. Bobinet amène son jeune élève : voilà ce qu'il y a de plus comique dans cette pièce.

LE MALADE IMAGINAIRE.

Excellente comédie. La première scène du premier acte, où Argan compte ses mémoires; la cinquième, où il propose à sa fille de se marier, Angélique croyant qu'il parle de son amant; sa colère avec Toinette; la scène neuvième avec sa femme et le notaire : au deuxième acte, la scène sixième, dans laquelle Diafoirus fait ses complimens, et l'amant déguisé en maître à chanter chantant un duo avec sa maîtresse; la scène onzième d'Argan et de sa petite-fille, à qui il fait raconter tout ce qu'elle a vu; au troisième acte, la scène troisième, où Béralde parle raison à Argan sur la médecine; la sixième, où M. Purgon vient le menacer de mille espèces de maux; la quatorzième, où Toinette joue le médecin, et devine toutes ses maladies : voilà les traits les plus comiques de cette pièce, qui fut la dernière de l'inimitable Molière.

REGNARD.

LA SÉRÉNADE.

Farce très plaisante. La scène troisième, où Marine parle pour prouver à Scapin qu'elle n'est pas bavarde; la vingt-deuxième, où Champagne, ivre, veut parler raison à M. Griffon : voilà les deux plus jolies scènes de la pièce. La scène huitième, où Léonor prend Valère pour le mari qui lui est destiné, tandis que sa mère entend parler de Géronte, est pillée de la cinquième scène du premier acte du Malade imaginaire.

LE BAL.

La plus mauvaise des comédies de Regnard : rien à imiter, que le rôle de Mathieu Crochet pour un rôle de basse charge.

LE JOUEUR.

La meilleure des comédies de Regnard. Au premier acte, la deuxième scène expose à merveille et très comiquement la pièce ; la dixième de M. Tout-à-Bas : au deuxième acte, la scène neuvième, où Angélique, malgré Nérine, pardonne à Valère : au troisième acte, la troisième, où Hector présente son mémoire à Géronte; la sixième des créanciers (imitée du Festin de Pierre, bien au-dessous de cette

dernière; la neuvième, où le marquis insulte Valère, qu'il croit un poltron : au quatrième acte, la scène douzième, où Hector lit Sénèque à son maître qui a perdu tout son argent : au cinquième acte, la scène quatrième, où madame La Ressource dit que le marquis est son cousin, ressemble beaucoup à celle de Me Jacob dans Turcaret; j'ignore quelle est l'aînée : voilà les meilleures scènes de cette pièce, qui a mérité sa réputation, et où je ne voudrais ni marquis ni comtesse.

LE DISTRAIT.

Le rôle du Distrait est bien fait d'un bout à l'autre. La scène troisième du troisième acte, où le chevalier donne sa leçon d'italien, est jolie; la scène huitième du quatrième acte, où le Distrait donne à son valet des raisons de sa distraction, est pleine d'esprit et de philosophie. Dans cette pièce, comme dans toutes celles de Regnard, il y a un comique de mots que personne n'a atteint comme lui; la scène sixième du quatrième acte, où le Distrait et le chevalier se disent poliment leurs vérités, ressemble à la scène de Célimène et Arsinoé dans le Misanthrope.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

Cette jolie petite pièce est sûrement de Dufresny, du moins je crois l'y reconnaître. La première scène, où Pasquin demande son congé à son maître; la quatrième, où Pasquin et Lisette ont peine à retenir l'amoureux Colin; la dixième, où Lisette, déguisée en veuve, attrape l'officier, et le dénoûment; voilà ce qu'il y a de plus joli.

DÉMOCRITE.

Le rôle de Démocrite a de temps en temps de la philosophie. La scène septième du deuxième acte, où Strabon et Cléanthis se plaisent, sans se reconnaître pour mari et femme, est très comique, mais nullement vraisemblable; la scène septième du quatrième acte, où Strabon et Cléanthis se reconnaissent et s'abhorrent, est très plaisante et d'un vrai comique.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Plein de comique. La scène quatrième, où Merlin prêche son maître, et finit par être de son avis; la treizième, où Merlin reçoit Géronte, et lui conte mille histoires pour l'empêcher d'entrer; la seizième, où Géronte et Me Bertrand se parlent, en se croyant tous les deux fous, sont des scènes d'un comique admirable.

LES FOLIES AMOUREUSES.

La scène où Agathe, contrefaisant la folle, donne une lettre à son amant dans un papier de musique, et celle où elle escamote de l'argent à Albert pour gagner son procès, sont les plus jolies de la pièce.

LES MÉNECHMES.

La scène cinquième du deuxième acte, où Ménechme envoie au diable Araminte et Finette qui le prennent pour son frère; la scène de M. Coquelet, qui est la même que dans le Retour imprévu, sont les plus comiques de la pièce.

LE LÉGATAIRE.

La scène deuxième du troisième acte, où Crispin contrefait le gentilhomme campagnard, et la sixième, où il se déguise en veuve du Maine; la sixième du quatrième acte, où il dicte le testament; et la sixième du cinquième acte, où l'on fait accroire à Géronte que c'est lui qui a fait le testament, sont d'un comique admirable, mais par trop contre les mœurs.

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE.

Rien à dire ni à profiter.

LES SOUHAITS.

Rien à profiter.

LES VENDANGES.

La scène neuvième, où Léandre raconte à Trigaudin le tour qu'il veut lui jouer, et lui demande son avis par écrit, est très comique.

DUFRESNY.

LE NÉGLIGENT.

La scène troisième du deuxième acte, entre le marquis et le poëte sur Homère et Virgile; la sixième du troisième acte, entre le marquis et Dorante, est la même que celle du Joueur de Regnard, où le Joueur se laisse mal mener et veut ensuite le faire dégaîner. La pièce est mauvaise. Le rôle du marquis est un rôle de fat bien soutenu.

LE CHEVALIER JOUEUR.

A peu près la même que celle de Regnard, excepté que je la trouve meilleure (1).

---

(1) Il y a de l'ambiguité dans cette phrase, ou plutôt on pourrait croire que c'est la pièce de Dufresny que Florian préfère à celle de Regnard, si l'on n'avait vu à l'article de cette dernière qu'il la regarde comme la meilleure de son auteur; il faut donc pardonner cette négligence de style à un écri-

LA NOCE INTERROMPUE.

Au-dessous de Dufresny.

LE MALADE SANS MALADIE.

Le rôle de la malade, celui de la fausse et *caresseuse* Lucinde, celui du traître Faussinville, sont très bien faits; tous les détails sont charmans.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Chef-d'œuvre. Le rôle de la femme qui contredit, du benêt de mari, du jardinier Lucas, sont faits à merveille.

LE DOUBLE VEUVAGE.

Il faudrait, je crois, le réduire.

LE FAUX HONNÊTE HOMME.

Mauvaise pièce.

LE FAUX INSTINCT.

Mauvaise pièce, mais pleine d'esprit et d'intrigue.

---

vain qui était assez modeste pour être persuadé que ses notes ne seraient jamais imprimées, et lire la dernière phrase comme s'il y avait : *Excepté que je trouve celle de Regnard meilleure.* (Note de l'Éditeur).

LE JALOUX HONTEUX.

Comédie excellente. Le rôle du Jaloux est admirable ; l'intrigue n'est pas aussi bonne : il y a une naïve Hortense qui rapporte tout ce qu'elle a vu, qui est bien plaisante.

LA JOUEUSE.

Répétition de son Joueur, moins bonne que le Chevalier joueur.

LA COQUETTE DE VILLAGE.

Jolie pièce : le rôle de la Coquette est charmant.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

Pièce singulière, et peu agréable.

LE DÉDIT.

Charmante petite pièce : le rôle de valet est excellent.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU.

Chef-d'œuvre qu'il faut lire et connaître comme les pièces de Molière.

LE FAUX SINCÈRE.

Mauvaise pièce.

DANCOURT.

LE CHEVALIER A LA MODE.

Pièce morale et comique : le caractère de madame Patin est le mieux soutenu et le mieux peint.

LA MAISON DE CAMPAGNE.

Très comique et bien mauvaise pièce.

LES BOURGEOISES A LA MODE.

Bonne comédie, très comique et morale.

LES VENDANGES DE SURÈNE.

L'imbécille Vivien est ce qu'il y a de plus comique.

LES VACANCES.

Le rôle de M. Grimaudin est vraiment comique.

LE MARI RETROUVÉ.

La meilleure des farces de Dancourt. M. Julien et sa femme sont infiniment plaisans.

LES TROIS COUSINES.

La scène où la meunière demande conseil au bailli est comique.

LE GALANT JARDINIER.

Le rôle de Lucas est celui d'un paysan bien fripon et bien comique : les autres pièces d Dancourt me semblent à peine lisibles.

PIRON.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

Pièce morale et point comique. La scène où Pasquin imite ses maîtres en reniant son père est plaisante.

L'AMANT MYSTÉRIEUX.

Pièce faible ; mais le rôle et le caractere de l'amant sont très comiques.

LA MÉTROMANIE.

Chef-d'œuvre ; tout en est presque à remarquer. Au premier acte, la scène sixième entre Damis et son valet, dans laquelle ils partagent les prix ; au deuxième acte, la scène huitième entre Damis et son valet, quand il lui confie sa passion pour l'inconnue du Mercure ; au troisième acte, la scène sixième, où Baliveau et Damis se rencontrent en répétant leurs rôles, et se reconnaissent, tandis que Francaleu crie bravo ; la scène suivante est superbe ; enfin le

monologue qui commence le cinquième acte : tout doit être étudié dans cet ouvrage.

LA ROSE.

Joli opéra comique.

LE FAUX PRODIGUE.

Opéra comique très plaisant, et digne de la comédie.

BOISSI.

L'AMANT DE SA FEMME.

Joli sujet, mal traité.

L'IMPATIENT.

Mauvaise pièce, où le rôle de l'Impatient est très bien fait.

LE BABILLARD.

Charmante pièce. Le rôle du Babillard est fait à merveille, et doit servir de modèle.

LE FRANÇAIS A LONDRES.

Jolie petite pièce ; le rôle du marquis est bien soutenu et bien fait.

LES DEUX PIÈCES.

La scène première du quatrième acte, où Lucile demande au chevalier des vers pour répondre à son amant, tandis que le chevalier

croit que c'est pour répondre à lui-même, est la seule jolie de la pièce.

LES DEHORS TROMPEURS.

La meilleure de Boïssi.

LA SURPRISE DE LA HAINE.

Mauvaise pièce. La sixième scène du second acte, où Arlequin, pour avoir de l'argent, dit le diable de son maître, et est payé de chaque défaut, est charmante.

LE BILLET DOUX.

La première scène est très jolie.

FIN.

DIALOGUE
ENTRE DEUX CHIENS,
NOUVELLE
IMITÉE DE MICHEL CERVANTES.

L'AUTEUR de don Quichotte a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois surtout méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de Dorothée et de Sancho savait si bien répandre dans ses ouvrages. L'une de ces Nouvelles est *la Force du sang*, qu'on a déjà lue dans mes Mélanges, sous le titre de *Léocadie*. Dans une autre, où l'auteur raconte qu'un homme, malade à l'hôpital de Valladolid, entendit pendant la nuit une conversation qu'avaient ensemble les deux chiens qui gardaient l'hôpital, Cervantes se sert de cette bizarre fiction pour faire une critique fine et philosophique des mœurs, des usages de son pays. Enfin, dans la Nouvelle qui porte le nom de *Rinconet et Cortadille*, il nous représente au naturel une espèce d'hommes

fort commune de son temps en Espagne, et dont la police a purgé depuis les grandes villes : ce sont des vauriens, des filous, formant un corps, ayant des statuts, des règles, composant une société peu respectable, mais fort gaie. Cervantes les a peints avec un comique, une vérité, qui sans doute ont servi de modèle pour la caverne de Gil Blas. Son excellent esprit n'a pas laissé échapper cette occasion d'attaquer par le ridicule, arme qu'il maniait si bien, les petites pratiques superstitieuses que ces fripons mêlaient à leurs désordres. Cervantes, né dans le seizième siècle, et en Espagne, était peut-être le seul alors qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie de la religion, et qu'on honore l'une en détruisant l'autre.

Pour éviter des longueurs, des traits d'un goût qui n'est pas le nôtre, j'ai réuni au Dialogue des Deux Chiens la Nouvelle de Rinconet et Cortadille ; j'y ai joint encore *l'Histoire de Ruperte*, épisode qui m'a paru piquant dans le roman de Persiles et Sigismonde, le dernier ouvrage du même auteur ; enfin j'ai abrégé, supprimé beaucoup de choses, ajouté même quelquefois mais tout ce qu'on trouvera de bon appartient à Cervantes,

et si l'ouvrage ne plaît point, la faute en est sûrement à moi seul.

Voici comment les deux chiens espagnols, nommés Bergance et Scipion, commencent leur entretien :

BERGANCE.

Mon ami Scipion, abandonnons pour cette nuit la garde de l'hôpital, et viens jouir dans cet endroit écarté de la faveur inattendue que nous accorde le ciel.

SCIPION.

Mon frère Bergance, je t'entends parler, je sens que je parle, et je ne puis le croire. Je te dirai même que cette merveille me fait craindre quelque calamité publique; car on sait qu'elles sont toujours annoncées par des prodiges.

BERGANCE.

Je regarde comme un prodige bien plus effrayant ce que j'ai entendu dire l'autre jour à un habitant d'Alcala.

SCIPION.

Qu'a-t-il dit?

BERGANCE.

Que de cinq mille étudians qui sont à l'université, il y en a deux mille qui apprennent la médecine. Voilà ce qui annonce véritablement une calamité publique. Mais, sans nous

embarrasser comment et pourquoi nous avons l'usage de la parole, profitons-en : je vais te raconter ma vie ; demain, tu me diras la tienne.

SCIPION.

Je le veux bien, à condition que, si tu deviens ennuyeux, il me sera permis de t'en avertir, sans que cela te fâche.

BERGANCE.

Me fâcher contre mon ami parce qu'il m'avertirait de mes défauts ! tu me prends donc pour un homme ? Au contraire, je t'en serai obligé. Je te préviens que j'ai des dispositions au bavardage ; c'est à toi de m'arrêter à temps.

Je crois être né à Séville, chez un boucher, qui m'apprit dès l'enfance à aboyer les mendians, à mordre les autres chiens, à saisir les taureaux par les oreilles. Ces exercices me déplaisaient ; quand on m'excitait à courir sur un pauvre, je n'y allais qu'à regret, et quand je mordais les bœufs pour les faire marcher plus vite à la boucherie, je ne sais quoi me disait que j'aurais dû mordre plutôt ceux qui allaient les égorger. Je quittai donc bientôt cette maison de meurtres, et je gagnai la campagne, où je rencontrai un troupeau de moutons.

Charmé de pouvoir consacrer ma vie à défendre les faibles contre les forts, je m'avançai vers un des bergers en baissant la tête et remuant la queue. Il me caressa, examina mes dents : voyant que j'étais jeune et de bonne race, il me mit un collier armé de pointes de fer ; et me voilà chien de berger.

J'étais ravi de mon nouvel état. Dans mon enfance j'avais entendu lire des histoires de bergerie chez une jeune Sévillane dont mon premier maître était amoureux. Ce maître, après avoir tué des moutons le matin, venait le soir lire des églogues chez sa maîtresse. Je me rappelais ces beaux récits de bergers et de bergères qui faisaient retentir les échos des doux sons de leurs musettes. Je me souvenais du malheureux Amphrise qui allait écrivant des vers sur l'écorce de tous les hêtres ; du respectueux Elicio, ce digne amant de Galatée, qui négligeait quelquefois ses brebis et ses affaires pour s'occuper de celles d'autrui ; et des douleurs de Sirène, et des regrets de Diane, et de beaucoup d'autres bergers ou bergères qui se disaient les choses du monde les plus aimables, les plus tendres, et s'évanouissaient toujours quand ils se quittaient ou se rencontraient. Quel bonheur, pensais-je en moi-même, de me trouver le compagnon

fié le troupeau sont les premiers à le détruire! si les défenseurs des brebis les égorgent, et si les pasteurs sont des loups!

SCIPION.

Quand on n'a lu que des églogues, on est quelquefois étonné de ce qui se passe dans le monde.

BERGANCE.

J'abandonnai sur-le-champ ces maîtres cruels, et je revins à Séville, où j'entrai au service d'un riche marchand.

Ce maître avait deux fils, l'un âgé de douze ans, l'autre de quatorze, étudiant ensemble le latin au collége des Jésuites. Quand ils allaient prendre leurs leçons, ils étaient toujours suivis de plusieurs valets pour porter leurs livres. S'il faisait beau, ils allaient à cheval; s'il pleuvait, un carrosse était à leurs ordres. Cette magnificence me donnait à penser, lorsque je la comparais avec le peu de faste de leur père, qui s'en allait chaque matin à la bourse suivi d'un nègre et monté sur un méchant petit mulet.

SCIPION.

Tel est l'usage des négocians riches: ils affectent d'être modestes pour eux-mêmes; mais leur vanité s'en dédommage avec leurs enfans. Ils leur achètent des titres, ils les

élèvent comme de grands seigneurs ; enfin ils prodiguent leurs trésors pour les rendre ridicules et leur faire oublier qu'ils sont leurs pères.

BERGANCE.

Un jour les enfans de mon maître, en allant au collége, laissèrent tomber un de leurs portefeuilles dans la cour. Comme j'avais appris à rapporter, je saisis le portefeuille par ses cordons, et, malgré les efforts d'un valet qui tenta de me l'arracher, je le portai jusqu'au collége. Là, sans m'en dessaisir, j'entrai gravement dans la salle d'étude; je ne m'étonnai point des éclats de rire des écoliers, et, distinguant l'aîné de mes jeunes maîtres, j'allai déposer avec respect mon portefeuille dans ses mains ; ensuite je revins m'asseoir à la porte de la salle ; et, regardant d'un air attentif le professeur qui lisait dans sa chaire, j'eus l'air de l'écouter avec fruit.

Mon amour pour la science divertit beaucoup mes jeunes maîtres, qui voulurent que tous les jours je portasse au collége le même portefeuille. Dès que j'arrivais, on me faisait mille caresses, tous les chapeaux, tous les bonnets étaient en l'air pour que je courusse les ramasser. L'un venait m'offrir à manger, l'autre allait me chercher à boire ; les plus

petits montaient à cheval sur moi. On envoyait acheter pour moi tout ce que l'on imaginait pouvoir me plaire ; et, comme j'avais marqué du goût pour les petits pains au lait, tous les rudimens, tous les dictionnaires étaient engagés ou vendus au boulanger.

Cette heureuse vie ne dura guère. L'autorité, raison sans réplique, vint m'arracher à tant de bonheur. Les régens du collége remarquèrent que les écoliers s'occupaient bien plus de jouer avec moi que de faire leurs versions ; ils défendirent à mes maîtres de m'amener avec eux. Je retournai donc à la garde de la porte ; et, pour comble de malheur, on me fit reprendre la chaîne dont on m'avait autrefois délivré. Ah ! mon cher Scipion, qu'il est affreux de déchoir ! le mal qu'on a supporté toute sa vie n'est presque rien, l'habitude l'a rendu léger ; mais quand on a goûté le bonheur, et qu'on retombe dans l'infortune, on ne se trouve plus assez de force pour la supporter.

SCIPION.

Tu ne perds pas une occasion de disserter.

BERGANCE.

Tu es encore bien heureux qu'ayant habité quelque temps le collége, je ne sois pas plus pédant et plus bavard. Mais revenons à mon

histoire. Il me fut impossible de soutenir ma captivité. Je tombai malade ; on me détacha pour me faire promener ; et je me vis à peine libre, que je sortis de cette maison sans prendre congé de personne.

Je ne fus pas long-temps sans maître ; j'entrai dans un superbe hôtel, que je jugeai devoir appartenir à quelque riche seigneur.

SCIPION.

Mais comment faisais-tu pour avoir si vite une condition ? On a tant de peine à trouver quelqu'un qui nous permette de lui consacrer nos jours et notre liberté !

BERGANCE.

Ma méthode était sûre et facile ; la patience et la douceur. Avec ces deux vertus, on aplanit tous les obstacles, on se fait aimer de ceux mêmes qui nous voulaient le plus de mal. Quand j'avais formé le projet d'entrer dans une maison, je me tenais à la porte ; dès que le maître paraissait, j'allais à lui en le flattant de ma queue ; je le regardais avec respect et tendresse, je nettoyais avec ma langue la poussière de ses souliers ; s'il me faisait donner des coups, je les supportais sans murmure, je retournais le caresser. On ne bat jamais deux fois celui qui baise le bâton. J'étais reçu, je

servais avec zèle, et bientôt tout le monde m'aimait.

Ce fut ainsi que je gagnai les bonnes grâces d'un des principaux officiers de cet hôtel. Mais ma nouvelle demeure était aussi triste que magnifique. Tout le monde était en deuil; les écuyers, les pages, les domestiques étaient couverts de crêpes depuis la tête jusqu'aux pieds; les appartemens tendus de noir; un profond silence régnait partout; et la maîtresse du logis, renfermée dans une chambre obscure, ne voyait jamais la clarté du jour.

SCIPION.

Elle avait donc perdu son mari?

BERGANCE.

Mieux que cela : je vais te raconter son histoire comme la raconta devant moi l'écuyer qui m'avait pris en amitié.

La belle Ruperte était arrivée du Mexique avec sa mère et des trésors immenses. La mère de Ruperte mourut; sa fille, qui n'avait que dix-huit ans, et que sa beauté céleste rendait l'objet de tous les hommages, resta maîtresse de plusieurs millions et de sa liberté. Deux cavaliers sévillans étaient fort assidus à lui faire leur cour. L'un, appelé don Pèdre de Gamboa, était déjà d'un certain âge, veuf, et père d'un fils unique qui étudiait à Salaman-

que. L'autre, qui se nommait don Estevan, était jeune, aimable et bien fait. Tu comprends qu'il fut préféré; la belle Ruperte le choisit pour époux.

Le jour même de leur mariage, don Pèdre, que son amour, son orgueil, sa violence naturelle avaient mis hors de lui-même, courut attendre son rival à la porte de l'église; et, dès qu'il le vit arriver avec cette maîtresse adorée que don Pèdre allait perdre pour jamais, il s'élance comme un furieux sur Estevan, lui plonge un poignard dans le cœur, et s'échappe au milieu des cris, de la foule, du tumulte. La belle Ruperte était évanouie à côté du malheureux Estevan, mort et baigné dans son sang. On la rapporta dans sa maison: elle ne revint que long-temps après, avec un délire affreux, avec une fièvre ardente qui pensa la mettre au tombeau. Elle demandait, elle appelait sans cesse son cher Estevan; elle s'échappait des bras de ses femmes pour aller, disait-elle, chercher par toute la terre le monstre qui l'avait privée de son époux, de son amant, pour l'immoler elle-même à son implacable vengeance. La fureur, l'amour, la douleur, auraient bientôt terminé sa vie, si l'on n'avait pris le parti d'obéir à toutes ses volontés. Elle se fit apporter le poignard que

le barbare don Pèdre avait laissé dans le sein d'Estevan ; elle fit déterrer le corps de cet infortuné, ordonna que l'on prît son cœur, qui fut embaumé dans une boîte d'or; et, dès qu'elle fut maîtresse de cette triste relique, elle jura, la main armée du poignard et placée sur la boîte, de ne jamais revoir le jour qu'elle n'eût vengé la mort de son époux. Aussitôt elle fit fermer toutes les fenêtres de son appartement; on couvrit les murailles de velours noir; on suspendit au plafond une lampe sépulcrale; le poignard et la boîte d'or furent placés sur un autel, au-dessous de cette lampe; et la jeune et belle Ruperte, vêtue de bure et de laine, renonçant à tout l'univers pour se livrer à sa douleur, pour ne s'abreuver que de ses larmes, ne sortit plus de ce solitaire et lugubre appartement.

SCIPION.

J'aime beaucoup madame Ruperte. Voilà comme il faut aimer, ou ne s'en pas mêler! Elle mourut bientôt, cette pauvre infortunée?

BERGANCE.

Non; mais sa santé dépérissait tous les jours. Depuis un mois que j'étais chez elle, ses femmes et son écuyer la tourmentaient pour appeler un médecin. Elle n'y consentit qu'avec peine. Le médecin la trouva fort mal, et

la menaça d'une mort prompte, si elle ne changeait pas d'air. Elle résista long-temps. Vaincue enfin par les prières, par les larmes de toute sa maison, elle promit d'aller passer quelques semaines dans une superbe terre qu'elle avait à quelques journées de Séville; mais, fidèle à son serment, elle envoya d'avance arranger un appartement semblable à celui qu'elle allait quitter; et, pour ne pas voir le jour, elle ne voulut voyager que la nuit, s'arrêtant dans les auberges dès que l'aurore paraissait, et s'enfermant dans une chambre obscure, avec sa boîte et son poignard qui ne la quittaient jamais.

Je fus de ce voyage; et, comme en voyant pleurer la belle Ruperte, touché jusqu'au fond de mon âme de tant d'amour, de tant de constance, je m'étais mis souvent à hurler, ces hurlemens m'avaient valu l'amitié de ma maîtresse. Elle m'avait permis de rester dans sa chambre; elle me caressait quelquefois, et me confiait la garde de sa porte pendant le peu de momens qu'elle donnait à un pénible et douloureux sommeil.

Un soir que nous allions partir d'une auberge ou nous avions passé la journée, l'écuyer de la triste Ruperte entra tout à coup d'un air troublé. Madame, dit-il, ne descen-

dez pas, vous vous rencontreriez avec un homme dont la vue vous ferait trop de mal. Quel est cet homme? répondit-elle. C'est le jeune Fernand de Gamboa, le fils unique du traître don Pèdre Il revient de Salamanque, et demande à passer la nuit dans cette auberge. Il est encore au milieu de la cour avec ses valets. Attendez qu'on l'ait conduit à son logement, pour éviter son odieuse vue.

A ces paroles Ruperte pâlit, et s'appuya sur une de ses femmes. Elle garda quelque temps le silence, la tête baissée, les regards fixés sur la terre; puis, relevant ses yeux égarés : Qu'on ôte mes chevaux, dit-elle, je ne partirai que demain. L'écuyer voulut l'engager à changer de résolution; elle répéta son ordre, commanda qu'on la laissât seule, et s'enferma dans sa chambre, où il ne resta que moi.

A peine libre, elle courut à la boîte d'or, la saisit avec vivacité, l'approcha de ses lèvres, la pressa contre son cœur; et d'une voix entrecoupée par ses sanglots : O déplorable et unique reste de tout ce que j'aimai, dit-elle, de tout ce que je pouvais aimer au monde, voici l'instant de la vengeance que je t'ai promise, que je t'ai jurée. Cette vengeance sera terrible. Qui sait mieux que moi, malheu-

reuse! que le plus douloureux des supplices est de survivre à ce qu'on adore? Le fils unique de ce monstre doit être son bien le plus cher : je veux le lui ravir comme il m'a ravi le mien; je veux qu'il me paie ton sang avec le sang de son fils. Ce fils est innocent, je le sais; tu l'étais aussi quand le barbare t'assassina. Il me faut un crime pour venger un crime, quitte à l'expier par ma mort. O mon époux, cette mort après laquelle je soupire, cette heureuse mort qui doit me rejoindre à toi, sera pour ta triste veuve un moment de bonheur suprême, mais auparavant j'obtiendrai vengeance.

En disant ces mots Ruperte saisit le poignard qui était à côté de la boite; elle en essaie la pointe, et le cache dans son sein. Ensuite, s'efforçant de prendre un visage tranquille, elle fait appeler en secret une des servantes de l'auberge, et, lui présentant une bourse d'or, elle lui demande, pour unique prix d'une si grande libéralité, de venir la prendre à minuit, pour l'introduire, sans être vue, dans la chambre de ce jeune homme qui vient d'arriver. La servante sourit et promet. Ruperte, sans s'embarrasser de ce qu'elle peut imaginer, lui recommande d'être discrète, fait

retirer ses femmes, ses domestiques, et attend impatiemment l'heure fatale.

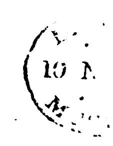
J'étais au désespoir de cette funeste résolution; je sentais toute l'horreur du crime qu'allait commettre Ruperte; mais je n'osais ni ne pouvais l'empêcher. D'ailleurs, ce crime même avait dans son motif quelque chose qui m'en imposait, qui me forçait au respect. Je résolus de suivre ma maîtresse pour voir la fin de cette tragédie, pour la secourir s'il en était besoin.

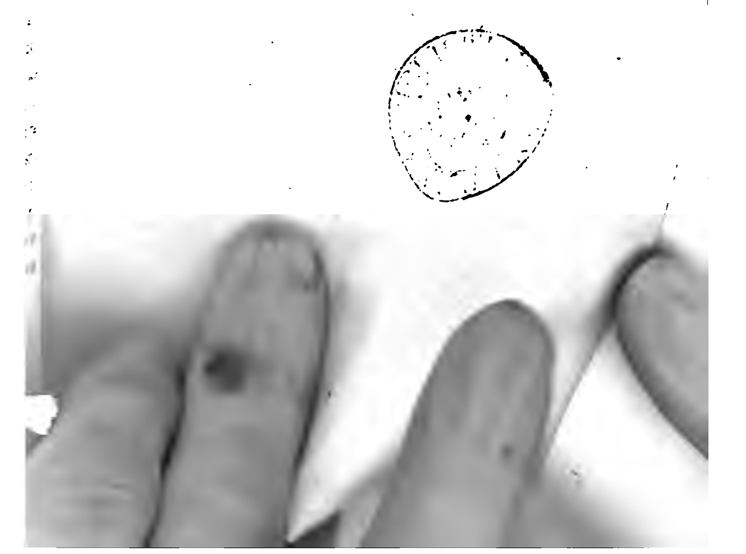
SCIPION.

Je commence à trembler, Bergance.

BERGANCE.

Je tremblais aussi quand minuit sonna. L'exacte servante vint, nu-pieds, une lanterne sourde à la main, frapper doucement à la porte de Ruperte. Elle était prête depuis longtemps. La servante la conduisit jusqu'à la chambre du jeune Fernand, qu'elle ouvrit avec un passe-partout; et, remettant sa lanterne entre les mains de ma maîtresse, elle s'enfuit sans dire un mot. Ruperte, d'un pas ferme, entre dans la chambre, tire aussitôt son poignard avec un mouvement de fureur, et marche vers le lit du jeune homme, qui dormait d'un profond sommeil. Elle ouvre les rideaux, dirige sa lumière sur le malheureux







Desenne del. J. F. Ribault sculp.

Fernand, afin de bien choisir la place de son cœur; et, prononçant le nom de l'époux qu'elle adore, elle lève le bras pour frapper... Mais la beauté de Fernand, qui ressemblait à un ange endormi, le doux sourire qui entre-ouvrait ses lèvres de rose et laissait voir ses belles dents, ses longues paupières noires baissées sur ses joues colorées, l'air de douceur et de paix qui relevait l'éclat de ses charmes, arrêtent le bras de Ruperte. Elle demeure immobile, interdite, n'osant frapper. Bientôt le poignard lui tombe des mains, et le bruit de sa chute réveille Fernand, qui, surpris, effrayé d'abord, saute de son lit, court à son épée. Je me presse alors d'arriver pour défendre ma maîtresse; il n'en était pas besoin. Elle était tombée à genoux, et, posant sa lanterne à terre, elle tendait ses mains suppliantes: Pardonnez, disait-elle d'une voix soumise, pardonnez, jeune don Fernand, à une femme faible et sensible qui voulut vous percer le sein, qui l'aurait pu, si votre seule vue ne l'avait pas désarmée. Reconnaissez l'infortunée Ruperte; ce nom doit vous rappeler et le crime de votre père et les motifs de ma fureur contre vous. Epargnez-moi, don Fernand, je sens que j'aimerai la vie, si c'est à vous que je la dois.

Ces paroles, et la beauté de Ruperte, que sa frayeur, l'attitude qu'elle avait prise, rendaient plus touchante encore, firent une impression soudaine sur le beau jeune homme. Il se hâte de relever la fidèle veuve, il tombe lui-même à ses pieds, en la rassurant par des protestations pleines de respect et de tendresse. Il lui dit en peu de mots que son père venait de mourir, que le souvenir de son crime devait être enseveli dans sa tombe; que cependant, si Ruperte voulait encore le poursuivre sur un innocent, il lui présentait son cœur, son cœur déjà trop vivement frappé par les célestes attraits de son ennemie. Il lui présente le poignard en s'offrant lui-même à ses coups. Ruperte le jette loin d'elle; quelques larmes, qu'elle donnait sans doute à la mémoire de son époux, vinrent à tomber sur ses mains, et don Fernand, qui se précipite, les essuie avec ses lèvres. La fidèle veuve se défendait cependant; elle voulait retourner dans sa chambre; le jeune homme lui représenta qu'elle pouvait être rencontrée, que son honneur serait compromis, qu'il était plus sûr d'attendre le jour. Pendant tout ce dialogue, je ne sais comment il se fit que la lanterne fut renversée, et que la lumière s'éteignit. Dès-lors plus de moyen de retrouver le che-

min de Ruperte. Moi-même je ne vis plus rien dans la chambre, et je n'entendais guère ce qui se disait, parce qu'ils parlaient tous deux à la fois en s'interrompant sans cesse. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que bientôt ils ne parlèrent plus, et que Fernand vint me mettre à la porte, en la fermant à double tour sur moi. Je ne sais le parti que prit Ruperte, mais je sais que dès ce moment je pris celui de la quitter, et sortis aussitôt de cette auberge, en faisant de grandes réflexions sur les sermens et la fidélité des veuves inconsolables.

SCIPION.

Je ne m'attendais pas à ce dénouement. Cependant il faut convenir que c'était de tous le plus naturel.

BERGANCE.

Cela peut être, mais il me mit en colère, et je repris le chemin de Séville par une des plus fortes chaleurs que nous donne le mois de juillet, lorsque, passant devant une hôtellerie solitaire, je remarquai, sur le banc de pierre qui était à la porte, deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans, mal vêtus, déguenillés, ayant à peine pour souliers de vieilles semelles rapiécées, pour bas la peau de leurs jambes, pour chapeaux, l'un un

vieux bonnet de drap vert, l'autre un reste de feutre presque sans coiffe, portant des fragmens de pourpoint qui laissaient voir en plusieurs endroits que leurs chemises étaient percées, et par là-dessus deux morceaux d'épées dont les baudriers étaient deux ficelles.

A travers ce pauvre équipage on ne pouvait s'empêcher de remarquer le joli visage, la physionomie vive, agréable, spirituelle, de ces petits polissons. Je m'arrêtai pour les considérer. Ils étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre, et venaient d'arriver par des chemins opposés. Après s'être salués avec beaucoup de politesse, l'un d'eux engagea le premier la conversation :

Seigneur gentilhomme, dit-il, n'y a-t-il pas de l'indiscrétion à vous demander si ce pays est votre patrie, ou si vous ne vous y trouvez qu'en passant.

Seigneur cavalier, répondit le gentilhomme, il me serait difficile de vous dire ma patrie. Un voyageur tel que moi se regarde comme un cosmopolite; et, partout où je me trouve bien, je me crois dans mon pays. — Il me semble, reprit le premier, que l'endroit où j'ai l'honneur de rencontrer votre seigneurie n'est guère fait pour l'arrêter. — Pas plus que la vôtre, seigneur cavalier; mais vous sa-

vez que, lorsqu'on voyage pour s'instruire, il faut tout voir, ne rien dédaigner, et tâcher de s'accommoder des auberges les moins agréables. Je ne me plaindrai point de celle-ci, puisque j'ai le bonheur d'y rencontrer un cavalier tel que vous, et, si vous voulez que nous continuions notre route ensemble, je vous avoue que les chemins me sont à peu près indifférens. — Ils me le sont aussi, seineur gentilhomme, et je serai charmé de voyager avec vous. Mon nom est don Pèdre del Rincon; mes amis m'appellent Rinconet. Une affaire d'honneur m'a forcé de m'éloigner de Madrid, où mon père, par piété, s'amusait à distribuer au public les petites bulles du carême, que les fidèles achètent deux sous. Je me faisais un devoir religieux d'aider mon père dans cet office. C'était moi qui portais le paquet des bulles, tandis qu'il portait le paquet de l'argent. Malheureusement un jour je me trompai de paquet, et je m'égarai si bien dans les rues, que mon père eut bien de la peine à me retrouver. Il me retrouva cependant, et me fit conduire chez le corrégidor, qui apparemment avait déjà pris les ordres du roi. Ce monarque est sévère, vous le connaissez; il m'exila de la cour. Je voyage depuis ce moment.

Quant à moi, seigneur, reprit le gentilhomme, mon nom est don Fernand Cortado, mes amis m'appellent Cortadille. Mon père avait un goût singulier; il portait toujours dans sa poche de longues bandes de papier qu'il appliquait avec attention sur les habits des personnes qui venaient le voir. Ensuite il achetait de l'étoffe, et s'amusait à couper et à coudre cette étoffe d'après les marques qu'il avait faites sur ces bandes de papier. Cela l'occupait et le divertissait. Je me plaisais aussi à coudre les poches; et, à force de jouer ainsi dès mon enfance avec des poches, j'en pris si bien l'habitude, que, dans les rues, dans les foules, je ne pouvais pas voir une poche sans aller examiner si elle était bien cousue. Cela fit du bruit; le corrégidor désira de me connaître. En général, je me soucie peu d'approcher les grands; et, pour éviter l'embarras des politesses, des visites à rendre et à recevoir, je pris le parti de m'éloigner. Je comptais aller à Séville, où l'on m'a dit qu'on pouvait vivre plus inconnu, et précisément de la manière qu'on veut.

Eh bien, seigneur, reprit Rinconet, allons à Séville. Je me trouverai bien partout, pourvu que j'y sois avec vous.

En disant ces mots, ils s'embrassèrent cordialement, et prirent la route de Séville.

SCIPION.

J'espère que tu ne les suivis pas?

BERGANCE.

Pardonnez-moi, mon ami, leur conversation m'avait amusé, leur physionomie me plaisait; je voulus m'attacher à eux, je vins les caresser; ils me reçurent fort bien, et me voilà suivant mes nouveaux maîtres.

En arrivant à Séville, leur premier soin fut de s'établir sur la place du marché pour faire les commissions, porter les fardeaux, les emplettes de ceux qui venaient acheter. Ils gagnèrent quelques réales. Ensuite ils mirent en usage leurs talens, et le gain fut beaucoup plus fort. Un matin que Rinconet arrivait sur la place plus tard que de coutume, Cortadille, courant à lui, mit dans ses mains une bourse assez bien remplie : Voilà, dit-il, ce que je viens d'accrocher à un jeune ecclésiastique pour lequel j'ai fait une commission. Cachez cette bourse, mon frère, dans la crainte des événemens. Rinconet cacha la bourse; et à peine l'avait-il mise dans son sein, qu'un ecclésiastique, pâle, hors d'haleine, vint demander au prudent Cortadille s'il n'avait pas vu une bourse de telle et telle façon, dans la-



quelle il y avait quinze écus d'or, trois réales, huit maravédis : Je l'ai perdue, ajouta-t-il, pendant que je faisais les emplettes que vous avez portées. Cortadille, sans changer de visage, lui répondit :

Seigneur licencié, votre bourse ne peut pas être perdue. Il est possible que vous l'ayez placée dans un endroit mal sûr... Il faut bien, interrompit le licencié, que je l'aie placée dans un endroit mal sûr, puisque je ne l'ai plus. Vous pouvez ne l'avoir plus, reprit Cortadille, et j'en crois sur sa parole un honnête homme tel que vous, mais il est fort différent que la bourse soit perdue, ou simplement volée; car, dans ce dernier cas, il se pourrait que le voleur vînt à se repentir et vous la rapportât, en vous faisant bien des excuses.... Morbleu! dit l'ecclésiastique, je le tiendrais quitte des excuses, pourvu qu'il se dépêchât. — Doucement, seigneur licencié, doucement, point de pétulance; vous êtes d'un état grave dans lequel il faut se donner le temps de la réflexion.

Un jour vient après l'autre, voyez-vous; les uns donnent, les autres prennent, voilà le monde; et, au bout du compte, nous ne sommes rien devant Dieu. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous ex-

horter à la patience. Elle ne nuit jamais, comme vous savez, et souvent on s'en trouve bien. Avec tout cela, je ne voudrais pas être à la place de celui qui vous a pris cette bourse, car votre seigneurie est dans les ordres, et voler un ecclésiastique, c'est être sacrilége, selon les lettres d'excommunication que nous appelons *Paulines*.

Je vous en réponds, reprit le triste licencié; quoique je ne sois pas encore prêtre, je suis sacristain d'un couvent de religieuses, et l'argent qui était dans cette bourse est le tiers du revenu d'une petite chapelle que m'a résignée mon oncle le chanoine. C'est de l'argent sacré, de l'argent béni, et....... Miséricorde! s'écria Rinconet, ah! mon Dieu! que celui qui l'a prise la garde! cette bourse fera son malheur. Allez, allez, seigneur licencié, le jugement dernier arrivera un jour ou l'autre, et c'est alors que vous connaîtrez l'insolent, le coquin, le misérable, qui a osé voler, retenir, se servir du tiers du revenu d'une petite chapelle résignée par monsieur votre oncle le chanoine. Eh! dites-moi, seigneur sacristain, combien vous vaut la chapelle entière? Le diable vous emporte! répondit l'ecclésiastique, il est bien question de vous rendre compte de mes bénéfices. En disant ces paroles il fouilla

dans sa poche pour prendre son mouchoir; le mouchoir n'y était plus. Cortadille, en lui disant ces impertinences, s'en était emparé; et le malheureux sacristain s'en alla, désolé, sans argent, sans mouchoir, conter son aventure à son oncle le chanoine.

Tandis que mes deux vauriens se félicitaient de leur adresse, leur joie fut un peu troublée par un portefaix comme eux, qui leur dit, en leur frappant sur l'épaule : Parlez donc, messieurs, vous êtes du métier? Que voulez-vous dire? répondit Cortadille. Je veux dire que vous vous en tirez à merveille; mais comment vous donnez-vous les airs de voler dans cette ville sans avoir rendu vos devoirs au seigneur Monipodio? C'est une politesse dont aucun honnête fripon ne peut se dispenser en conscience. Il faut au moins se faire écrire chez ce brave homme, qui est le père, le maître, l'appui de tous nos filous. Je vous avertis même, en ami, qu'il pourrait vous en coûter cher si vous manquiez à ce devoir.

Je pensais, dit fièrement Cortadille, que le vol était un métier franc que tout homme peut exercer librement. Mais il faut respecter les lois du pays où l'on se trouve; et, si votre seigneurie veut avoir la bonté de nous conduire chez cet illustre chef, nous la suivrons avec

d'autant plus de confiance, que nous voyons bien que vous êtes un confrère.

Vous ne vous trompez pas, seigneur, répliqua le jeune homme; à la vérité, je suis encore dans l'année de mon noviciat; mais j'espère, dans trois mois, être reçu fripon en titre pour servir Dieu et les honnêtes gens. Comment! pour servir Dieu! lui dit Cortadille, je n'aurais pas cru que ce fût le but de notre métier (1). Monsieur, répondit le jeune homme, je ne suis pas un grand théologien, mais je peux vous assurer qu'avec l'ordre que le seigneur Monipodio a mis dans notre société, il est difficile de vivre plus saintement que nous ne vivons (2). Nous disons le rosaire toutes les semaines, nous nous ferions scrupule de voler le vendredi, et pour rien au moude, le samedi, nous ne voudrions regarder une fille qui s'appellerait Marie.

Toute cette conversation se faisait en allant chez le seigneur Monipodio.

---

(1) Cosa nueva es para mi que aya ladrones en el mundo para servir dios y la buena gente, etc.

(2) Es tan santą y buena que no se yo si se podra mejorar, etc. Rezamos nuestro rosario, no hurtamos el dia viernes, ni tenemos conversacion con muger que se name Maria, el dia del sabbado, etc.

SCIPION.

Es-tu encore loin de sa maison ?

BERGANCE.

Non, mon ami, nous y voilà. Elle n'avait pas grande apparence. Nous fûmes introduits dans une salle basse, dont tous les meubles consistaient en quelques nattes de jonc, des fleurets pendus aux murailles, une mauvaise image de Notre-Dame, au-dessous de laquelle était un tronc, et plus bas une vieille terrine pleine d'eau bénite (1). Dans cette salle étaient deux braves de profession, avec les moustaches pendantes, le grand chapeau, l'épée de longueur, trois portefaix, un aveugle, et deux vieillards habillés de noir, tenant chacun un chapelet dont les grains étaient énormes. Bientôt après arriva une vieille qui, sans rien dire à personne, fut à la terrine, prit de l'eau bénite, se mit à genoux devant l'image, baisa la terre trois fois, leva trois fois les bras au ciel, et revint joindre le reste de la compagnie.

Peu de temps après parut le fameux Monipodio. Je le regardai de tous mes yeux. Il paraissait âgé de quarante ans, haut de taille, brun de visage, la barbe noire, les yeux ar-

---

(1) En la pared estava pegada una imagen de Nuestra Señora, de mala estampa, etc.

dens, surmontés d'un sourcil touffu qui allait d'un œil à l'autre. Un grand baudrier lui traversait la poitrine, et soutenait un large coutelas. Ses mains étaient courtes et velues, ses doigts gros et carrés, et ses deux narines, s'ouvrant et se fermant avec bruit, exhalaient une épaisse fumée.

Dès qu'il parut, tout le monde lui fit une profonde révérence. Notre guide lui présenta mes jeunes maîtres comme deux sujets remplis de zèle, qui briguaient l'honneur de servir sous ses ordres. Je le veux bien, dit Monipodio; que savent-ils faire ?

Nous savons, répondit Cortadille, jouer aux cartes de manière à toujours gagner; nous savons fouiller dans les poches avec assez d'adresse, nous savons.... Mais fi donc! fi donc! s'écria le général, tous ces tours-là sont usés; il n'y a pas de commençant qui les ignore. Comment! vous ne savez que cela? Hélas! non, reprit Rinconet, et vous nous voyez tout honteux de notre ignorance. En parlant ainsi, quelques larmes roulaient dans ses yeux. Ne vous désolez pas, mes fils, leur dit alors Monipodio, vous êtes dans une école où l'on ne négligera rien pour vous instruire; et, si vous avez du courage et du zèle, vous arriverez bientôt à la perfection de l'art.

SCI

Es-tu encore loin d

BERG

Non, mon ami, nou pas grande apparence. dans une salle basse, d consistaient en quelques fleurets pendus aux mur image de Notre-Dame, au était un tronc, et plus ba pleine d'eau bénite (1). D deux braves de profession, pendantes, le grand chap gueur, trois portefaix, u vieillards habillés de noir chapelet dont les grains éta tôt après arriva une vieille à personne, fut à la terrine nite, se mit à genoux devan terre trois fois, leva trois fo et revint joindre le reste de

Peu de temps après paru podio. Je le regardai de tou raissait âgé de quarante ans brun de visage, la barbe n

(1) En la pared estava pegada tra Señora, de mala estampa, etc

ité qui fut admirée de tout le
jeune homme, lui dit Mo-
orter cette bourse à l'algua-
dès à présent le surnom de
otre société vous accorde.
prit place alors parmi les
l'ordre.

nt deux jeunes filles, le vi-
rouge, et avec un certain
onçait leur joyeux métier.
ux dames, dont l'une s'ap-
et l'autre la Gananciosa,
ns l'assemblée. On se mit à
o appela la vieille, qui priait
age. Mais cette bonne dé-
recéleuse de la compagnie,
voix tremblante :

Monipodio, j'ai renoncé de-
toutes les vanités du monde.
ner avec vous, parce que je
es dévotions à Notre-Dame
t je ne suis ici que pour vous
s'est passé cette nuit. Le Re-
pieds sont venus cacher dans

---

a medio dia, tengo de ir à cumplir
poner mis candelicas à Nuestra Se-
, etc.

ma maison une corbeille de très beau linge qu'ils ont volé hier au soir. C'était pitié, en vérité, de voir ces pauvres garçons suer à grosses gouttes en portant ce fardeau. Je vous assure que, si vous eussiez vu l'eau qui leur ruisselait sur le visage, vous les auriez pris pour de saints martyrs (1). Ils n'ont point ouvert la corbeille, ni fait le compte du linge qu'elle contient, tant ils ont de confiance en ma probité. D'ailleurs ces pauvres enfans étaient pressés de courir après un berger qu'ils avaient vu le matin vendre des moutons à la boucherie. Je ne sais s'ils auront pu l'attraper; mais je sais bien que je n'ai pas seulement voulu regarder la corbeille de linge. Ah! mon Dieu! oui, mon fils Monipodio, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si cette corbeille n'est pas encore aussi intacte que la mère qui m'a engendrée.

On n'en doute point, ma bonne, répondit Monipodio; dès que la nuit sera venue, j'irai moi-même chez vous faire l'inventaire de la corbeille, et je donnerai à chacun ce qui lui revient avec ma fidélité accoutumée. Comme vous voudrez, mon fils, répliqua la vieille Pi-

(1) Corriendo agua de sus rostros, que parecian unos angelicos, etc.

potte; c'était son nom. Mais il se fait tard, et je sens mon pauvre estomac s'en aller. Donnez-moi, je vous prie, un petit doigt de vin pour me soutenir. Cela est bien juste, reprit l'Escalante en prenant une bouteille qui était grosse comme une outre; elle remplit de vin une grande coupe de liége qui tenait au moins une chopine, et la présente à Pipotte. Celle-ci la prend à deux mains, et, après avoir soufflé la mousse qui était dessus : Tu en as mis beaucoup, dit-elle, ma fille, tu en as mis beaucoup; mais Dieu me fera la grâce d'aller jusqu'au bout (1). Disant ces mots, elle l'avale d'un trait; après quoi, poussant un soupir : Dieu te console, ma chère fille, parce que tu m'as consolée! ton vin est excellent; mais j'ai peur qu'il ne me fasse mal, à cause que je suis à jeun : donne-m'en encore un peu. Ne craignez rien, ma mère, lui dit l'Escalante, en remplissant de nouveau la coupe; il est trop vieux pour n'être pas sain. Je l'espère, reprit Pipotte, et la Sainte Vierge prendra soin de moi (2). Voyez à présent, mes chères filles, si

---

(1) Mucho echaste, hija Escalanta, pero dios dara fuerças para todo, etc.

(2) Assi lo espero yo en la Virgen, respondio la vieja, etc.

vous n'auriez pas quelques menues pièces de monnaie à me donner pour acheter les petites bougies qu'il me faut pour mes dévotions. J'étais si pressée de vous apporter des nouvelles de la corbeille, que j'ai oublié mon argent. Oui, oui, j'en ai, mère Pipotte, répondit la Gananciosa; prenez ces deux petites pièces, vous en acheterez un cierge que vous ferez brûler devant M. saint Michel; si vous pouvez en avoir deux, vous en mettrez un aussi à M. saint Blaise; ce sont mes deux patrons. Je voudrais bien aussi en mettre un devant madame sainte Luce, parce qu'elle m'a guérie d'un mal d'yeux; mais je n'ai plus d'argent, et une autre fois je contenterai tout le monde (1). Vous ferez très sagement, ma fille, répondit Pipotte; ne ménagez jamais sur les cierges, c'est de là que dépend le salut. En disant ces mots, elle sortit avec l'argent.

SCIPION.

Il faut convenir que cette bonne Pipotte avait une dévotion bien entendue.

---

(1) Quisiera que pusiera una candelica a la senora santa Luzia, que por lo de los ojos tambien le tengo devocion : pero no tengo trocado, mas otro dia arva, donde se cumpla con todos.

BERGANCE.

Aussitôt qu'elle fut partie, le seigneur Monipodio, qui tenait dans le plus grand ordre les affaires de la société, se fit apporter le mémoire des coups de bâton, des coups de plat d'épée qu'on avait dû distribuer dans la semaine, et que différentes personnes étaient venues commander et payer d'avance. Après s'être assuré que l'argent avait été bien légitimement gagné, et que tous les coups avaient été remis à leur adresse, le scrupuleux Monipodio régla la distribution des postes, et en donna un distingué à Rinconet et à Cortadille. Ils eurent ordre d'occuper, jusqu'au dimanche suivant, depuis la Tour d'Or jusqu'au guichet du château des Maures. On leur permit même de s'étendre jusqu'à Saint-Sébastien, attendu que c'était un quartier neutre, où tous les filous pouvaient travailler indistinctement.

Chacun ayant ainsi ses fonctions, Monipodio rompit l'assemblée, en annonçant qu'il y en aurait une le dimanche d'après, dans laquelle on lirait un petit traité composé par un des plus savans professeurs de la confrérie. Tout le monde sortit; et moi, qui avais horreur de tout ce que je venais de voir et d'entendre, je fus à peine à la porte, que je pris

ma course, et quittai Séville, en me promettant de ne jamais rentrer dans une ville où la religion est déshonorée par la superstition la plus absurde, où la police est si mal observée, les mœurs si corrompues et si perverties, que les scélérats tiennent leurs conseils presqu'en public, sans redouter aucun châtiment.

SCIPION.

J'étais bien sûr que messieurs Rinconet et Cortadille ne te garderaient pas long-temps.

BERGANCE.

Hélas! mon ami, les nouveaux maîtres que je trouvai ne valaient guère mieux; c'étaient des comédiens. Je les suivis peu de jours. D'aventures en aventures, j'arrivai à Valladolid, et je t'aperçus portant une lanterne pour éclairer ce bon et saint homme Mahudès, qui a soin des pauvres de l'hôpital. Tu avais l'air content et heureux; je désirai de devenir ton compagnon, et de faire pénitence de la vie un peu trop errante que j'avais menée.

Dans cette bonne résolution, je vins m'asseoir, pour t'attendre, à la porte de l'hôpital. J'y vis bientôt arriver quatre personnes qui se faisaient des politesses pour passer : l'un était poëte, l'autre alchimiste, l'autre géomètre, le dernier faiseur de projets. Monsieur, disait le poëte au géomètre, il est bien étrange

qu'après avoir travaillé trente-deux ans sur le même ouvrage, tandis qu'Horace ne nous en ordonne que dix, après avoir fait un poëme dont le sujet est beau, grand, neuf, le style pur, les épisodes intéressans, la division excellente, enfin le poëme le plus héroïque, le plus sublime qui ait paru depuis l'Iliade; il est bien extraordinaire, dis-je, que je n'aie jamais pu trouver un prince qui ait voulu en accepter la dédicace et payer les frais d'impression.

Il m'est arrivé, reprit l'alchimiste, une aventure plus fâcheuse. Si quelque grand seigneur eût voulu me faire la moindre avance, j'aurais à présent plus de richesses que Crésus n'en a possédé. Comment cela? lui dit le géomètre. — Oui, monsieur; car j'ai trouvé la pierre philosophale; c'est-à-dire, je sais comment on la fait; il ne me faudrait qu'un peu d'or pour en venir à bout.

Que direz-vous donc, reprit le géomètre, quand vous saurez ce qui m'arrive? Je cherche, depuis vingt-cinq ans, la quadrature du cercle: j'en suis si près, si près, que je la crois toujours dans ma poche, et toujours il s'en faut d'un cheveu que je ne la tienne. Avant peu, cependant, je suis certain de l'attraper.

Hélas! messieurs, dit alors le faiseur de

projets, le roi d'Espagne est un grand ingrat. Je lui ai donné plusieurs fois des avis qui l'auraient rendu le plus puissant des monarques, il ne m'a pas seulement fait l'honneur de répondre à mes lettres. J'ai pourtant un projet qui doit me mettre dans l'opulence, ou je serais bien trompé. Je veux bien vous le confier. Vous allez voir avec quelle facilité sa majesté catholique va payer en un an toutes les dettes de l'Etat. Je propose au roi d'ordonner à tous ses sujets, depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, de jeûner une fois par mois au pain et à l'eau, et de porter au trésor royal l'argent que leur cuisine coûterait ce jour-là. Assurément il y a en Espagne plus de trois millions de personnes de l'âge que j'ai dit. La plus pauvre ne peut pas moins dépenser qu'une réale et demie par jour, et je veux bien ne fixer tout le monde qu'à ce taux-là : vous conviendrez, monsieur le géomètre, que mon jeûne vaudra au roi quatre millions et demi de réales par mois; et cet impôt n'est nullement à charge : au contraire, on servira Dieu en même temps que l'Etat; et je fournis aux sujets de sa majesté l'occasion d'être à la fois bons chrétiens et bons patriotes.

On convint que ce projet pouvait avoir du bon. Ces quatre messieurs, après s'être donné

de grandes louanges sur leurs talens, entrèrent ensemble à l'hôpital.

J'y entrai avec eux ; je te fis politesse, tu me la rendis. Le bon homme Mahudès voulut bien me prendre à son service, et je devins ton camarade. Depuis ce temps, mon cher frère, j'éprouve que, pour être heureux, il faut vivre en bonne compagnie.

Ici le jour parut, et les deux chiens perdirent la parole.

FIN.

LES MUSES,

NOUVELLE ANACRÉONTIQUE.

Les Muses sont quelquefois désœuvrées; alors elles s'ennuient comme les malheureux humains. Un jour que la vive Thalie ne savait que faire (depuis quelque temps elle est plus oisive qu'autrefois), elle descendit au pied du Parnasse pour voir si elle n'y trouverait pas quelque amant qui valût la peine d'être écouté : cela amuse toujours une femme.

Thalie ne trouva pas ce qu'elle cherchait; mais elle aperçut un enfant mal vêtu, deminu, qui courait dans une prairie; ses cheveux blonds, en désordre, retombaient sur son visage; d'une main il les relevait, de l'autre il prenait des papillons, et leur perçait la tête d'une épingle. Le malheureux papillon agitait ses ailes en se débattant. Plus il paraissait souffrir, plus le méchant enfant riait; mais quand il voyait le papillon près d'expirer, il retirait l'épingle, soufflait sur la plaie, et le moribond, reprenant ses esprits et ses cou-

leurs, s'envolait plus gai et plus beau qu'auparavant.

Thalie, après s'être amusée à considérer cet enfant, lui demanda comment il pouvait se plaire à un jeu si cruel. Ma belle dame, lui dit l'enfant, c'est l'oisiveté qui en est cause. Tel que vous me voyez, je suis de bonne famille, mais j'ai été fort mal élevé; l'on ne m'a rien appris du tout; je ne sais que faire, et je fais du mal.

La vivacité et l'esprit qui brillaient dans les yeux de l'enfant intéressèrent Thalie. Si vous voulez, lui dit-elle, je prendrai soin de vous; j'ai des sœurs qui passent pour instruites; nous nous ferons un plaisir de vous enseigner tout ce que vous voudrez apprendre, et peu de temps nous suffira pour vous rendre le plus savant et le plus aimable des hommes: voulez-vous me suivre? Je le veux bien, reprit l'enfant, mais à condition que ces dames dont vous me parlez ne seront que mes précepteurs, et que vous seule serez maman. En disant ces mots, il ramassa par terre un petit sac qui avait l'air d'être rempli de morceaux de bois, et le mettant sur son épaule, il dit à Thalie de lui donner la main. La Muse lui demanda ce qu'il avait dans son sac. Ah! ce n'est rien, reprit-il, ce sont mes joujoux. Il se mit à chanter une chanson qui n'avait ni air ni paroles,

et tantôt sautant à pieds joints sur les buissons qu'il rencontrait, tantôt s'arrêtant pour demander à la Muse si elle ne savait pas quelque nid d'oiseau, il arriva sur le haut du mont.

Le premier soin de Thalie fut de l'habiller magnifiquement; ensuite elle voulut se charger elle seule du soin de son éducation. Savez-vous lire? lui dit-elle. Pas trop bien, reprit l'enfant. — Vous avez sûrement de la mémoire? — On m'a souvent accusé d'en manquer; mais avec vous j'en aurai plus qu'avec les autres.

Thalie, qui l'aima bientôt plus qu'une mère n'aime son fils, craignit que ses sœurs n'en devinssent aussi éprises, et résolut de le leur cacher. Elle fit enclore un verger d'une haie vive, et le donna pour prison à cet enfant si chéri. C'était là que dix fois le jour la Muse venait lui donner leçon. Jamais écolier ne profita mieux; il suffisait de lui dire une seule fois quelque chose, il le savait mieux que le maître. La pauvre Thalie lui apprit en peu de temps tout ce qu'elle savait; mais en lui donnant la science elle perdait le repos; sa tendresse devenait chaque jour plus vive; elle soupirait sans savoir pourquoi, et bientôt les leçons se passèrent à regarder l'écolier.

L'enfant s'en aperçut : Maman, lui dit-il, je suis bien sûr que vous m'aimez beaucoup, et cela m'encourage à vous demander une grâce. Pourvu que ce ne soit pas de me quitter, répondit Thalie, je jure de ne rien vous refuser. Ecoutez-moi, reprit l'enfant; vous portez toujours à la main un masque qui me paraît charmant; il rit d'une manière si gaie et si vraie, que j'en ai toujours eu envie. Si vous ne me le donnez pas, je vous préviens que j'en mourrai de chagrin; et qui en sera le plus fâché de nous deux? ce sera vous. Thalie voulut en vain lui représenter que ce masque était la marque de sa divinité; quand je l'aurai, lui répondit l'enfant, ce sera la marque de votre tendresse pour moi; lequel aimez-vous mieux? Le voilà, lui dit Thalie en soupirant; et le fripon d'enfant lui sauta au cou, et mit le masque dans son sac.

Ce n'est pas tout, ajouta-t-il; vous m'avez appris tout ce que vous savez, mais vous m'avez promis davantage : je veux savoir la musique, la danse, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences possibles, afin de vous devoir davantage et de vous plaire encore plus. Ayez la bonté de m'ouvrir le verger, que j'aille m'instruire auprès de chacune de vos sœurs; je reviendrai bientôt me renfermer avec vous,

et consacrer à votre amusement tous les talens que j'aurai acquis.

Qui n'aurait pas été séduit par un tel discours? La crédule Thalie ouvrit à l'enfant, et poussa la bonté jusqu'à le recommander à chacune de ses sœurs. Ce soin était inutile; elles l'aimèrent bientôt autant que Thalie l'aimait; l'enfant courait de l'une à l'autre, et se faisait un jeu de tourner la tête aux filles de Jupiter. La grave Melpomène fut celle qui résista le plus; mais elle céda comme Calliope, comme Uranie, qui avaient voulu se défendre. Pour Terpsichore, Euterpe et Polymnie, elles adorèrent l'enfant presque aussitôt qu'elles le virent.

Voilà donc les neuf sœurs toutes éprises du même objet. Dès ce moment elles ne sont plus sœurs; la jalousie, l'envie, la méfiance entrent pour la première fois dans leurs âmes; ces chastes filles, qui n'ont jamais eu qu'un même sentiment, une même volonté, s'observent, se haïssent, se querellent; tout est en désordre sur le Parnasse, les arts en oubli, les concerts interrompus. Pour comble de malheur, ce fut cet instant que choisit Minerve pour venir visiter les Muses.

Quelle est sa surprise en arrivant sur le mont sacré! au lieu des chants d'allégresse

qui annonçaient toujours sa présence, elle trouve partout un silence profond : les Muses dispersées, rêveuses, solitaires, la reconnaissent à peine. Elle se plaint, elle menace, les neuf sœurs se rassemblent, veulent chanter leur protectrice ; mais leurs voix ne sont plus d'accord ; elles ont oublié leurs hymnes, aucune d'elles n'a son attribut. Melpomène avait donné son poignard à l'enfant, et de peur qu'il ne se blessât, elle en avait émoussé la pointe ; Calliope lui avait fait don de sa trompette, Euterpe lui avait prêté sa lyre, Uranie son astrolabe ; enfin les attributs des Muses étaient tous devenus les hochets de cet enfant.

Ce ne fut pas leur dernière honte ; tandis qu'elles cherchaient à s'excuser, elles voient voltiger dans l'air ce fatal enfant ; il tenait à la main tous ses larcins : Adieu, leur dit-il en riant, ne m'oubliez pas, je suis l'Amour : il en coûte toujours quelque chose pour faire connaissance avec moi.

La prudente Minerve fit alors un discours très moral aux filles de Jupiter ; celles-ci l'écoutèrent avec respect, et s'excusèrent en l'assurant que le coupable enfant avait si bien caché ses ailes, que pas une d'elles ne les avait aperçues.

PLAN

D'UN PETIT ROMAN ARABE,

INTITULÉ

KÉDAR ET AMÉLA (1).

Le bon Yarab, iman de Sana, dans l'Arabie heureuse, gouverne avec sagesse, et rend fort heureux ses peuples. Il a pour ami intime un vieux derviche, nommé Malec, qui habite sur le sommet d'une montagne, à peu de distance de la capitale d'Yarab. Le bon iman va lui demander des conseils, et Malec est un modèle de sagesse.

Yarab a un fils nommé Kédar, dont le caractère lui donne beaucoup d'inquiétude. Les flatteurs corrompent ce jeune homme, qui, malgré les soins de son père, a été fort mal élevé. Yarab prévoit qu'il fera de grandes sot-

(1) L'ouvrage sera divisé par chapitres, qui auront tous un titre court, dans le goût de Zadig, de Tristram, etc.

tises, que partant il lui arrivera de grands malheurs. D'après cette crainte, il fait faire un vaste souterrain dans la cabane du derviche, remplit ce souterrain d'un trésor immense, scelle le trésor d'une pierre dont le derviche seul a la clef, et lui recommande de conserver ce trésor à son fils comme une dernière ressource; mais de ne le lui découvrir qu'après que le malheur aura rendu Kédar raisonnable.

Peu de temps après, le bon Yarab meurt en réitérant cette prière au derviche Malec, qui reçoit ses derniers soupirs. Kédar devient iman de Sana, et, égaré par son pouvoir, par ses courtisans, se livre à tous les excès, dissipe toutes ses richesses, met des impôts, éloigne les gens de mérite, aliène le cœur de ses peuples, etc.

Un jour que Kédar est à la chasse, il rencontre une jeune et charmante bergère, toute seule, gardant ses moutons. Kédar la trouve jolie et le lui dit : la bergère répond avec pudeur et modestie. Kédar, peu accoutumé à ces deux vertus, s'enflamme davantage. Il revient plusieurs fois dans ce bois, cause avec cette bergère, qui s'appelle Améla, et lui propose de venir au sérail. La bergère refuse cet honneur; elle est même effrayée en apprenant que ce chasseur est l'iman. Elle lui dit de fort

belles choses qui font impression sur Kédar, dont le cœur au fond était excellent, et qui redoublent son amour.

Revenu dans son palais, il parle d'Améla à son favori Amrou, qui se moque des prétendues vertus de la bergère, fait rougir Kédar de son respect pour elle, et lui persuade de la faire enlever et de la faire conduire au sérail, où elle ne devait pas être plus tôt deux jours qu'elle y serait tout accoutumée.

Kédar se laisse persuader; mais il veut essayer un dernier entretien avec Améla, après lequel il laissera à Amrou la conduite de cette affaire. Kédar va trouver sa bergère, et lui parle sur un ton tout différent de celui qu'il avait eu jusqu'alors. La bergère en est irritée: Kédar la quitte en l'assurant que le lendemain elle serait à lui, et vient ordonner à Amrou d'envoyer prendre la belle bergère.

Amrou va lui-même faire la commission; mais il ne trouve plus la bergère. Améla s'était enfuie. On la cherche inutilement; on ne trouve dans sa cabane que sa houlette, son troupeau, et un billet pour Kédar plein de noblesse et de vertu. Amrou revient tout honteux, et assez mal reçu par son maître, qui regrette beaucoup sa bergère. Mais Amrou lui

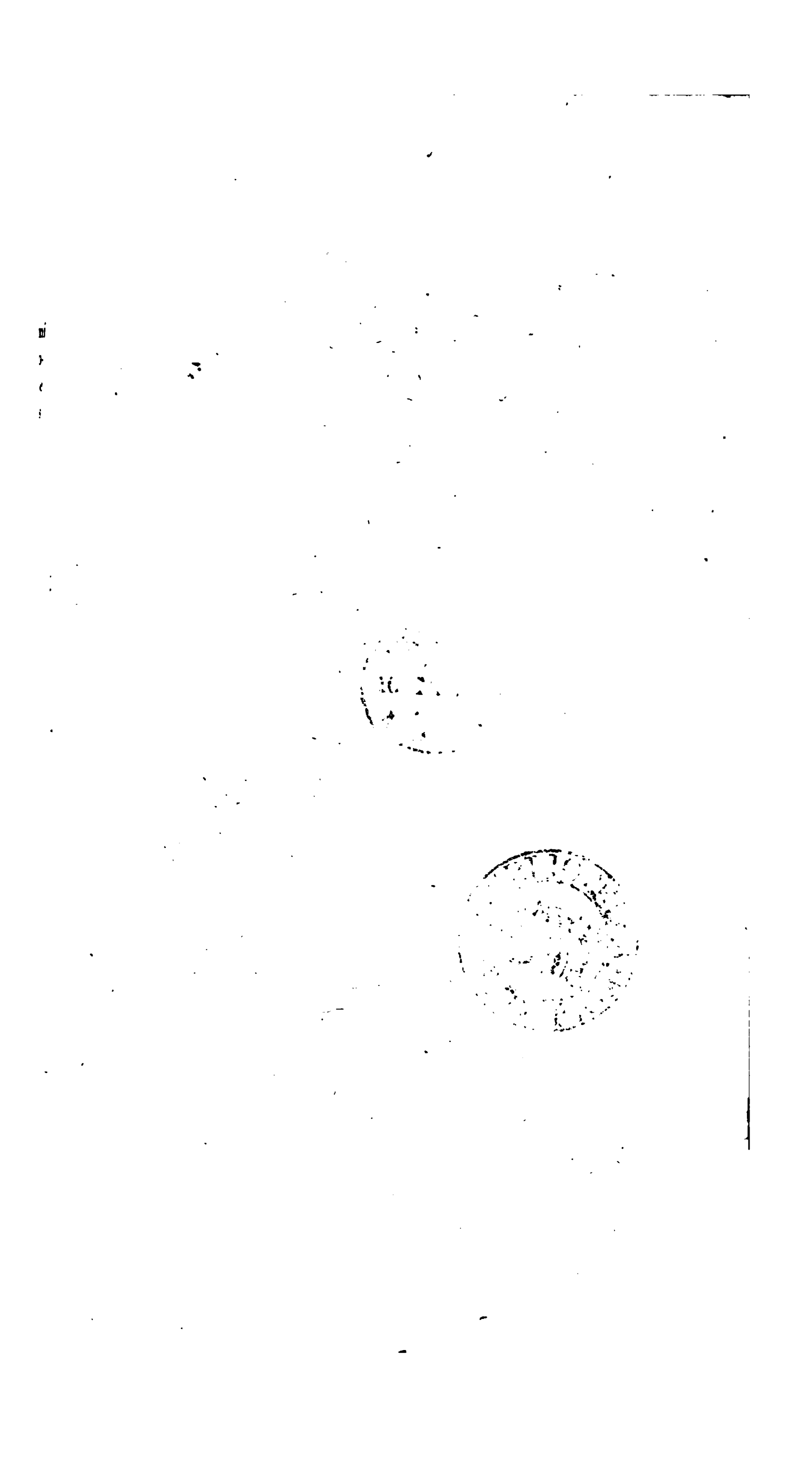
procure de nouveaux plaisirs, et Kédar se console bientôt.

Pendant ce temps, la pauvre Améla s'en allait tout droit devant elle; elle avait laissé son père et sa mère, qu'elle aimait tendrement, pour sauver son honneur. Tout cela était dans le billet. Améla aimait Kédar; mais sa dignité d'iman, sa détestable réputation, lui avaient fait surmonter son amour. Elle pensait à tout cela et pleurait, lorsqu'elle arriva sur la haute montagne où demeurait le derviche Malec. Elle en est bien reçue, lui conte son histoire, et le bon Malec la loue, lui propose de rester chez lui, où sûrement on ne la viendra pas chercher; car, depuis la mort d'Yarab, Kédar n'a pas mis le pied à l'ermitage. L'âge très avancé de Malec ne laisse rien à craindre à la pudique Améla. Elle s'établit avec lui, et le derviche lui promet d'envoyer quelque secours à son père et à sa mère, ce qui lui est fort aisé, à cause du trésor qu'il possède, et que le bon Yarab lui a permis d'employer aussi en œuvres pies. Améla vit donc avec lui fort heureuse, assez tranquille, et regrettant toujours que Kédar soit iman et mauvais sujet.

Kédar, qui ne pense plus guère à elle, se livre entièrement à Amrou, qui lui fait faire sottise sur sottise. Un cheik voisin lui déclare

la guerre; Kédar nomme pour général l'ami d'Amrou; cet ami est battu; il perd des provinces; il mécontente son armée, il accable son peuple de subsides; il les dissipe avec ses courtisans; enfin le peuple se révolte, secrètement poussé par Amrou. On assiége Kédar dans son palais. Amrou fait semblant de sortir avec ses gardes pour le défendre; il gagne les gardes, se fait proclamer iman, et envoie des muets porter le cordon à Kédar, qui commence à s'apercevoir que son cher ami n'est qu'un traître. Il demande un moment pour faire sa prière; et, profitant d'un souterrain que le bon Yarab avait fait faire, et dont le seul Kédar avait la clef, il s'échappe de son palais, et le voilà tremblant à fuir dans la campagne, faisant de belles réflexions.

Tandis que tout cela se passait, Améla est toujours demeurée chez le derviche, qui lui a donné de grandes leçons de sagesse. Son père et sa mère sont morts; elle les a pleurés; et, décidée à ne plus quitter le bon Malec, elle le regarde comme son père; mais Malec est bien vieux, sa fin est proche; il conseille à Améla de cacher sa mort quand il ne sera plus; de prendre son habit, sa longue barbe, et de rester dans cet ermitage, où il lui prédit qu'il lui arrivera de grandes choses. Il révèle à Améla





le secret du trésor, et l'instruit de la manière dont elle doit se conduire, si Kédar, dont les premiers malheurs sont connus du derviche, s'avise jamais de venir chercher l'ami de son père. Cela dit, le bon Malec meurt. Améla le pleure et l'enterre; mais elle prend son habit, sa barbe, et la voilà derviche à sa place, si bien déguisée, qu'il est impossible de la reconnaître.

Kédar, proscrit, sans amis, sans suite, sans argent, se ressouvient du derviche, ami de son père, et que le sage Yarab lui a recommandé au lit de mort d'aller trouver le bon Malec quand il sera bien malheureux. Le moment était arrivé, il s'en va vers la grande montagne. Il est poursuivi par ses propres troupes; il est obligé de changer d'habit avec un mendiant; il s'arrête chez un paysan, dont il entend toute la famille bénir Dieu de ce que Kédar n'est plus iman; enfin il arrive à l'ermitage, bien confus, bien humilié.

La sage Améla le reçoit fort bien et le reconnaît sans être reconnue. Kédar lui raconte sa triste histoire, et lui parle de sa bergère dont le souvenir est toujours dans son cœur. Améla, transportée de joie, forme le projet de corriger Kédar; mais pour cela il faut du temps. Elle lui donne de sages leçons, et lui

conseille, pour commencer, d'aller se faire soldat dans les troupes d'un cheik voisin, nommé Hatem, qui est le même contre lequel il a eu la guerre. Tâchez, lui dit-elle, de vous élever par vos exploits, et quand, à force de valeur, vous aurez gagné son amitié, alors vous vous déclarerez, et il vous remettra votre trône. Après cela, elle lui donne un peu d'argent, et Kédar va se faire soldat.

Kédar arrive à l'armée, il est brave, il fait de belles actions. On lui donne un grade, il en fait de plus belles; mais les visirs, jaloux de lui, l'éloignent du maître; on lui fait des injustices; il n'a aucune récompense; enfin il éprouve tout ce qu'il a fait éprouver aux hommes de mérite; et accablé de dégoûts, il quitte le service militaire, et vient tout raconter au derviche, qui lui rappelle qu'il ne se conduisait pas autrement quand il était iman. Kédar en convient, et voit mieux ses fautes en souffrant de fautes pareilles. Le derviche lui conseille de se faire marchand, et lui donne de l'or pour les avances.

Kédar va se faire marchand à Bagdad. Sa fortune s'augmente; il devient riche. Une veuve fort riche aussi veut l'épouser; le souvenir de sa bergère, qu'il ne désespère pas de retrouver, l'empêche de former cette union. Le ca-

life a besoin de son crédit, il le lui prête; il en éprouve une banqueroute. De nouvelles lois, défavorables au commerce, achèvent sa ruine. Il revient trouver le derviche, qui le console et lui rappelle qu'il ne l'encourageait pas non plus quand il était iman. Améla, touchée du refus que Kédar a fait de se marier à cause de son ancien amour, ne veut plus qu'il s'éloigne, et lui conseille de se faire laboureur. Elle va lui acheter des champs, une jolie ferme, un troupeau, etc., et l'établit dans son nouvel état, en lui promettant de le venir voir tous les deux jours.

Kédar, fermier, est assez heureux. Il voit multiplier ses biens en proportion de son travail. Mais les impôts, les corvées, les visirs, ses voisins, lui enlèvent tout son revenu. Il se plaint à son cher derviche, qui lui rappelle que ce sont les mêmes lois qu'il a faites. Kédar, malgré cela, préfère ce dernier état à tous les autres, et parle toujours de sa bergère, que le derviche promet enfin de lui faire retrouver.

Le jour est pris pour cette douce entrevue. Le derviche lui dit de se rendre au même bois où il la vit pour la première fois, et lui promet qu'il l'y trouvera. En effet, Améla va quitter sa barbe, reprend son premier habit et va attendre Kédar dans le bois. Entrevue

charmante des deux amans. Kédar lui demande de l'épouser; Améla lui dit qu'il n'est pas encore temps; mais elle lui promet sa main. Ils se séparent avec promesse de se revoir au même lieu.

Comme Améla s'en retourne à l'ermitage reprendre son habit de derviche, elle est malheureusement rencontrée par le chef des eunuques de l'iman Amrou, qui va cherchant partout de jeunes filles pour son maître. Il la regarde, la trouve belle, et la fait enlever par ses gens. Voilà la pauvre Améla enfermée dans le sérail, et, pour comble de malheur, Amrou la trouve charmante, et ne lui donne que huit jours de délai pour en faire à sa volonté.

Pendant ce temps, Kédar cherchait son ami le derviche, et mourait d'inquiétude de ne pas le voir revenir. Le jour du rendez-vous avec Améla arrive, point d'Améla au rendez-vous. Le pauvre Kédar, au désespoir, ne sait où aller ni que devenir. Améla creuse sa tête pour lui donner de ses nouvelles; mais toute communication est ôtée; elle ne peut écrire à son amant.

A force de chercher, elle se souvient qu'à la porte de la ferme de Kédar deux ramiers verts sont venus nicher. Elle dit à l'amoureux Amrou, qui l'aime et cherche à lui plaire, que ce

qu'elle désire le plus au monde, ce sont des ramiers verts de la montagne de Zemzem; cette montagne est le pays de Kédar. Amrou envoie cent esclaves chercher partout des ramiers verts. On arrive à la ferme; on prend les ramiers, malgré Kédar qui veut les défendre, à cause que le derviche les aimait. On les porte à Améla, qui leur met sous l'aile un billet, par lequel elle mande à Kédar son aventure, et le prie de se rendre chez tel marchand de la ville, tel jour; qu'elle enverra chez ce marchand chercher des étoffes, et qu'elle le prie de lui envoyer dans ces étoffes un poignard, seul et dernier moyen de se soustraire à l'amour du tyran. Kédar voit revenir les ramiers avec la lettre. Au désespoir, il prend tout ce qu'il a d'argent, se rend chez le marchand au jour indiqué, et obtient de lui, à force d'or, qu'il le mettra dans la caisse d'étoffes qu'il doit envoyer à la sultane. Tout se fait selon ses désirs. La caisse arrive chez Améla avec Kédar. Joie et craintes des deux amans. Kédar propose de la renvoyer par la même voie, et de rester à sa place; Améla s'y oppose. Kédar n'a pas oublié le souterrain; mais Amrou en porte toujours la clef sur lui. Au milieu de la conversation, l'eunuque vient avertir Améla que l'iman impatient doit venir

ce même soir, résolu aux dernières extrémités. Dans ce péril pressant, Améla consent enfin à se cacher dans les étoffes, et à se faire porter chez le marchand. Kédar prend ses habits, son voile, et reste à sa place, muni du poignard.

Amrou vient pour satisfaire ses coupables désirs. Il est seul dans la chambre avec la fausse Améla. Il va pour lever son voile, et Kédar l'étend à ses pieds d'un coup de poignard ; un second lui ôte la vie. Kédar lui prend la clef du souterrain, attend la nuit, sort de la chambre, et gagne ce fameux souterrain, par lequel il s'échappe et retourne à l'ermitage, où Améla avait déjà repris ses habits de derviche. Kédar cherche partout Améla; le derviche lui promet de la lui rendre et jouit de sa tendre inquiétude

Cependant tout est dans le trouble, quand on trouve Amrou égorgé. Le peuple demande un chef. Le derviche va à la ville et propose un nouveau gouvernement libre et sage, qui est accepté. Tout le monde est heureux, sans excepter Kédar, qui retrouve sa bergère dans son bon ami le derviche.



FIN.

